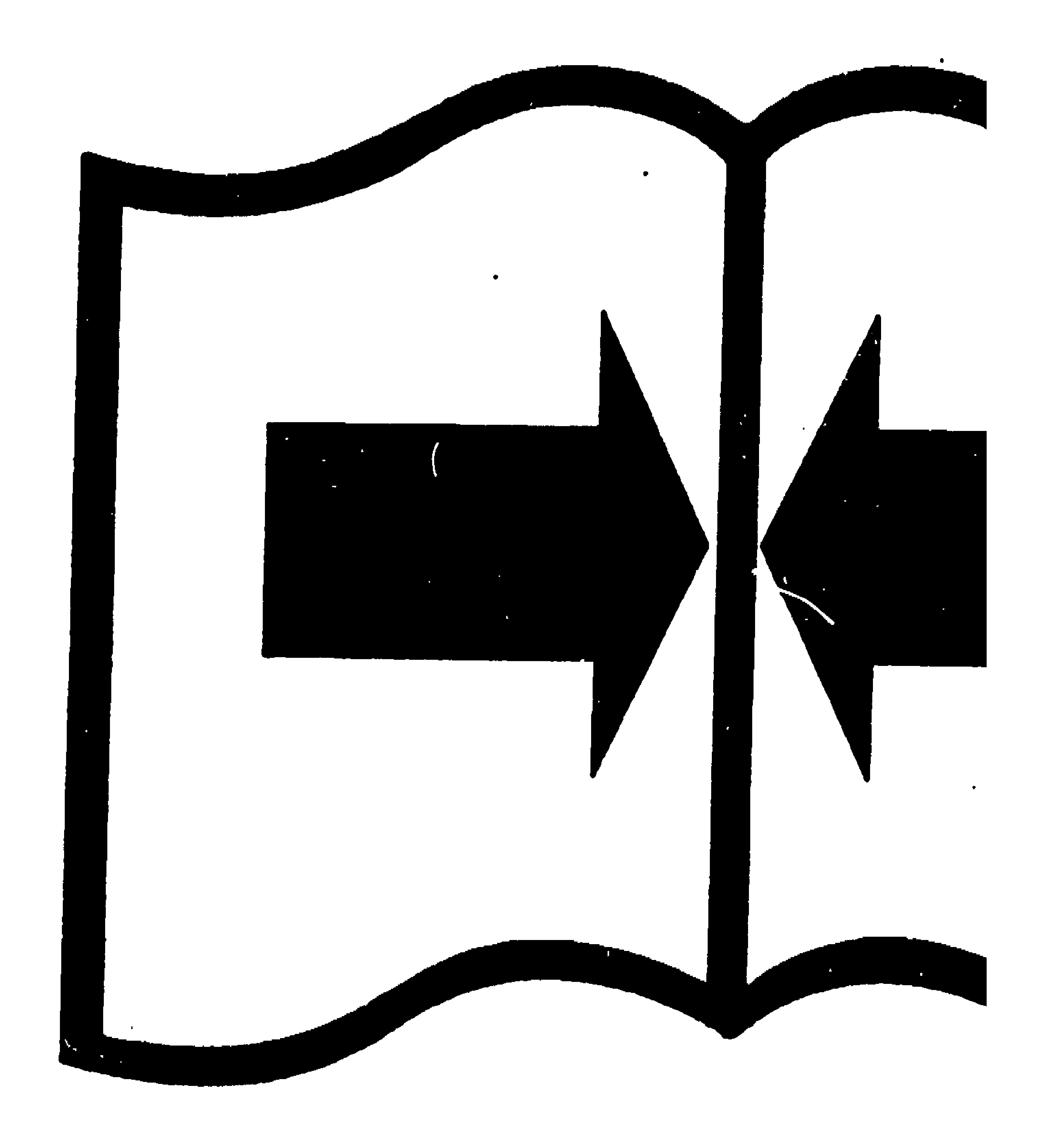
Le voyageur françois, ou La connoissance de l'ancien et du nouveau monde / [par M. l'abbé de Laporte, M. l'abbé de [...]





Reliure serrée

LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.

LE

VOYAGEUR FRANÇOIS, OU LA CONNOISSANCE DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU MONDE,

Mis au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.

TOME X.

Prix 3 liv. relié.



A PARIS,
Chez L. CELLOT, Imprimeur-Libraire, rue Dauphine.

M. DCC. LXIX.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.



LE VOYAGEUR *FRANÇOIS.*

LETTRE CXI.

LA LOUISIANE.

APRÈS bien des fatigues, dont le détail n'a pourtant rien de remarquable, je suis enfin arrivé, Madame, dans la capitale de la Louisiane. La fondation en est, comme vous savez, très-nouvelle. Les François ne pensoient pas à faire de découvertes dans ce pays, lorsqu'ils y furent attirés par leurs guerres avec les sauvages. Un missionnaire récolet fut pris & emmené chez les Illinois; comme il savoit un peu de chirurgie, il se rendit utile à ces peuples, & en fut bien traité. Il parcourut leurs bour-

gades, & suivit assez long-tems ce fleuve fameux, qui a été depuis si connu en France sous le nom de Missisipi. On lui avoit donné, par flatterie, celui de Colbert; ensuite, par dévotion, celui de saint Louis; mais son premier nom a prévalu. Le récolet, à son retour à Québec, y fit le détail le plus avantageux de ce qu'il avoit vu. En conséquence le chevalier de la Salle partit avec un détachement, entra chez les Illinois, prit possession du pays au nom de Louis XIV, l'appella Louisiane, en l'honneur de ce prince, & y construisit un fort; les Espagnols y eussent bâti une église; les Anglois, une taverne.

La guerre que la France avoit alors à soutenir, & les besoins de l'état absorboient sans cesse l'attention des ministres, & leur permettoient peu de penser à cette nouvelle acquisition. Ce que l'on crut pouvoir faire de mieux, fut de la donner en concession à quelque riche particulier, qui, trouvant son intérêt à la mettre en valeur, fit le bien de l'état en travaillant au sien propre. En conséquence, la Louisiane fut cédée à M.

Crozat, & passa ensuite à la compagnie des Indes. La Nouvelle Orléans, que l'on commençoit à bâtir, & qui fut ainsi nommée pour faire sa cour à M. le duc d'Orléans, régent, en devint la capitale. La compagnie, fondant de grandes espérances sur ce pays, s'occupa à le peupler. Elle y envoya un vaisseau chargé de filles, enrôlées de force, sans lesquelles elle jugea qu'il étoit impossible de faire aucun établissement solide. Dès qu'elles furent débarquées, on les logea toutes dans une même maison, avec une sentinelle à la porte. Il étoit permis de les aller voir le jour, & de choisir, entre elles, celles qu'on vouloit épouser; mais dès que la nuit étoit venue, l'entrée étoit interdite à toutes sortes de personnes. Ces filles ne tarderent pas à être pourvues; mais cette premiere cargaison ne suffisoit pas pour le nombre des prétendans qui se présenterent; car celle qui resta la derniere, excita une querelle très-sérieuse entre plusieurs jeunes gens qui se battirent pour l'avoir, quoiqu'elle eût plus l'air d'un grenadier, que d'une Hélene.

Une seconde cargaison de pareille marchandise arriva l'année suivante; mais la fureur de se marier étoit si rallentie, qu'on ne se pressoit plus d'en demander. Enfin il en débarqua une troisieme ; mais celle-ci étoit plus distinguée. On les appelloit les filles de la cassette ; parce qu'à leur départ de France, elles avoient eu, de la libéralité de la compagnie, une petite cassette de linge & d'habits. D'ailleurs elles étoient conduites par des religieuses ; aussi ne tarderent-elles pas à trouver des maris. Elles n'en avoient pas moins été amenées de force, excepté une seule, qu'on appelloit la demoiselle de bonne volonté. Le nombre de ces différens envois se montoit à plus de huit cens filles. Les unes s'établirent dans la capitale ; d'autres formerent des habitations chez les Natchés, où, plus de vingt ans auparavant, on avoit eu le projet de fonder la métropole, sous le nom de Rosalie, qui étoit celui de madame la chanceliere de Pontchartrain.

La Nouvelle Orléans, cette ville si fameuse dans l'histoire de la régence,

la premiere qu'un des plus grands fleuves du monde ait vu bâtir sur ses bords, la capitale enfin d'un pays plus vaste, plus étendu que la France, contient à peine deux cens maisons, dont les unes sont de briques, les autres de bois. Elle est située sur la rive orientale du Missisipi; & suivant le plan donné par l'ingénieur qui en a tracé le dessein, les rues doivent être tirées au cordeau; on n'y voit presque encore, que des barraques dispersées sans beaucoup d'ordre. Elles sont habitées par des François, des negres & quelques sauvages esclaves, qui tous ensemble ne montent pas, à ce qu'il m'a paru, à plus de douze cens personnes.

M. le marquis de Vaudreuil, qui y commande, doit, dit-on, recevoir vingt-quatre compagnies de marine d'augmentation. On parle aussi de nouvelles recrues de filles, enrôlées en France, pour venir peupler ces climats. On donnera le congé aux soldats laborieux qui voudront les épouser. Le roi leur accordera un certain nombre d'arpens de terre à défricher, les nourrira pendant trois ans, & leur fournira de la poudre, du plomb, du

bétail, un fusil & des instrumens de labourage. Je dirai, en passant, que la table de ce gouverneur est d'une très-grande ressource pour les nouveaux débarqués, & qu'il en fait les honneurs avec autant de générosité que de noblesse.

Ce pays est peuplé de marchands, d'artisans & d'étrangers. C'est un séjour enchanté pour la salubrité de l'air, la fécondité du terroir, & la beauté de sa position. Il n'y a d'ailleurs rien à voir dans la ville, rien sur-tout qui puisse mériter votre attention & piquer votre curiosité. L'idée la plus juste que vous puissiez vous en former, c'est de vous figurer douze cens personnes envoyées pour fonder une cité, campées sur le bord d'un grand fleuve, où elles n'ont songé qu'à se mettre à couvert des injures de l'air. Jugez, Madame, des sociétés qu'on y trouve, par celle qui fait ici toute ma ressource : c'est celle des capucins, dont le gardien a vu jetter les premiers fondemens de cette capitale. Il m'a appris, en style de son couvent, qu'il est né à Pontoise, & se nomme pere Jerôme ; qu'à seize ans il s'étoit ceint du cordon de son ordre ; qu'il a fait ses vœux à dix-sept, & quitté

la France à vingt-six, de dépit contre ses supérieurs, qui affectoient de l'éloigner de Paris. « Ce mal, ajouta-t-il avec humilité, a certainement » produit le plus grand de tous les biens; » car Dieu qui sait faire servir les plus » vils instrumens à sa gloire, a permis » que je fusse nommé à cette mission, où » mes succès ont passé mes espéran- » ces. Depuis que la ville est fondée, » je travaille au salut de ces pauvres » sauvages. J'étois du débarquement » qui se fit en 1722; & j'ai la gloire » d'être un des premiers capucins de » la Louisiane; mais les progrès de la » colonie n'ont pas égalé ceux de l'é- » vangile. En considérant la situation » de cette ville, à trente lieues de la » mer, & sur un fleuve navigable, la » fertilité de son terroir, la douceur » & la bonté de son climat, l'indus- » trie de ses habitans, le voisinage du » Mexique, où l'on peut aller en quinze » jours, celui de la Havane & des » colonies Angloises, qui en sont en- » core moins éloignées: en rappro- » chant, dis-je, tous ces avantages, » j'en avois conçu des idées plus flat- » teuses. Rome & Paris n'ont pas été

» bâtis sous des auspices si heureux;
» & leurs fondateurs n'ont rencontré,
» ni sur la Seine, ni sur le Tibre, ce
» que nous avons trouvé près du Mis-
» sissipi, en comparaison duquel ces
» deux rivieres ne sont que des ruis-
» seaux; mais la rosée du ciel n'est
» pas encore tombée sur ce beau pays,
» qui, plus qu'un autre, continua le
« pere capucin, peut se vanter d'avoir
» en partage la graisse de la terre.

» J'étois à la Nouvelle Orléans, lors-
» qu'un sauvage des environs assassina
» l'abbé de Saint-Côme, missionnaire
» de cette colonie. M. de Bienville,
» qui commandoit dans le pays, ven-
» gea sa mort sur toute la nation, &
» la contraignit à lui demander la paix.
» Le gouverneur l'accorda, à condi-
» tion qu'on lui apporteroit la tête du
» meurtrier; ce qui fut accepté; & les
» députés vinrent présenter à M. de
» Bienville le calumet. Dans ces oc-
» casions, ils sont parés de ce qu'ils ont
» de plus beau à leur goût. Il n'y avoit
» pas plus de cent pas, de l'endroit
» où ils débarquerent, jusqu'à la ca-
» bane du gouverneur; cependant ce
» peu de terrein suffit, pour les tenir

» en chemin pendant près d'une de-
» mi-heure ; ils marchoient sur une
» même ligne, à la suite l'un de l'au-
» tre, en chantant la chanson du ca-
» lumet, qu'ils agitoient au vent, sui-
» vant toujours la mesure & la cadence
» qui les régloient. Ils ne cesserent cette
» musique, que lorsqu'ils furent auprès
» du commandant. Ce fut alors que le
» porte-parole lui dit : te voilà donc,
» & moi avec toi. Ils s'assirent en-
» suite par terre, appuyerent leur vi-
» sage sur leurs mains ; l'orateur, pour
» se recueillir, avant que de pronon-
» cer sa harangue ; les autres, pour gar-
» der le silence ; tous, pour reprendre
» haleine, suivant leur coutume. Un
» moment après, le porte-parole se leva
» avec deux autres ; l'un remplit de
» tabac la pipe du calumet ; l'autre ap-
» porta du feu ; l'orateur fuma, & pré-
» senta la pipe à M. de Bienville pour
» en faire autant. Tous les assistans
» les imiterent ; & la cérémonie
» achevée, un député prit le calumet,
» le donna au gouverneur, afin qu'il
» le gardât ; alors le porte-parole res-
» ta seul debout ; les autres députés
» s'assirent auprès des présens qu'ils

» avoient apportés; ils consistoient en » quelques pelleteries toutes passées » en blanc, en signe de paix. Vous ne » serez peut-être pas fâché d'entendre » une partie du discours qui fut pro- » noncé à cette occasion.

» Que mon cœur & mes yeux sont » contens de te voir aujourd'hui, dit » l'orateur à M. de Bienville, de te » parler moi-même à toi-même, sans » craindre que le vent emporte nos » paroles en chemin! Nos présens sont » petits; mais nos cœurs sont grands » pour obéir à ta parole. Quand tu » parleras, tu verras nos jambes cou- » rir & sauter comme celles des cerfs, » pour faire ce que tu voudras. Ah! » que le soleil est beau aujourd'hui, en » comparaison de ce qu'il étoit quand » tu étois fâché contre nous! Qu'un » méchant homme est dangereux! Tu » sais qu'un seul a tué le François, dont » la mort a fait tomber avec lui nos » meilleurs guerriers; il ne nous reste » plus que des vieillards, des femmes » & des enfans. Tu as demandé la tête » du méchant homme, pour avoir la » paix; nous te l'avons envoyée. Au- » paravant, le soleil étoit rouge; les

» chemins étoient remplis de ronces
» & d'épines; les nuages étoient noirs;
» l'eau étoit trouble & teinte de notre
» sang; nos femmes pleuroient sans
» cesse; nos enfans crioient de frayeur;
» le gibier fuyoit loin de nous; nos
» maisons étoient abandonnées; & nos
» champs en friche; au moindre cri
» des oiseaux de nuit, tous nos guer-
« riers étoient sur pied; ils ne dor-
» moient que les armes à la main; les
» serpens siffloient de colere en allon-
» geant leurs dards; les oiseaux sem-
» bloient, par leurs tristes ramages, ne
» chanter que des chansons de mort.
« Aujourd'hui le soleil est brillant; le
» ciel est sérein; il n'y a plus de nuages;
» les chemins sont couverts de fleurs;
» l'eau est si claire, que nous voyons
» notre image; les serpens fuient de-
» vant nous; les oiseaux nous charment
» par la douceur & l'harmonie de
» leurs chants; le gibier revient; nos
» femmes dansent jusqu'à oublier de
» manger; nos enfans sautent comme
» de jeunes faons de biche; le cœur
« de toute la nation rit de joie, de voir
» qu'aujourd'hui nous marcherons par
» le même chemin que vous tous, Fran-

» çois ; le même soleil nous éclairera ;
» nous n'aurons plus qu'une même
» parole ; nos cœurs n'en feront plus
» qu'un ; nous mangerons ensemble
» comme freres. Cela ne sera-t-il pas
» bon ? Qu'en dis-tu, mon pere ?

» Le gouverneur répondit à ce dis-
» cours en peu de mots, fit dîner
» avec lui les députés, mit, en signe
» d'amitié, sa main dans celle de l'ora-
» teur, & les renvoya très-satisfaits.

» Pendant leur séjour à la Nouvelle
» Orléans, continua le pere Jérôme, ces
» députés venoient souvent visiter no-
» tre maison, & m'avoient pris en ami-
» tié. Ils me proposerent de les accom-
» pagner dans leur bourgade ; & je m'y
» déterminai d'autant plus volontiers,
» que c'étoit une occasion d'apprendre
» plus facilement la langue du pays. Les
» femmes ne furent effrayées, ni de mon
» habit, ni de ma barbe, qui, à la vérité,
» n'étoit ni aussi longue, ni aussi épais-
» se, ni aussi grise que vous la voyez ;
» vous eussiez ri de les entendre se
» disputer entre elles, à qui me témoi-
» gneroit le plus d'attachement. Ce
» qu'on raconte des soins attentifs
» d'une dévote pour son directeur,

» n'eſt qu'une foible image de leur em-
» preſſement à me ſervir. Les unes m'a-
» dopterent pour leur fils, les autres
» pour leur neveu, pour leur couſin,
» les plus jeunes pour leur pere ou pour
» leur oncle, & toutes pour leur com-
» patriote, pour leur ami; elles exi-
» gerent de moi, que je me laiſſerois
» imprimer, ſur la cuiſſe gauche, la
» marque d'un écureuil, ſymbole de
» cette nation, pour me ſervir com-
» me de lettres de naturalité. Je me prê-
» tai avec grace à cette opération, qu'el-
» les voulurent faire elles-mêmes; & il
» n'y en a pas une, qui ne regardât com-
» me un honneur, un devoir & un plai-
» ſir, d'aſſiſter à cette cérémonie. Elles
» me firent aſſeoir ſur une peau de che-
» vreuil; & après avoir brûlé de la paille,
» dont elles délayerent la cendre avec
» de l'eau, elles ſe ſervirent de cette
» compoſition très-ſimple, pour tracer
» ſur ma cuiſſe, la forme de l'écu-
» reuil. Elles ſuivirent le deſſein avec
» une groſſe aiguille, en me piquant
» la chair juſqu'au vif; le ſang,
» mêlé avec cette cendre noire, laiſ-
» ſe une empreinte qui ne s'efface
» jamais. Je ne puis vous exprimer

» combien cette opération est doulou-
» reuse. J'ai fait tous mes efforts pour
» n'en rien témoigner ; je plaisantois
» au contraire avec ces femmes ; &
» les spectateurs admirant mon insen-
» sibilité, poussoient des cris de joie,
» en dansant autour de moi. On éten-
» dit des peaux blanches, sur lesquel-
» les on me fit marcher ; & l'on me
» dit que je pouvois aller chez tous
» les peuples alliés de la nation, mon-
» trer mon écureuil ; que je serois bien
» reçu par-tout, & que si quelqu'un
» me faisoit du mal, on lui en feroit à
» lui-même. J'ai acquis, par cette adop-
» tion, la qualité de noble sauvage, qui
» donne, dans ce pays-ci, un nouveau
» lustre à la noblesse que j'avois déja eu
» le bonheur de recevoir de la nature &
» de mon ordre. Cette marque d'hon-
» neur, que je porte sur ma cuisse, ajou-
» ta-t-il en la découvrant, pour me la
» faire voir, m'est plus précieuse que les
» croix & les cordons de tous nos ec-
» clésiastiques d'Europe ; & il ne faut
» peut-être pas avoir moins de mérite
» pour l'obtenir. On ne parvient à
» cette distinction, que par des actions
» éclatantes ; & si quelque sauvage

» s'avisoit de se faire piquer, sans s'être
» rendu digne de porter sur lui ce glo-
» rieux caractere, il seroit dégradé &
» déclaré infame, comme un officier
» François, qui oseroit prendre de lui-
» même la croix de saint Louis. J'ai
» vu un de ces Indiens, qui, sans s'être
» jamais signalé pour la défense de son
» pays, se fit graver sur le bras ce
» signe d'honneur, dans l'intention d'é-
» pouser une des plus jolies filles d'un
» village voisin. Il savoit qu'elle ne
» vouloit accorder sa main, qu'à quel-
» que brave, décoré de cette marque.
» Comme il étoit sur le point de con-
» clure avec les parens, les guerriers,
» indignés de voir un poltron faire
» trophée d'un ornement qui n'est dû
» qu'au mérite, ordonnerent entre eux,
» qu'il auroit l'empreinte arrachée,
» c'est-à-dire, la peau écorchée, &
» la chair enlevée jusqu'à l'os, & qu'on
» en feroit autant à tous ceux qui se
» trouveroient dans le même cas. Si
» l'espoir d'un mariage avantageux en-
» gage jamais quelque François à faire
» une pareille sottise, la conduite
» des sauvages servira de regle pour
» le châtiment. Quoi qu'il en soit, je

» suis d'autant plus flatté du titre d'hon-
» neur que j'ai acquis parmi eux, qu'il
» m'a mis à portée de travailler plus
» efficacement à leur conversion.

» Je fis mon noviciat dans la car-
» riere apostolique, chez les Natchés,
» peuple sauvage, autrefois fort nom-
» breux, qui habitoit sur la droite du
» fleuve, à plus de cent cinquante
» lieues de son embouchure, dans un
» des plus beaux & des plus fertiles
» climats de l'univers. Ils furent long-
» tems nos alliés; mais la tyrannie d'un
» commandant François les ayant pouss-
» sés à bout; ils firent main-basse sur
» tous ceux de nos gens qu'ils purent
» attraper, & les massacrerent inhu-
» mainement. On s'en est vengé, par
» la destruction presque totale de leur
» nation, dont il ne reste plus qu'un
» très-petit nombre. Vous avez sans
» doute appris en France cet événe-
» ment; mais les circonstances n'en
» ont été connues que de très-peu de
» personnes.

» Ce malheur arriva, comme je
» l'ai dit, par la faute d'un offi-
» cier qui commandoit un fort chez
» les sauvages, où il exerçoit mille
» injustices. Ces peuples virent, avec

» indignation, qu'il voulût forcer le
» chef d'un village à quitter le lieu
» où il étoit, pour aller s'établir ailleurs,
» afin de s'emparer lui-même de son
» habitation. Les vieillards s'assem-
» blent, tiennent conseil entre eux; &
» il est arrêté que tous les François de
» la Louisiane périront le même jour
» & à la même heure. Ils envoyerent
» des députés chez toutes les nations
» où nous étions établis, leur re-
» mirent des paquets de buchettes,
» en leur recommandant d'en jetter
» une tous les jours dans le feu; &
» lorsqu'on se trouveroit à la derniere,
» ce seroit l'instant marqué pour le mas-
» sacre. Les Natchés en conserverent
» un pareil nombre; mais la mere du
» grand chef, qui aimoit les François,
» chercha à découvrir la conspiration,
» & tint à son fils le discours suivant.

» Ouvre tes oreilles pour m'entendre,
» lui dit-elle; je ne t'ai jamais appris
» à mentir; & je t'ai toujours dit,
» au contraire, qu'un menteur ne mé-
» ritoit pas d'être considéré comme un
» homme; mais qu'un pareil vice
» étoit digne du mépris même des
» femmes; ainsi je crois que tu

» diras la vérité. Dis-moi donc, les en-
» fans du soleil ne sont-ils pas tous fre-
» res ? leurs intérêts ne doivent-ils pas
» être communs ? Cependant tous les
» chefs se cachent de moi, comme si
» mes levres étoient coupées, & com-
» me si je ne pouvois pas retenir mes
» paroles. Me connois-tu femme à par-
» ler en dormant ? Je suis au désespoir
» de me voir méprisée de mes freres,
» mais encore plus de l'être de mon
» fils. Quoi donc ! n'es-tu pas sorti
» de mes entrailles ? N'as-tu pas sucé
» mon sein, pour te nourrir du plus
» pur de mon sang ? Est-ce que ce
» sang ne coule pas encore dans tes
» veines ? Serois-tu prince, si tu n'é-
» tois pas mon fils ? As-tu déja oublié
» que, sans mes soins, tu serois mort il
» y a long-tems ? Tout le monde t'a
» dit, & moi aussi, que tu es le fils d'un
» François ; mais mon propre sang m'est
» beaucoup plus cher, que celui des
» étrangers. Je marche aujourd'hui près
» de toi, de même qu'une chienne, sans
» être regardée. Je m'étonne que tu ne
» me repousses pas avec le pied. Je ne
» suis point surprise de voir que les
» autres se cachent de moi ; les vieil-

» lards ont coutume de mépriser les
» femmes qui ne leur sont plus bonnes
» à rien. Mais toi, qui es mon fils, tu te
» caches de moi! As-tu jamais vu, dans
» notre nation, un enfant mépriser
» sa mere? Quoi! tant de mouvemens
» parmi nous, sans que j'en sçache
» la raison? As-tu peur que je te
» trompe, & que je te fasse esclave des
» étrangers, contre lesquels vous agis-
» sez? Ah! que je suis lasse d'être ainsi
» méprisée, & de marcher avec des
» hommes ingrats!

» Le fils, pénétré de ce discours &
» des larmes de sa mere, lui découvrit
» toutes les circonstances de la conspi-
» ration, & les mesures qu'on alloit
» prendre pour exécuter ce complot.
» Elle mit en vain tout en usage pour en
» arrêter les effets. Elle sçavoit que
» plusieurs filles sauvages avoient de
» nos officiers pour amans; elle ima-
» gina de se servir d'elles, pour faire
» passer secrettement ses avis au com-
» mandant, avec expresses défenses
» de jamais dire que c'étoit par son
» ordre qu'elles agissoient. Un lieute-
» nant vit un jour arriver chez lui sa
» maîtresse toute en pleurs, & apprit

» d'elle, que les Natchés devoient
» faire main basse sur tous nos gens.
» Etonné de ce discours, & attendri
» par ses larmes, il questionna cette
» amante éplorée. Ses réponses simples
» & naïves, sa terreur tendre, ne per-
» mirent pas de douter de la vérité du
» complot. Il alla sur le champ en faire
» part au commandant du fort, qui lui
» ordonna les arrêts, pour avoir voulu
» lui donner une fausse allarme. Sept
» habitans, instruits par la même voie,
» étant venus lui demander la permis-
» sion de prendre les armes pour éviter
» toute surprise, furent mis aux fers.
» La mere du grand chef vit, avec
» douleur, que ses soins pour la con-
» servation des François, étoient inu-
» tiles; elle voulut les servir malgré eux.
» Elle n'avoit qu'un moyen; c'étoit
» d'en laisser périr une partie, pour
» sauver l'autre. Elle entra dans le lieu
» où les buchettes étoient enfermées,
» & en jetta plusieurs dans le feu. Les
» Natchés qui ne s'en apperçurent pas,
» se trouverent à la derniere avant
» leurs alliés, & massacrerent les Fran-
» çois qui étoient chez eux. Les autres
» peuples sauvages qui l'apprirent avant
que

» que le tems fut arrivé, se crurent
» trahis & avouerent tout. Le gouver-
» neur de la Louisiane marcha contre
» eux, & les défit. La plupart furent
» tués ou faits prisonniers; & cette na-
» tion, comme je l'ai dit, ne forme plus
» aujourd'hui qu'un très-petit peuple.
» On attribue encore cette extrême di-
» minution à des maladies contagieuses,
» qui, dans ces dernieres années, ont
» causé parmi eux de grands ravages.
» Une troisieme cause est que leur chef
» ayant droit de leur enlever tout ce
» qu'ils possedent, ils ne résident pas vo-
» lontiers près de lui, & vont former
» d'autres habitations dans des terres
» plus éloignées. Ainsi ce qu'on appel-
» loit, de mon tems, le grand village,
» se trouve réduit à un petit nombre de
» cabanes, faites en forme de pavillons
» carrés, fort basses & sans fenêtres;
» le faîte est arrondi à-peu-près com-
» me un four; & elles sont couvertes
» de feuilles & de pailles de maïs.

» Lorsque j'exerçois, chez les Natchés,
» le ministere évangélique, cette na-
» tion comptoit encore plus de vingt
» villages. C'étoit la seule, dans
» cette partie de l'Amérique, qui pa-

» rût avoir un culte réglé ; il appro-
» choit assez de celui des anciens Ro-
» mains ; on y voyoit un temple rem-
» pli d'idoles, pour lesquelles ces sauva-
» ges avoient la plus grande vénération,
» & qu'ils adoroient sous différens attri-
» buts. La forme de ce temple, com-
» me celle des cabanes, ressembloit
» à un four, & avoit près de cent pieds
» de circonférence. On y entroit par
» une porte très-basse, très-étroite &
» sans fenêtres ; il y avoit, aux deux
» extrêmités, comme deux girouettes
» de bois, qui représentoient, assez
» grossierement, la figure de deux ai-
» gles ; au-devant de la porte étoit une
» espece d'appentis, où le gardien du
» temple avoit son logement ; & tout
» autour régnoit une enceinte de pa-
» lissades, sur laquelle étoient exposés
» les crânes de toutes les têtes que les
» guerriers rapportoient des combats.
» Dans l'intérieur du temple, on
» voyoit des tablettes posées à cer-
» taines distances, les unes sur les au-
» tres. Là étoient placés des paniers,
» qui renfermoient les os de leurs an-
» ciens chefs, & à côté, ceux des vic-
» times qui s'étoient immolées, pour

» suivre leurs maîtres dans l'autre
» monde. Une autre tablette séparée
» portoit des corbeilles peintes, où se
» conservoient les idoles. C'étoient,
» ou des figures d'hommes & de fem-
» mes, faites de pierre & de terre
» cuite; ou des têtes & des queues de
» serpens, des animaux empaillés, des
» mâchoires de grands poissons, &c.

» On avoit soin d'entretenir au mi-
» lieu du temple un feu continuel, pour
» lequel on ne pouvoit se servir que du
» bois d'un seul arbre; & si, par mal-
» heur, il venoit à s'éteindre, la nation
» étoit consternée, & les prêtres punis
» de mort; ce qui arrivoit très-rare-
» ment, les gardiens pouvant aisé-
» ment le renouveller, en se faisant ap-
» porter de quoi allumer leur pipe; car
» il étoit défendu d'employer le feu sa-
» cré à cet usage. Trois pieces de bois
» également écartées les unes des au-
» tres, mais réunies par une des extrê-
» mités, brûloient lentement: le gar-
» dien s'occupoit à les attiser. S'il fai-
» soit froid, il pouvoit avoir son feu à
» part; mais il ne lui étoit pas permis
» de se chauffer à celui qui brûloit à
» l'honneur du soleil. Les anciens

» étoient obligés de porter, chacun à
» leur tour, une grosse bûche dans l'en-
» ceintede la palissade. Le nombre des
» gardiens étoit fixé; & ils servoient
» par quartier. Celui qui étoit en exer-
» cice, placé en sentinelle sous l'ap-
» pentis, examinoit si le feu n'étoit pas
» en danger de s'éteindre.

» De toutes les femmes, il n'y avoit
» que les sœurs du grand chef, qui euf-
» sent la liberté d'entrer dans le tem-
» ple; la porte en étoit également in-
» terdite au menu peuple, lors même
» qu'il apportoit à manger aux mânes
» de ceux, dont les cendres repo-
» soient, dans des corbeilles, auprès
» de celles de leurs maîtres. Les mets
» se donnoient au garde-feu, qui
» les plaçoit à côté du mort; & après
» un certain tems, on les mettoit sur
» les palissades de l'enceinte, où ils
» étoient abandonnés aux bêtes fauves.

» Le soleil est le principal objet de
» la vénération des Natchés; & leur
» chef, qui prend la qualité de
» frere de cet astre, en porte l'image
» sur sa poitrine. Le culte que lui ren-
» doient ces sauvages, avoit quelque
» chose d'auguste. Le grand chef de-
» vançoit son lever, & marchoit, à la

» tête du peuple, d'un pas grave, te-
» nant un calumet qui ne servoit qu'en
» cette occasion. Il se tournoit vers l'o-
» rient, hurloit trois fois en se proster-
» nant jusqu'à terre, & offroit au soleil
» les trois premieres gorgées de fumée
» qu'il tiroit de sa pipe ; puis se
» retournant de l'est à l'occident, il
» lui enseignoit la route qu'il devoit
» tenir dans sa course. Pendant ce
» tems-là, il s'élevoit un hurlement
» général de tout le peuple qui con-
» temploit cet astre, les bras levés vers
» le ciel. Les meres amenoient leurs
» enfans, & les faisoient tenir dans
» une posture religieuse.

» Le grand chef des Natchés, appellé
» communément le Soleil, jouit d'une
» autorité despotique sur tout son peu-
» ple. Ce sont toujours les enfans mâles
» de sa plus proche parente, qui lui suc-
» cedent, & jamais son propre fils. Cette
» politique est fondée sur la connois-
» sance qu'ils ont du libertinage de leurs
» femmes, lesquelles, comme ailleurs,
» ne se font point de scrupule de mettre
» des enfans étrangers dans la famille de
» leur mari. On donne à la mere de l'hé-
» ritier présomptif de la puissance suprê-

» me, le nom de Femme-Chef, ou la So-
» leille ; & quoique, pour l'ordinaire,
» elle se mêle peu du gouvernement, on
» ne laisse pas de lui rendre de grands
» honneurs. Elle a même, ainsi que le
» chef, droit de vie & de mort sur les
» particuliers. Dès que quelqu'un a eu le
» malheur de déplaire à l'un ou à l'autre,
» ils ordonnent à leurs gardes de le tuer.
» Va me défaire de ce chien, disent-ils;
» & ils sont obéis sur le champ. Leurs
» sujets ne les abordent jamais, sans les
» saluer trois fois par un cri, qui est une
» espece de hurlement. On doit faire la
» même chose en se retirant, & obser-
» ver de ne jamais leur tourner le dos.
» Lorsqu'on les rencontre, il faut s'arrê-
» ter, se ranger du chemin, & jetter les
» mêmes cris, jusqu'à ce qu'ils soient
» éloignés. On est obligé de leur por-
» ter ce qu'il y a de meilleur dans les
» récoltes, dans le produit de la pêche
» & de la chasse, & dans le butin fait sur
» l'ennemi. Enfin personne, pas même
» leurs plus proches parens, lorsqu'ils
» mangent avec eux, n'ont droit de
» mettre la main au même plat, ni
» de boire dans le même vase.

» La cabane du grand chef, ou Soleil,

» eſt placée ſur une élévation, & domine
» ſur toutes celles du village. A droite eſt
» le lit du maître, orné de différentes
» figures peintes. Ce lit ne conſiſte que
» dans une natte, avec une bûche qui ſert
» de chevet. Au milieu de la chambre
» eſt une petite borne, dont il faut
» avoir fait le tour, avant que de s'ap-
» procher du lit. Ceux qui entrent, ſa-
» luent par un hurlement, & avançent
» juſqu'au fond de la cabane, ſans
» jetter les yeux du côté droit. En-
» ſuite on fait une ſeconde ſalutation,
» en élevant les bras au-deſſus de
» la tête, & en pouſſant trois hur-
» lemens. Si c'eſt une perſonne que
» le maître conſidere, il répond par
» un petit ſoupir, & lui fait ſigne
» de s'aſſeoir : on le remercie de
» ſa politeſſe par un autre hurlement.
» A toutes les queſtions qu'il fait, on
» hurle une fois avant que de lui ré-
» pondre ; & quand on prend congé de
» lui, on fait traîner le dernier hurle-
» ment, juſqu'à ce qu'on ſoit hors de
» ſa préſence.

» Les chefs, en mourant, ſe faiſoient
» accompagner au tombeau par leurs
» officiers & leurs domeſtiques. Pour

» vous former une idée de cette étrange
» cérémonie, vous sçaurez que dès
» qu'il naissoit un Soleil, c'est-à-
» dire, un héritier présomptif, chaque
» famille qui avoit un fils à la ma-
» melle, devoit lui en faire hommage.
» On choisissoit, parmi tous ces enfans,
» un certain nombre qu'on destinoit
» à son service; & dès qu'ils étoient
» dans l'âge compétent, on leur don-
» noit un emploi conforme à leurs
» talens. Les uns passoient leur vie à la
» chasse ou à la pêche pour l'entretien
» de sa table. Les autres étoient em-
» ployés à l'agriculture; d'autres ne
» servoient qu'à composer son cor-
» tege. Ils obéissoient si aveuglément à
» ses volontés, qu'il n'y en avoit pas un
» qui osât lui refuser sa tête, s'il la de-
» mandoit. Un des principaux articles de
» leur religion étoit d'honorer ses funé-
» railles, en mourant avec lui, pour
» l'aller servir dans l'autre vie, où ils
» espéroient jouir d'un suprême bon-
» heur. Ils se revêtoient de leurs plus
» beaux ajustemens, & se rendoient
» près du temple, où le peuple assem-
» blé les attendoit. Après avoir dansé
» & chanté assez long-tems, ils passoient

» une corde à leur cou avec un
» nœud coulant ; & aussi-tôt les mi-
» nistres préposés à cette exécution,
» venoient les étrangler, en leur re-
» commandant d'aller joindre le prince,
» pour reprendre auprès de lui dans
» l'autre monde, des emplois encore
» plus honorables que ceux qu'ils oc-
» cupoient dans celui-ci.

» Après cette expédition, on dé-
» charnoit leurs os ; on les faisoit sé-
» cher pendant une couple de mois ;
» on les renfermoit dans des cor-
» beilles, & on les plaçoit dans le tem-
» ple, à côté de leur maître. Cette même
» cérémonie s'observoit également à la
» mort des freres & des sœurs du grand
» chef. Les femmes se faisoient toutes
» étrangler pour les suivre, & regar-
» doient comme un grand honneur, la
» permission qu'elles avoient obtenue
» de s'offrir en sacrifice. Elles s'y pre-
» noient quelquefois dix ans aupara-
» vant, pour mériter cette grace ; & il
» falloit que celles à qui elle étoit accor-
» dée, filassent elles-mêmes la corde qui
» devoit être l'instrument de leur mort.

» On m'a pourtant raconté l'his-
toi re d'un sauvage qui ne fut pas

» d'humeur de se soumettre à cette
» loi, & ne crut pas, comme ces
» femmes courageuses, qu'il fût de
» sa gloire d'accompagner son épouse
» au tombeau. Il s'étoit marié avec
» une parente du grand chef. Cette
» femme tomba malade; & dès qu'il
» vit qu'elle tournoit à la mort, il
» prit la fuite, se rendit à la Nouvelle
» Orléans, & se mit sous la protec-
» tion du gouverneur, qui étoit M. de
» Bienville, en offrant d'être son
» chasseur. Celui-ci accepta son ser-
» vice, & s'intéressa en sa faveur au-
» près des Natchés, qui déclarerent
» qu'il n'avoit plus rien à craindre,
» la cérémonie étant faite & la
» femme enterrée. Rassuré par cette
» promesse, le sauvage osa reparoître
» dans sa nation. Il y fut à peine arrivé,
» que le frere de son épouse mourut;
» &, comme beau-frere, on résolut
» de lui faire payer une dette, dont
» il ne s'étoit point acquitté comme
» mari. Quand il se vit avec les au-
» tres victimes, il s'abandonna à la
» douleur la plus profonde. La veuve
» du défunt, qui devoit être aussi im-

» molée, témoin de ses gémissemens, » lui dit : tu es un guerrier, & tu » pleures! Puisque la vie t'est si chere, » il ne convient pas que tu viennes avec » nous; va-t-en avec les femmes; & que » ton cœur reste derriere toi sur la terre. » L'Indien ne se fit pas répéter cet » ordre : il disparut comme un éclair; & » trois vieilles douairieres, dont deux » étoient ses parentes, s'offrirent de » mourir à sa place. Elles furent expé- » diées le soir même; l'une devant la » porte du défunt, & les deux autres » sur la place du temple. On leur passa » la corde au cou; & huit hommes de » leurs parens les étranglerent. Il n'en » falloit pas un si grand nombre; mais » comme on acquiert la noblesse en fai- » sant ces sortes d'exécutions, il s'en » présente toujours plus qu'il n'en faut. » La générosité de ces femmes racheta » la vie à notre sauvage, qui fut tran- » quille depuis; & profitant des lu- » mieres qu'il avoit acquises pendant » son séjour chez les François, il s'en » servit pour duper ses compatriotes. » Il se fit jongleur, c'est-à-dire, prêtre » & médecin, deux qualités plus ana- » logues à la timidité de son caractere,

» que celle d'homme de guerre, qui » avoit été sa premiere profession.

» La jeune veuve, qui l'avoit jugé » indigne de mourir avec elle, montra » un héroïsme qui ne peut être trop » exalté. Elle fit venir ses enfans, & » leur dit: Voici le jour où je dois » m'arracher de vos bras, pour cou- » rir sur les pas de votre pere qui m'at- » tend au pays des esprits. Ce seroit » blesser mon devoir & mon amour, » que de céder à vos larmes. J'ai assez » fait pour vous, de vous porter dans » mon sein, de vous allaiter de mes ma- » melles. Issus de mon sang, nourris de » mon lait, comment osez-vous verser » des pleurs? Vous devez des exemples » de fermeté & de valeur à toute la na- » tion. Allez, mes enfans, j'ai pourvu à » tous vos besoins, en vous ménageant » des amis. Je vous laisse au milieu des » François; ils sont généreux; rendez- » vous dignes de leur estime; traitez » toujours avec eux sans détours; & » ne les implorez jamais avec bassesse. » Et vous, François, ajouta-t-elle, en » se tournant vers nos officiers, je » vous recommande ces enfans que » je laisse orphelins. Ils ne connoîtront

» désormais que vous pour peres; vous » devez les protéger. Quand vous les » verrez, nobles guerriers, souvenez- » vous que vous avez aimé l'auteur de » leur vie, & qu'il fut, jusqu'au tom- » beau, le véritable & sincere ami de » votre nation. Il a plu au grand es- » prit de vie de l'appeller; & dans peu » j'irai le joindre. Je lui dirai que j'ai » vu vos cœurs se serrer à la vue de » son corps mort. Ne vous chagrinez » pas; nous serons plus long-tems » amis dans le pays des ames, que » dans celui-ci, parce que l'on n'y meurt » plus.

» Ces tristes paroles arracherent des » larmes à tous les François. Ils firent » tout ce qu'ils purent pour la détour- » ner du sacrifice, auquel elle se con- » damnoit volontairement. Elle fut » inébranlable, & courut à la mort » avec une sérénité, une gaîté même » qui les ravit tous d'admiration. On » lui fit avaler des boulettes de tabac » pour l'étourdir; on l'étrangla ensuite; » & son corps fut mis sur une natte, » à côté de celui de son époux.

» Toutes les femmes attachées au » Soleil par les liens du sang, jouis-

» ſoient de l'heureux privilege de
» changer de maris tant qu'il leur plai-
» ſoit, & de leur donner encore des
» coadjuteurs. Il eſt vrai qu'elles n'é-
» pouſoient jamais que des hommes
» d'une famille obſcure, & n'avoient à la
» fois qu'un mari en titre ; mais elles
» pouvoient le congédier à leur vo-
» lonté, & en choiſir un autre dans
» la nation, pourvu qu'il n'y eût
» entre eux aucune alliance. Si l'époux
» ſe rendoit coupable d'infidélité, la
» femme lui faiſoit caſſer la tête dans
» l'inſtant ; & elle n'étoit pas ſujette à
» la même loi. Il ſe tenoit debout en
» ſa préſence, dans une poſture reſpec-
» tueuſe, ne mangeoit pas avec elle,
» & la ſaluoit du même ton que ſes
» domeſtiques ; le ſeul avantage que
» lui procuroit une alliance ſi humilian-
» te, c'étoit d'être exempt de travail,
» & d'avoir autorité ſur les valets.

» Les Natchés, outre le grand chef,
» en avoient deux autres qui préſi-
» doient à la guerre, deux maîtres des
» cérémonies pour le ſervice du temple,
» deux officiers pour régler ce qui ſe
» pratiquoit dans les traités de paix & de
» guerre, un qui avoit l'inſpection ſur

» les ouvrages publics, & quatre qui » étoient chargés d'ordonner les festins; » c'étoit le chef principal qui nommoit » à toutes ces places.

» La culture des terres & les récoltes » se faisoient en commun. Chaque an- » née le peuple s'assembloit pour ense- » mencer un vaste champ de bled & » de légumes. Il faut auparavant que » les grains soient présentés aux génies, » avec les cérémonies accoutumées. » Dès qu'on approche du temple, on » leve les bras par respect; on pousse » trois hurlemens; on se frotte les mains » à terre; & on se releve par trois fois » avec autant de hurlemens. Quand on » ne doit que passer, on se contente de » s'arrêter un moment, & de faire » une légere inclination, les yeux » baissés & les bras levés. Les peres » de famille portent au temple les » prémices de tout ce qu'ils recueillent: » on en use de même de tous les pré- » sens qu'on fait à la nation. On » les offre d'abord aux esprits; en- » suite on les envoie au chef, qui les » distribue comme il lui plaît. Une » grande cabane, située dans une prai-

» rie, est destinée à conserver les ré-
» coltes.

» On célébroit autrefois une fête
» générale, qui duroit trois jours &
» trois nuits, & à laquelle chaque par-
» ticulier contribuoit de sa chasse, de sa
» pêche & de ses autres provisions.
» Le Soleil & sa plus proche parente
» y présidoient dans une loge élevée
» & couverte de feuillages. On les y
» portoit dans un brancard; le premier
» tenoit en sa main une espece de
» sceptre orné de plumes de diverses
» couleurs; les personnes les plus dis-
» tinguées les environnoient & leur
» marquoient leurs respects & leurs
» soumissions par une infinité de céré-
» monies. Le peuple chantoit & dansoit
» autour d'eux, en témoignage de la
» joie publique. Le dernier jour, le
» chef haranguoit l'assemblée, & ex-
» hortoit tout le monde à remplir
» exactement ses devoirs, sur-tout à
» marquer une grande vénération pour
» les esprits qui résident dans le temple,
» & à bien instruire les enfans. Si quel-
» qu'un s'étoit signalé par quelque ac-
» tion de zele, il faisoit publiquement
» son éloge. Il y a quelques années que

» le feu du ciel étant tombé sur le temple, sept ou huit femmes jetterent leurs enfans au milieu des flammes pour appaiser les génies. A la fête suivante, le Soleil appella ces héroïnes, exalta leur courage, & finit par exhorter les autres meres à imiter, dans l'occasion, un si noble exemple.

» La personne du grand chef n'étoit pas moins sacrée, que celle d'un souverain. Il lui étoit défendu d'exposer sa vie lorsqu'il alloit à la guerre; & s'il arrivoit qu'il fût tué, les principaux guerriers de son armée devoient être mis à mort à leur retour; mais ces sortes d'exécutions étoient très-rares, par les précautions que l'on prenoit pour le préserver de ce malheur. Avant que de partir pour la campagne, on faisoit boire à tous les soldats ce qu'on appelle la médecine de guerre. C'est un vomitif composé d'une racine qui a bouilli dans de grandes chaudieres pleines d'eau. On en donnoit à chacun deux pots qu'il falloit avaler tout de suite, & qu'on rendoit presque aussi-tôt avec de violens efforts.

» Cette nation a, comme toutes les » autres, ses médecins, mais en très-» petit nombre, parce qu'ils sont tou-» jours aussi près de la mort, que leurs » malades. Tout l'art de ces charlatans » ne consiste qu'en diverses pratiques » puériles & superstitieuses. Avec une » pierre à fusil, ils font une incision à » la partie affligée ; ils en sucent le » sang ; & en le rendant dans un plat, » ils crachent en même tems un petit » morceau de bois, de paille ou de » cuir, qu'ils avoient caché sous leur » langue, & qu'ils donnent pour la » cause du mal. Ils se font toujours » payer d'avance ; mais si le malade » meurt, ils sont presque toujours sûrs » d'avoir la tête cassée par les parens » ou les amis du défunt.

» Les Natchés ont une autre espece » de jongleurs qui ne courent pas » moins de risques : ce sont certains » vieillards fainéans, qui, pour faire » subsister leur famille, sans être obli-» gés de travailler, se vantent de » procurer la pluie ou le beau tems, » suivant le besoin. Toute la bour-» gade se cottise, pour acheter d'eux

„ un tems favorable aux biens de „ la terre. Si c'eſt la pluie qu'on de- „ mande, ils ſe rempliſſent la bou- „ che d'eau ; & avec un chalumeau, „ dont l'extrêmité eſt percée de plu- „ ſieurs trous, ils ſoufflent en l'air du „ côté où ils apperçoivent des nuages, „ les invitent, par des cris affreux, à „ arroſer les campagnes de ceux qui „ les ont payés. S'il eſt queſtion d'ob- „ tenir du beau tems, ils montent ſur „ le toît des maiſons, font ſigne „ aux nuages de paſſer outre ; & s'ils „ ſe diſſipent, ils danſent & chantent „ autour de leurs cabanes, avalent de „ la fumée de tabac, & préſentent au „ ciel leurs calumets. Si le village ob- „ tient ce qu'ils ont promis, ils re- „ çoivent une double récompenſe ; „ mais s'ils ne réuſſiſſent pas, ils ſont „ aſſommés ſans miſéricorde.

„ Les traités de paix & d'alliance ſe „ faiſoient ici avec beaucoup d'appa- „ reil ; & le Soleil y ſoutenoit tou- „ jours ſa dignité en véritable ſou- „ verain. Dès qu'il étoit averti du jour „ de l'arrivée des ambaſſadeurs, il „ donnoit ſes ordres au maître des

» cérémonies, pour les préparatifs de
» leur réception. Quand ces députés
» sont à cinq cens pas du grand chef,
» ils s'arrêtent & chantent la paix.
» Ordinairement l'ambassade est com-
» posée de trente hommes & de six
» femmes. Les meilleures voix mar-
» chent à la tête, & sont suivies de
» ceux qui portent le calumet. Ces der-
» niers dansent en chantant, se tournent
» de tous côtés, se donnent de grands
„ mouvemens, & font des contorsions
„ & des grimaces épouvantables. Ils
„ recommencent le même manege au-
„ tour du chef, quand ils sont arrivés
„ auprès de lui, & lui présentent le
„ calumet allumé. Ils fument tous en-
„ semble, poussant vers le ciel la pre-
„ miere vapeur du tabac, la seconde
„ vers la terre, & la troisieme autour
„ de l'horison. Ils remettent ensuite la
„ pipe aux chefs subalternes, & vont
„ frotter de leurs mains l'estomac du
„ prince; puis ils se frottent eux-mêmes
„ tout le corps; & l'orateur commence
„ sa harangue, qui est suivie de la ré-
„ ponse du Soleil. Celui-ci offre à son
„ tour un calumet aux ambassadeurs, qui

„ avalent la fumée du tabac. Il leur demande ensuite comment ils se portent. Tous ceux qui assistent à l'audience, leur font la même question; après quoi on les conduit dans la cabane qui leur est destinée, & où on leur sert un grand repas. Le soir, ils reçoivent la visite du grand chef; mais quand ils le sçavent prêt à sortir de chez lui, pour lui faire honneur, ils vont le chercher, le portent sur leur dos dans leur logis, & le font asseoir sur une peau préparée. L'un d'eux se place derriere lui, appuie ses mains sur ses épaules, & fait mille contorsions ridicules, tandis que ses camarades racontent leurs exploits de guerre. Ces visites recommencent, soir & matin, pendant plusieurs jours; mais à la derniere, le cérémonial change. On plante un poteau au milieu de l'appartement, autour duquel on chante, on danse & l'on vante ses prouesses. On fait ensuite des présens aux députés; & quand ils sont sur leur départ, on leur fournit toutes les provisions nécessaires pour le voyage „.

Le pere Jérôme m'a parlé de plusieurs autres usages des Natchés ; mais ils ne different point assez de ceux des sauvages du Canada, pour revenir sur cette matiere.

Je suis, &c.

A la Nouvelle Orléans, ce 28 août 1749.



LETTRE CXII.

SUITE DE LA LOUISIANE.

APRÈS l'horrible maſſacre des François, commis par les Natchés, notre capucin paſſa chez les Illinois, autres ſauvages qui, de tout tems, nous ont été attachés.

„ Ce ſont les ſeuls peuples de la „ Louiſiane, dit le pere Jérôme, qui „ n'aient jamais cherché à ſe réconcilier „ avec leurs ennemis à notre préjudice. „ Il eſt vrai qu'ils ont toujours compris „ le beſoin qu'ils avoient de nous, „ pour ſe défendre contre pluſieurs na„ tions qui ſembloient avoir conjuré „ leur perte, & ſur-tout contre les „ Iroquois, qui, à force de les har„ celer, les ont aguerris. Quoique vive„ ment ſollicités par les Natchés, ils „ reſterent fideles aux François; & à „ la premiere nouvelle de cette guerre, „ ils députerent à la Nouvelle Orléans, „ pour nous offrir leurs ſervices. Le „ chef de l'ambaſſade ſe nommoit Chi„ kagou: il harangua le commandant

„ avec beaucoup d'aſſurance & de
„ ſoumiſſion. C'eſt le même qu'on a vu
„ à Paris, & à qui Madame la ducheſſe
„ d'Orléans donna à Verſailles une
„ tabatiere magnifique, qu'il a toujours
„ conſervée précieuſement dans une
„ bourſe. Quelqu'offre qu'on lui ait
„ faite, il n'a jamais voulu s'en défaire :
„ attention bien remarquable dans un
„ ſauvage, dont le caractere eſt de
„ deſirer paſſionnément tout ce qu'il
„ voit, & de s'en dégoûter auſſi-tôt.

„ Ce que Chikagou racontoit de la
„ France à ſes compatriotes, leur pa-
„ roiſſoit incroyable. On t'a payé, lui
„ diſoient-ils, pour nous faire accroire
„ toutes ces belles fables. Si tu as vu
„ réellement ce que tu rapportes, il
„ faut qu'on t'ait trompé, & que quel-
„ que charme t'ait faſciné les yeux.
„ Lorſqu'il diſoit qu'à Paris, il y a ſix à
„ ſept cabanes les unes ſur les autres,
„ & qu'elles ſont auſſi élevées que les
„ plus grands arbres ; qu'il y a autant
„ de monde dans les rues, que de
„ brins d'herbes dans les prés ; qu'on
„ s'y promene dans des maiſons de
„ cuirs, peintes & dorées ; qu'il y
„ a d'autres longues cabanes, où les
„ jongleurs

» jongleurs remettent des yeux, des
» bras, des jambes & des dents, sans
» qu'il y paroisse, à ceux qui en man-
» quent; ces bonnes gens restoient d'a-
» bord étonnés, & finissoient par en rire
» comme d'un visionnaire. Que pen-
» seriez-vous donc, reprenoit Chika-
» gou, si j'ajoutois que j'ai vu, à la
» foire, de petites créatures, pas plus
» grandes que le bras, qui dansoient,
» chantoient & parloient comme des
» hommes faits? Croiriez-vous encore
» que dans ce pays-là, l'honneur du
» mari est attaché à la vertu de sa fem-
» me, & qu'il est du bon ton, malgré cela,
» de dire à l'épouse d'un autre, qu'on
» l'aime, qu'on l'adore, & de lui de-
» mander qu'elle se déshonore elle &
» son mari? Si l'homme, trahi par sa
» femme, parle & menace, celle-ci
» a recours à la loi qui la sépare d'un
» brutal, qui ne veut pas être à la mode.
» Le premier mari qui a été outragé,
» s'en est plaint; le second voyant que
» cela ne réussissoit pas, s'est vengé sur
» un troisieme qui a voulu aussi prendre
» sa revanche; & ce cercle de ven-
» geances a corrompu toute la nation.

» Quand Chikagou devint vieux,

» & commença à radoter, toutes ces
» choses lui parurent à lui-même si ex-
» traordinaires, qu'il convint avec les
» autres sauvages, qu'elles ne pou-
» voient être vraies, & que les Fran-
» çois l'avoient ensorcelé.

» Mais pour revenir aux Illinois,
» ce qui a le plus contribué à les atta-
» cher à nos intérêts, c'est l'établisse-
» ment du christianisme parmi eux,
» & la sage conduite de quelques of-
» ficiers François, qui ont commandé
» dans leur pays. Avant la premiere
» découverte du Missisipi, à peine
» connoissoit-on les sauvages dans le
» Canada. Des François, en descen-
» dant ce fleuve, passerent par leurs
» villages, y furent bien reçus, & son-
» gerent à y faire des entrepôts pour
» leur commerce; ils y laisserent un
» fort, un commandant, une église &
» un missionnaire: les Anglois en pri-
» rent de l'ombrage, & voulurent aussi,
» de leur côté, y avoir au moins un
» temple & un ministre. Le gouver-
» neur de Boston leur en fit faire la pro-
» position, qui fut généralement rejet-
» tée. Ta parole m'étonne, répondit
» un des chefs de cette nation; quand tu

» es venu ici, tu m'as vu long-tems
» avant les François ; ni ceux qui t'ont
» précédé, ni tes ministres ne nous
» ont jamais parlé de religion ni du
» grand génie ; ils ont vu nos peaux
» de castor & d'orignac, & c'est à
» quoi ils ont songé uniquement. Nous
» ne pouvions leur en fournir assez ;
» & plus nous en apportions, plus
» nous étions leurs amis. Le contraire
» est arrivé avec les François ; en ayant
» un jour offert à un de leurs mission-
» naires, il ne daigna pas seulement les
» regarder ; il me parla d'abord de la
» priere, qui est la seule voie qui con-
» duit au bonheur ; je l'écoutai avec
» plaisir ; & je goûtai si fort sa parole,
» que je restai long-tems pour l'en-
» tendre. Je l'engageai à m'instruire ;
» je lui demandai le baptême ; & je
» le reçus. Ensuite je retourne dans
» mon pays ; je raconte ce qui m'est
» arrivé ; on porte envie à mon bon-
» heur ; on part pour aller trouver
» la robe noire ; & c'est ainsi que nous
» sommes devenus chrétiens. Si dès que
» tu m'as vu, tu m'avois parlé de ta
» religion, je t'aurois écouté ; car je
» n'étois pas capable de démêler si

» elle étoit bonne. J'agrée celle des
» François ; & je la conserverai jus-
» qu'à ce que la terre brûle & finisse.

» Avant que les Illinois embrassas-
» sent le christianisme, il n'y avoit
» point de sauvages qui eussent moins
» de bonnes qualités & plus de vices;
» ils étoient à la vérité doux & dociles;
» mais lâches, traîtres, légers, fourbes,
» voleurs, sans honneur, sans foi, in-
» téressés, gourmands, &, ce qui sur-
» prend, de la part d'un peuple grossier
» & inculte, extrêmement adonnés à
» ce plaisir monstrueux, que les Grecs
» & les Romains ne connurent que lors-
» qu'ils furent civilisés & polis.

» De pareils alliés sembloient ne
» devoir pas faire beaucoup d'honneur
» aux François, ni leur être d'un
» grand secours; nous n'en avons pour-
» tant pas eu de plus fidelles; & les
» missionnaires eurent la consolation
» de voir, en peu de tems, un trou-
» peau nombreux de ces Indiens, jus-
» ques-là si décriés par la corruption
» de leurs mœurs, s'assembler autour
» d'eux, & renouveller ces grands
» exemples de vertu, qu'on avoit admi-
» rés dans les plus florissantes missions

» du Canada. Presque tout ce qui reste de
» cette nation, fait aujourd'hui profes-
» sion du christianisme; & l'on a compris
» de quelle importance il étoit, d'y atti-
» rer les autres sauvages de la Louisiane.
» Dans ce dessein on a jetté les yeux sur
» les capucins de la province de Fran-
» ce, comme les plus capables d'adoucir
» le caractere de ces barbares, de s'in-
» sinuer dans leur esprit, & d'étendre
» la domination du roi dans cette partie
» du Nouveau Monde. On jugea que
» la seule présence d'un homme respec-
» table par son état, qui sçauroit leur
» langue, gagneroit leur confiance, ob-
» serveroit leurs démarches, seroit ins-
» truit de leurs desseins, un homme de
» tête enfin, comme il y en a dans notre
» ordre, vaut quelquefois mieux qu'une
» garnison; il peut du moins y suppléer,
» & avertir les gouverneurs de prendre
» des mesures pour déconcerter les en-
» nemis. Témoin ce qui arriva en 1741,
» lorsque la guerre fut sur le point de
» s'allumer entre les puissances de l'Eu-
» rope. Un gouverneur Anglois, ar-
» rivé à Boston, demanda une entre-
» vue aux Illinois, qui y consentirent,
» & me prierent de les accompagner.

» C'étoit pour me consulter sur les » propositions artificieuses qui leur se» roient faites, & s'assurer que leurs » réponses n'auroient rien de contraire » au service du roi, ni au bien de la » religion. Je les suivis; & mon inten» tion étoit de me tenir simplement » dans leur quartier, pour les aider » de mes conseils, sans paroître de» vant le gouverneur. Comme nous » approchions de l'endroit assigné, les » Anglois nous saluerent par plusieurs » coups de canons; & mes Illinois y » répondirent par une décharge de » leur mousquetterie; ensuite le gou» verneur paroissant, les sauvages s'a» vancerent avec précipitation; & je » me trouvai au milieu d'eux sans y » penser, & sans le vouloir. Dès » qu'il m'apperçut, il fit quelques » pas au devant de moi; & après » les complimens ordinaires, il adressa » ce discours aux Illinois.

» C'est par ordre du roi, mon maî» tre, que je viens vous voir; il souhaite » que nous vivions en paix. Si quelque » Anglois étoit assez imprudent pour » vous faire du tort, ne songez pas » à vous en venger; mais adressez-moi

» votre plainte, & je vous rendrai une » prompte justice. S'il arrivoit que nous » eussions la guerre avec les François; » ne vous mêlez point de nos diffé» rends: les François sont aussi forts que » nous; ainsi laissez-nous vuider en» semble nos querelles; nous four» nirons à tous vos besoins; nous pren» drons vos pelleteries; & nous vous » donnerons nos marchandises à un » prix modique.

» Quand il eut cessé de parler, mes » sauvages se retirerent pour délibérer » ensemble sur la réponse qu'ils avoient » à faire. Pendant ce tems-là, le gou» verneur me tira à part, & me dit: » je vous prie de ne pas porter vos » Indiens à nous faire la guerre. Je lui » répondis que ma religion & mon » caractere m'engageoient à ne leur » donner que des conseils de paix. Je » parlois encore, lorsque je me vis » tout à coup environné de vingt jeu» nes guerriers, qui craignoient que le » gouverneur ne voulût me faire en» lever. Cependant les anciens s'a» vancerent, & l'un d'eux fit la ré» ponse suivante.

» Grand capitaine, tu nous dis de

» ne pas nous joindre aux François,
» supposé que tu lui déclares la guerre.
» Tu dois savoir que le François est
» mon frere ; nous avons une même
» priere lui & moi ; & nous sommes
» dans une même cabane à deux feux.
» Si je te vois entrer du côté du feu,
» où est assis mon frere le François,
» je t'observe de dessus ma natte, où
» je suis assis à l'autre feu. Si je m'ap-
» perçois que tu portes une hache,
» j'aurai la pensée : que prétend faire
» l'Anglois de cette hache ? Je me leve
» pour lors sur ma natte, pour ob-
» server ce qu'il fera. S'il leve la hache
» pour frapper mon frere le François,
» je prends la mienne ; & je cours à
» l'Anglois pour le frapper. Est-ce que
» je pourrois voir frapper mon frere
» dans ma cabane, & demeurer tran-
» quille sur ma natte ? Non ; j'aime
» trop mon frere, pour ne pas le dé-
» fendre. Ainsi je te dis, grand ca-
» pitaine, ne fais rien à mon frere,
» & je ne te ferai rien ; demeure tran-
» quille sur ta natte, & je resterai en
» repos sur la mienne.

» Ainsi finit cette conférence ; & peu
» de tems après nous apprîmes de la

» Nouvelle Orléans, que la France
» étoit en guerre avec l'Angleterre.
» Aussi-tôt nos sauvages, après avoir
» délibéré, suivant leur coutume, or-
» donnerent aux jeunes gens de tuer
» les chiens pour le festin de guerre.
» Ce festin se fit; on leva la chaudiere;
» on dansa; & il se trouva deux cens
» cinquante hommes sous les armes.
» Le lendemain les femmes alloient
» criant par le village : rassemblez-vous
» jeunes guerriers; armez-vous de vos
» casses-têtes; courez venger la mort
» de nos freres; tuez, saccagez, ex-
» terminez, brûlez leurs ennemis;
» amenez des esclaves; mangez leur
» cœur; faites boucaner leur chair;
» buvez leur sang; apportez leur che-
» velure; & de leurs crânes faites des
» tasses, &c.

» La maniere dont ces peuples font
» la guerre, rend une poignée de leurs
» gens plus redoutable, que ne le seroit
» un corps de deux ou trois mille
» soldats Européens. Dès qu'ils furent
» entrés dans le pays ennemi, ils se
» diviserent en différentes bandes. On
» dit aux uns : on vous donne ce ha-
» meau à manger; aux autres, on vous

» abandonne ce village. Ensuite on
» donna le signal pour frapper tous
» ensemble, & en même tems, dans les
» diverses contrées. Nos guerriers se
» répandirent à plus de soixante lieues
» de pays, & défirent tout ce qu'ils
» trouverent d'Anglois dispersés dans
» leurs habitations. Ils en tuerent
» plus de deux cens, firent cent cin-
» quante prisonniers, & n'eurent de
» leur côté, que quelques hommes de
» blessés assez légérement. Ils revinrent
» de cette expédition, ayant chacun
» deux canots chargés de butin. Pen-
» dant sept ans que dura cette guerre,
» ils porterent la désolation dans toutes
» les terres qui appartenoient aux An-
» glois. Ils ravagerent leurs villages,
» leurs forêts, leurs métairies, enle-
» verent une infinité de bestiaux, &
» emmenerent plus de six cens prison-
» niers.

» Enfin la paix se fit entre les deux
» couronnes. A la premiere nouvelle
» qu'on en reçut d'Europe, le gouver-
» neur de Boston fit dire aux Illi-
» nois, que s'ils vouloient s'assembler
» dans un lieu qu'il leur désignoit, ils
» conféreroient ensemble sur les af-

» faires présentes. Les sauvages se rendirent dans l'endroit marqué; & le gouverneur s'adressant à leur chef, lui dit : je t'apprends que le roi d'Angleterre & le roi de France ne sont plus en colere, & que ce dernier nous abandonne tous les pays qui faisoient le sujet de nos contestations en Amérique. Ainsi, si tu veux, nous vivrons en paix toi & moi. Nous y étions autrefois; mais les suggestions des François te l'ont fait rompre; & c'est pour leur plaire, que tu es venu nous frapper. Oublions toutes ces méchantes affaires; & jettons-les dans la mer, afin qu'elles ne reparoissent plus, & que nous soyons bons amis.

» Cela est bien dit, répliqua le chef des sauvages. Que les deux rois soient d'accord; j'en suis bien aise; & je n'ai pas de peine non plus à être bien avec toi. Ce n'est pas moi qui te frappe depuis sept ans; c'est le François; qui s'est servi de mon bras. J'avois jetté ma hache je ne sçais où; & comme j'étois en repos sur ma natte, ne pensant à rien, le gouverneur de la Louisiane m'envoya une

» parole, par laquelle il me disoit:
» mon fils, l'Anglois m'a frappé; aide-
» moi à m'en venger; prends ta hache,
» & frappe l'Anglois. Moi qui ai tou-
» jours écouté la parole du gouver-
» neur François, je cherche ma hache;
» je la trouve enfin toute rouillée; je
» l'accommode; je la pends à ma cein-
» ture, pour te venir frapper. Main-
» tenant le François me dit de la mettre
» bas; je la jette bien loin, pour qu'on
» ne voie plus le sang dont elle est rou-
» gie. Mais tu dis que le François t'a
» cédé divers pays qui sont dans mon
» voisinage; il te donnera tout ce qu'il
» voudra; pour moi, j'ai ma terre, que
» le grand génie m'a accordée. Tant
» qu'il y aura un enfant de ma nation,
» il combattra pour la conserver. Tout
» se termina enfin à l'amiable; le gou-
» verneur Anglois fit servir un grand
» festin aux sauvages; & chacun se
» retira très-content. . . . .

» On ne peut guere imaginer, ni un
» meilleur, ni un plus beau pays, que
» celui qu'arrose la riviere des Illinois.
» On ne voit sur ses bords, que d'im-
» menses prairies semées de petits bos-
» quets, qui paroissent y avoir été

» plantés à la main. Les herbes y sont
» si hautes, qu'on s'y perd ; mais on
» rencontre par-tout des sentiers aussi
» battus, qu'ils le pourroient être dans
» les pays les plus fréquentés ; cepen-
» dant il n'y passe que des bœufs, &,
» de tems en tems, des troupeaux de
» cerfs & de chevreuils. C'est par cette
» route que j'abordai dans la nouvelle
» terre, que je venois arroser de mes
» sueurs. . . . .

» A quelque distance de la riviere,
» il y a un gros village de François,
» presque tous Canadiens, qui ont
» un jésuite pour curé, & y vivent
» fort à leur aise. A côté, est une
» bourgade Illinoise, dont les habitans
» travaillent à la terre, & sont très-
„ laborieux. Ils nourrissent des volailles
„ qu'ils vendent à leurs voisins. Leurs
„ femmes sont assez adroites ; elles
„ filent la laine des bœufs, & la rendent
„ plus fine que celle de nos moutons.
„ Quelquefois même on la prendroit
„ pour de la soie. Elles en frabriquent
„ des étoffes qu'elles teignent de diver-
„ ses couleurs, & s'en font des robes
„ qu'elles cousent avec du fil de nerf
„ de chevreuil. La maniere dont elles

„ le font, est très-simple : quand le nerf „ est bien décharné, elles l'exposent „ au soleil pendant quelques jours ; „ & lorsqu'il est sec, elles le battent, & „ en tirent sans peine un fil aussi blanc, „ aussi fin, & plus fort que celui de „ Malines.

„ En arrivant dans ce village, je le „ trouvai dans la derniere désolation. „ Un François y avoit apporté la petite „ vérole ; & le mal s'étoit communiqué „ à toute la bourgade. Le cimetiere „ paroissoit comme une forêt de per- „ ches & de poteaux nouvellement „ plantés, d'où pendoit tout ce qui „ avoit été à l'usage des défunts. La nuit „ entiere j'entendois pleurer, & pous- „ ser d'affreux sanglots. Pour comble „ de douleur, j'appris que quelque „ tems auparavant, un parti de sauva- „ ges Chicachas s'étoit présenté dans „ les environs, & avoit causé d'étran- „ ges ravages. Jugez de mon embarras „ & de ma frayeur, lorsque j'apperçus „ sur une élévation un poteau dressé, „ que je reconnus être le monument „ d'une expédition toute récente. Il y „ avoit deux figures d'hommes sans „ tête, & quelques unes dans leur en-

„ tier. Les premieres marquoient les „ morts, & les secondes les captifs. „ Un de mes conducteurs m'apprit, „ à cette occasion, que quand il y a „ des François parmi les uns ou les „ autres, on leur appuie les bras sur „ les hanches, pour les distinguer des „ sauvages, à qui on les laisse pendans. „ Cette distinction vient de ce que ces „ peuples ont observé que nous nous „ tenons souvent dans cette posture, „ qui n'est point en usage parmi eux.

„ Les Chicachas dont je viens de „ parler, sont les ennemis mortels & „ irréconciliables des François & des „ Illinois. Notre alliance avec ces der- „ niers, les met souvent en guerre „ avec nous; & les Anglois de la Ca- „ roline ne négligent rien pour entre- „ tenir & attiser le feu de la division. „ Ils ne voient pas sans ombrage notre „ établissement de la Louisiane : ils le „ regardent comme une barriere que „ nous avons mise entre leurs puis- „ santes colonies de l'Amérique sep- „ tentrionale, & le Mexique. Nous de- „ vons nous attendre qu'ils emploie- „ ront toutes sortes de moyens pour „ la rompre : leur liaison avec les

„ Chicachas leur en fournit continuel-
„ lement l'occasion. Ce sont les sau-
„ vages les plus braves & les plus re-
„ doutables de la Nouvelle France.
„ Tous ceux du nord & du sud, &
„ même les François leur ont fait la
„ guerre, sans avoir pu les chasser de
„ leurs terres, qui sont les plus belles
„ & les plus fertiles du continent. Les
„ Anglois ne se sont jamais détachés de
„ ces vaillans guerriers, & ont tou-
„ jours entretenu commerce avec eux,
„ en pourvoyant à tous leurs besoins.
» Ces Indiens montent très-bien à che-
» val, & sont fort experts dans l'exer-
» cice des armes & le métier de la guer-
» re. Ils témoignent beaucoup d'indiffé-
» rence pour les femmes, ne daignent
» pas manger avec elles, & les aiment
» cependant avec passion. S'ils en trou-
» vent d'infidelles, ils se contentent de
» les fustiger avec leur amant, en les
» faisant courir nuds par le village; &
» l'épouse adultere est renvoyée. Lors-
» qu'un Chicacha a tué un chevreuil,
» il dit à sa femme l'endroit où il l'a
» laissé: elle va le chercher, le dé-
» pouille, & le sert à son mari. Les
» François ont souvent été l'objet de

„ la fureur & de la vengeance de ces
„ barbares. Ils en brûlerent un jour
„ trente-deux à la fois, parmi lesquels
„ étoient sept officiers, vingt-quatre
„ soldats & un missionnaire. Un ser-
„ gent, témoin du triste sort de ses
„ camarades, fut réservé pour le der-
„ nier; mais il échappa au supplice par
„ ce stratagême : comme la langue des
„ sauvages lui étoit familiere, il s'en ser-
„ vit pour invectiver contre ses bour-
„ reaux; & s'étant détaché de ses liens,
„ il leur jetta à la tête tout ce qui se
„ présenta sous sa main, en leur disant :
„ vous êtes des chiens : puisque vous
„ avez brûlé mes chefs, je veux l'être
„ comme eux. Je ne crains ni le feu
„ ni la mort, parce que je suis un
„ homme. Faites-moi bien souffrir; c'est
„ ce que je demande. Les Chicachas
„ voyant sa résolution, le prirent pour
„ un homme extraordinaire, & lui ac-
„ corderent la vie.

„ La férocité de ce peuple, qui
„ ne m'étoit que trop connue, & les
„ allarmes où je voyois les Illinois,
„ leur chant lugubre, la vue des ca-
„ davres exposés; tous ces objets me
„ représentoient sans cesse à quoi je

„ devois m'attendre, si j'avois le malheur de tomber entre les mains des „ Chicachas, & faisoient sur moi une „ impression dont je n'étois pas le „ maître. Pendant plusieurs jours je ne „ dormois point tranquillement. Je „ n'appréhendois pas, à la vérité, que „ l'on nous attaquât ouvertement, „ parce que j'avois avec moi quinze „ hommes bien armés, & que je l'étois „ moi-même de pied en cap. Mais „ nous avions tout à craindre des surprises; car il n'y a point de ruse „ dont ne s'avisent les sauvages, pour „ tendre des pieges à leurs ennemis. „ Une des plus ordinaires, est de contrefaire le cri d'un animal, ou le chant „ d'un oiseau; ils les imitent si parfaitement, que tous les jours on y est „ trompé. On est campé à l'entrée d'un „ bois; on croit entendre un bœuf, un „ cerf, un canard; deux ou trois „ hommes y courent, dans l'espérance „ de faire une bonne capture; & souvent ils ne reviennent plus.

„ On ne me fut pas plutôt arrivé „ dans le village, qu'on vint, de la part „ du principal chef, m'inviter à un „ grand repas. Deux sauvages, qui fai-

„ soient les fonctions de maîtres d'hôtel,
„ distribuerent les mets à toute l'as-
„ semblée ; & chaque plat étoit pour
„ deux personnes. Ils mangerent, en
„ s'entretenant ensemble de choses in-
„ différentes ; & quand ils eurent fini,
„ ils se retirerent, emportant, selon
„ leur coutume, ce qu'il y avoit de
„ reste dans les plats. Les Illinois ne
„ donnent point de ces festins, où l'on
„ est obligé de manger tout ce qu'on
„ sert, dût-on en mourir. De toutes les
„ nations de la Louisiane, il n'y en a
„ point qui vivent dans une si grande
„ abondance de toutes choses. Leurs
„ rivieres sont couvertes de cygnes,
„ d'outardes, d'oyes, de canards &
„ de sarcelles. A peine fait-on une lieue,
„ sans trouver une quantité prodi-
„ gieuse de coqs-d'inde qui vont par
„ troupes. Ils sont plus gros que ceux
„ de France, & il y en a qui pesent
„ jusqu'à trente livres. Ils ont au col
„ une espece de barbe de crin, longue
„ environ d'un demi-pied. Les plaines
„ & les forêts sont peuplées de bœufs
„ sauvages, qu'on rencontre par ban-
„ des. Il n'y a point d'années, qu'on
„ n'en tue plus de deux mille. La chair

„ en est naturellement salée, & si lé-
„ gere, que quoiqu'on la mange toute
„ crue, elle ne cause point d'indiges-
„ tion. Quand les Illinois en ont tué
„ un qui leur paroît trop maigre, ils
„ se contentent d'en prendre la langue,
„ & en vont chercher de plus gras.
„ Ils ont aussi des bœufs de la même
„ espece que ceux d'Europe. Ils ne
„ coûtent, pour la plupart, ni soin ni
„ dépense. Ceux qu'on emploie aux
„ travaux de la campagne, paissent
„ dans un champ commun autour du
„ village. Les autres, en bien plus grand
„ nombre, destinés à perpétuer la race,
„ sont comme renfermés toute l'année
„ dans une péninsule de plusieurs lieues
„ de surface. Ces animaux, qu'on ap-
„ proche rarement, sont devenus pres-
„ que sauvages; & il faut user d'arti-
„ fice pour les attrapper. Si un habitant
„ a besoin d'une paire de bœufs, il va
„ dans cette presqu'isle; & dès qu'il ap-
„ perçoit un taureau de taille à être
„ dompté, il lui jette une poignée de
„ sel, étend une longue corde avec un
„ nœud coulant, & se couche par
„ terre. L'animal friant de sel, s'ap-
„ proche du lacet; & lorsqu'il a le

„pied dedans, l'homme aux aguets „tire la corde, & la bête se trouve „prise. C'est tout ce qu'il en coûte „pour avoir une paire de bœufs. On „fait la même chose pour les chevaux, „les vaches, les veaux & les poulains. „Ces animaux ne sont ici sujets à „aucune maladie, comme ceux d'Eu- „rope; ils vivent long-tems, & ne meu- „rent, pour l'ordinaire, que de vieil- „lesse.

„Le climat, sous lequel habitent les „Illinois, est à peu près semblable à „celui de la France. Les grandes cha- „leurs s'y font sentir un peu plus tôt & „plus vivement; mais elles ne sont „ni constantes, ni durables; l'hyver est „une alternative de froid piquant, & „de tems assez doux, selon que re- „gnent les vents du nord ou du midi, „qui se succedent assez régulierement; „ce qui nuit beaucoup aux arbres frui- „tiers. Il fera chaud dès la mi-février; „les arbres entrent en seve, se cou- „vrent de fleurs; survient un coup „du nord, qui détruit les plus belles „espérances. Le terroir est fertile; „toute espece de légumes y réussiroit „presque aussi bien qu'en France, si

„ on les cultivoit avec le même ſoin.
„ Le bled n'y donne cependant, com-
„ munément, que depuis cinq juſqu'à
„ huit pour un. Il eſt vrai que les terres
„ ſont travaillées très-négligemment;
„ & depuis trente ans qu'on les la-
„ boure, elles n'ont jamais été fumées.
„ Ce médiocre ſuccès du froment pro-
„ vient encore davantage des brouil-
„ lards épais, & des chaleurs trop pré-
„ cipitées. Mais en dédommagement,
„ le maïs y croît à merveille, & donne
„ plus de mille pour un. C'eſt la nour-
„ riture des animaux domeſtiques, des
„ eſclaves, & de la plupart des natu-
„ rels du pays, qui en mangent par
„ régal. Ce n'eſt qu'au printems, que
„ les Illinois ſement le bled; & ils ne
„ lui donnent la derniere façon, qu'à
„ la mi-juin; après quoi ils déliberent
„ vers quel endroit de la mer ils iront
„ chercher de quoi vivre juſqu'à la ré-
„ colte, qui ne ſe fait qu'au mois d'août.
„ Avant que de partir, ils m'envoyoient
„ prier de me rendre à leurs aſſemblées;
„ & auſſi-tôt que j'y étois arrivé, l'un
„ d'eux me parloit ainſi, au nom de
„ tous les autres: Notre pere, ce que
„ je te dis, c'eſt ce que diſent tous

„ ceux que tu vois ici. Tu nous con-
„ nois; tu ſçais que nous manquons
„ de vivres ; & nous n'avons d'autre
„ reſſource, que d'aller chercher des
„ alimens ſur le bord de la mer. Il ſe-
„ roit dur pour nous, d'abandonner
„ notre priere ; c'eſt pourquoi nous
„ eſpérons que tu voudras bien nous
„ accompagner. Tels & tels s'embar-
„ queront ; & ce que tu auras à porter,
„ ſera diſperſé dans les autres canots.
„ Quand je leur avois accordé leur
„ demande, tous enſemble m'en re-
„ mercioient par de grands cris.

„ Il y a, dans cette partie de la Loui-
„ ſiane, cinq villages François, & trois
„ d'Illinois, dans l'eſpace de vingt-deux
„ lieues, ſitués dans une vaſte prairie.
„ Des fontaines ſalées fourniſſent tout
„ le ſel qui s'y conſomme. On y trou-
„ veroit auſſi des mines ſans nombre,
„ ſi l'on étoit en état de les faire ouvrir,
„ & exploiter. Quelques particuliers
„ ſe bornent à tirer du plomb, qui ſe
„ trouve preſque à la ſuperficie, & le
„ vendent aux ſauvages du Miſſiſſipi &
„ du Miſſouri.

„ La jonction de ces deux rivieres
„ forme peut-être le plus beau con-

„ fluent qu'il y ait dans le monde. Elles „ sont à peu près de la même largeur, „ chacune d'une demi-lieue; mais le „ Missouri est plus rapide, & paroît „ entrer en conquérant dans le Missis-„ sipi, au travers duquel il porte ses „ eaux blanches jusqu'à l'autre bord, „ sans les mêler. Il communique en-„ suite cette couleur à son rival, que „ celui-ci ne perd plus jusqu'à la mer.

„ Mississipi signifie grand fleuve, en „ langue Illinoise; il semble qu'il ait „ usurpé cette dénomination sur le „ Missouri. Plusieurs rivieres considé-„ rables se jettent dans le premier; „ mais le second lui fournit seul plus „ d'eau, que toutes les autres ensem-„ ble; en voici la preuve: leur eau & „ celle du Mississipi même, sont assez „ mal-saines; au contraire, celle du „ Missouri est excellente, & conserve „ cette qualité, même après son al-„ liance avec le Mississipi; il faut donc „ que son eau soit dominante. Cepen-„ dant, comme nos premiers voyageurs „ ne l'ont découvert qu'après le Mis-„ sissipi, ce dernier a acquis le surnom „ de grand, au préjudice de l'autre.

„ Le

» Le roi entretient, à son embou-
» chure, une petite garnison & un pi-
» lote, pour recevoir les vaisseaux &
» les introduire dans le fleuve. La mul-
» titude des isles & des bancs, non de
» sable, mais de vase, dont elle est
» remplie, en rend l'entrée difficile à
» quiconque ne l'a pas pratiquée. Ces
» isles se sont extrêmement multipliées,
» par le moyen des arbres que le cou-
» rant y entraîne, & dont un seul,
» retenu par ses branches & ses ra-
» cines, dans un endroit où il y a peu
» de profondeur, en arrête mille. J'en
» ai vu des amas, dont chacun au-
» roit rempli tous les chantiers de Pa-
» ris. Rien alors n'est capable de les
» détacher. Le limon que charrie le
» fleuve, leur sert de ciment, & les
» couvre peu-à-peu. Chaque inonda-
» tion en laisse une nouvelle couche;
» & après quelques années, les can-
» nes & les arbrisseaux commencent
» à y croître. Sur un de ces terreins
» il se trouve un trou, dont on a
» plusieurs fois sondé la profondeur,
» sans qu'on ait jamais pu la connoî-
» tre. Ce qu'il y a de singulier, c'est
» qu'en y mettant une canne longue,

» droite & pesante par un bout, & » qu'en la précipitant ensuite avec force » dans cet abîme, elle en sort un quart » d'heure après; & s'élance en l'air pres- » que à perte de vue, dit-on, avec » autant de rapidité qu'une flèche.

» La multitude de ces petites is- » les, formées à l'embouchure de ce » fleuve, en rend, comme je vous » l'ai dit, la navigation fort dange- » reuse. Il est question de trouver la » passe; & il y a très-peu de gens qui » en ayent connoissance. Cette belle » riviere a plus de sept cens lieues de » cours, du nord au sud; ses rives sont » bordées de deux lisieres d'épaisses » forêts, derriere lesquelles on trou- » ve des pays plus élevés, entrecou- » pés de plaines & de bois, où les ar- » bres sont presque aussi clair plantés, » que dans nos promenades publiques. » La cause en est, en partie, de ce que » les sauvages mettent le feu aux prai- » ries, vers la fin de l'automne, lors- » que les herbes sont desséchées. La » flamme qui s'étend de toutes parts, » détruit les jeunes plantes; ce qui n'ar- » rive pas dans les endroits plus voi- » sins du fleuve, parce que le terrein

» y étant plus bas, & par conséquent
» plus humide, les herbes conservent
» plus long-tems leur verdure, & sont
» moins accessibles aux atteintes du
» feu. . . . . . .

» A l'égard des forêts qui couvrent
» l'intérieur du pays, & en général,
» presque toute la Louisiane, il n'en
» est peut-être pas dans la nature, qui
» leur soient comparables, soit pour
» la hauteur & la grosseur des ar-
» bres, soit pour la variété & l'utilité.
» La plupart paroissent aussi anciens
» que le monde. Il y a des cyprieres
» de huit à dix lieues d'étendue,
» dont tous les cyprès passent ce que
» nous avons en France de plus grands
» arbres. Quand j'ai quitté l'Europe,
» on n'y connoissoit point encore cette
» espece de laurier toujours verd, que
» l'on appelle tulipier, à cause de la
» figure de sa fleur; il s'éleve plus haut
» que nos maroniers d'Inde, & a la
» feuille encore plus belle. Le copalme
» est aussi plus grand & plus gros;
» il en distille un beaume qui n'est peut-
» être pas beaucoup inférieur à celui
» du Pérou. Toutes les especes con-
» nues de noyers y sont aussi en très-

» grande quantité, de même que tou-
» tes sortes de bois de construction &
» de charpente ; mais pour les mettre
» en œuvre, il faut avoir attention
» de ne point prendre ceux qui croif-
» sent sur le bord du fleuve, ni dans
» tout l'espace qu'il inonde par ses dé-
» bordemens, parce qu'ayant conti-
» nuellement leurs racines dans l'eau,
» ils seroient trop pesans, & se pou-
» riroient bientôt.

» Outre le fort de Chartres, qui a
» été long-tems le lieu de ma résidence,
» la France possede plusieurs autres
» postes sur les bords du Mississipi. En
» remontant le fleuve depuis la Nou-
» velle Orléans, on rencontre d'abord
» une petite colonie d'Allemands, qui
» obtinrent du conseil la permission
» de s'établir dans cette contrée. Ils y
» ont tous, par leur application &
» leur travail, des habitations très-
» bien cultivées ; aussi peut-on les
» regarder comme les pourvoyeurs
» de la capitale. Ils y portent toutes
» les semaines des fruits, des légumes,
» du poisson, du gibier & du porc salé.
» Ils chargent leurs voitures le ven-
» dredi au soir, & se mettent seule-

» ment deux ensemble sur une piro-
» gue, se laissent aller au courant du
» fleuve, arrivent le samedi de bonne
» heure à la Nouvelle Orléans, où
» ils tiennent leur marché, & rega-
» gnent le soir leurs habitations, char-
» gés de provisions & d'argent.

» Du poste des Allemands, en re-
» montant la riviere, on arrive à la
» *Pointe-coupée* : on y a construit un
» fort de pierre, où l'on entretient
» une petite garnison. Les sauvages
» des environs nous ont toujours
» été fort attachés ; un de leurs chefs,
» qui étoit très-brave, fut blessé dan-
» gereusement dans notre expédition
» contre les Natchés. Sur le compte
» qui en fut rendu au roi, sa majesté
» l'honora d'un brevet de brigadier
» des armées indiennes, & le décora
» d'un cordon bleu, d'où pendoit une
» médaille d'argent, qui représentoit
» la ville de Paris.

» A cinquante lieues au dessus de la
» Pointe-coupée, est le poste des Na-
» tchés. Nous n'y avons plus qu'une
» garnison, emprisonnée, pour ainsi
» dire, dans un fort, par la crainte des
» Chicachas. Il est situé sur une émi-

» nence qui domine le fleuve, dont
» il n'est éloigné que d'une portée de
» canon. Il croît d'excellent tabac dans
» cette contrée ; si au lieu de faire ve-
» nir de l'étranger celui qui se con-
» somme en France, on le tiroit de ce
» pays-ci, on en auroit du meilleur ;
» on épargneroit l'argent qui sort du
» royaume ; & on alimenteroit des
» colonies. On pourroit aussi y éle-
» ver des vers à soie, les bois étant
» pleins de mûriers, dont les feuil-
» les sont beaucoup plus grandes que
» celles des nôtres.

» Plus haut sont les Akansas, nation
» sauvage, qui donne son nom à un
» autre fort, où nous avons une gar-
» nison pour rafraîchir les convois qui
» montent aux Illinois. On y comptoit
» quelques habitans ; mais l'année der-
» niere, les Chicachas ayant attaqué ce
» poste subitement, y ont tué plusieurs
» personnes, & en ont emmené treize
» en captivité. L'arrivée des François
» chez les Akansas, y a fait abolir une
» danse obscene, dont je n'avois point
» encore vu d'exemple en Amérique.
» Elle se faisoit clandestinement la nuit,
» à la lueur d'un grand feu. Tous ceux

» qui étoient admis à cette lubrique » assemblée, faisoient serment de ne » jamais révéler ce qui se pratiquoit » dans ce bal dissolu. Les danseurs des » deux sexes y paroissoient tous nuds, » dans des attitudes & avec des gestes » de prostitution, accompagnés de » chansons impudiques. Ces peuples » ont parmi eux des charlatans, » qui étonneroient nos plus fameux » joueurs de gobelets. J'en vis un qui » me parut avaler une côte de cerf de » dix-sept pouces de longueur, & la » retirer ensuite de son estomac. C'est » ce qu'ils appellent faire la médecine.

» Des Akansas jusqu'aux Illinois, » on compte plus de cent cinquante » lieues; & l'on ne trouve pas un ha» meau dans toute cette étendue de » pays. Les sauvages viennent se louer » aux François, pour les faire vivre de » la chasse pendant la route. On y » rencontre des troupeaux de bœufs, » de cerfs & de chevreuils, sur-tout » dans la saison où les eaux sont bas» ses. Comme ces animaux sont for» cés de venir boire le long du fleuve, » les chasseurs les tuent à mesure qu'ils » se présentent; & le convoi qui suit,

» embarque, dans les bateaux, la viande
» qui est toute préparée sur le rivage. On
» commence par lever la langue & les
» filets pour le commandant & les of-
» ficiers ; un sergent fait ensuite la dis-
» tribution aux soldats. Quelquefois
» ils en ont à profusion ; & alors ils
» en font des consommés ; on est bien
» dédommagé des fatigues du voyage,
» par le plaisir de cette chasse. Le gi-
» bier est d'ailleurs si commun, qu'il
» est presque impossible de dormir, à
» cause de la multitude de cygnes,
» de grues, d'oies, d'outardes & de
» canards, qui vont & viennent toute
» la nuit dans les lieux aquatiques. On
» voit, pendant le jour, une si prodi-
» gieuse quantité de pigeons ramiers,
» que je ne crains point d'exagérer,
» en assurant que leur multitude dé-
» robe quelquefois la clarté du soleil.
» Il n'est pas rare d'en tuer trente
» d'un seul coup. J'en vis un jour une
» si longue file, qu'ayant tiré mon pre-
» mier coup de fusil, j'eus le tems de
» le recharger trois fois, & de tirer
» mes quatre coups, avant que toute
» la file fût passée.

» La chasse ordinaire de ces oiseaux

» se fait de la maniere suivante. On re-
» marque dans les bois de haute futaye,
» l'arbre qui a le plus de branches, & au
» pied duquel il y a le plus de fiente.
» On s'y rend un peu avant la nuit;
» on se munit d'assiettes de terre; on
» prend deux onces de soufre en pou-
» dre; on fait apporter plusieurs sacs,
» & un tison allumé; on disperse le
» souffre dans les assiettes placées de
» distance en distance au dessous de
» l'arbre; on met le feu au souffre; &
» dans la crainte que cette odeur n'in-
» commode, on se retire du côté que
» vient le vent. La fumée du soufre
» s'est à peine élevée au dessus de
» l'arbre, que l'on entend une grêle
» de pigeons, qui ne cesse de tomber,
» jusqu'à ce que le soufre soit entie-
» rement consumé. On enleve ce gi-
» bier; on en remplit les sacs; & pour
» n'en pas perdre dans l'obscurité, on
» allume des flambeaux de cannes se-
» ches, avec lesquels on se procure
» une lumiere suffisante.

» Ces animaux se nourrissent de glands;
» & je vous dirai à ce propos, qu'étant
» un jour sur le bord du fleuve, j'enten-
» dis un bruit sourd, qui excita ma curio-

» sité; je fis quelques pas; & j'apperçus
» sur le rivage une colonne grosse &
» courte ; je m'en approchai d'assez
» près, pour distinguer que c'étoit une
» légion de ramiers, qui montoient &
» descendoient continuellement du
» haut en bas d'un chêne, sur lequel
» chacun de ces oiseaux donnoit deux
» ou trois coups d'aîle, pour en abat-
» tre du gland, & descendoit ensuite
» pour le manger.

» Après une route assez fatigante,
» on arrive au fort de Chartres, dans
» le pays des Illinois. Il est bâti de
» pierres, & bien fortifié, avec de bel-
» les cazernes, de grands magasins,
» & une maison commode pour le
» commandant. La garnison y est assez
» nombreuse; & les habitans, tant Fran-
» çois que Canadiens, sont gouvernés,
» pour le spirituel, par les jésuites, qui
» desservent une belle église, & ont
» converti au christianisme, presque
» tous ces sauvages, qui ne composent
» même plus, pour ainsi dire, aujour-
» d'hui, qu'un même peuple avec nous,
» par les mariages qui se font entre les
» deux nations.

» La politique Espagnole, pour s'as-

» ſurer la poſſeſſion de ſes décou-
» vertes en Amérique, détruiſit les
» naturels du pays; les François au
» contraire ſe ſont établis dans ces
» climats, par la voie d'inſinuation.
» Ils ont contracté avec les habi-
» tans, des alliances qui ſe ſont mul-
» tipliées par la douceur d'un gou-
» vernement paiſible. La ſolidité de
» nos établiſſemens parmi les ſauva-
» ges, dépend de la conduite des
» gouverneurs que la cour y envoie.
» Ces héros du Canada, les la Salle,
» les Tonty, les Bienville, les Vau-
» dreuil, armés en guerre, préſen-
» toient & recevoient par-tout le ca-
» lumet de paix. De petits préſens faits
» aux chefs des nations chez leſquelles
» ils paſſoient, étoient récompenſés ſur
» le champ par quantité de vivres. Sans
» être obligés de ſe charger de pro-
» viſions, ils avoient le talent de faire
» ſept à huit cens lieues, parmi des
» peuples qu'ils s'étoient attachés,
» en les traitant de freres, de cou-
» ſins, de comperes & d'amis. La
» politique demandoit que nos Fran-
» çois priſſent leurs filles en mariage;
» les colonies s'augmentoient plus

» promptement; parce qu'il n'est pas
» possible d'y envoyer un si grand
» nombre de femmes que d'hommes.
» Ces alliances flattoient les Indiens;
» & les nouvelles mariées s'accou-
» tumant aux manieres & au lan-
» gage de leurs époux, non seulement
» servoient d'interpretes, mais enga-
» geoient leurs parens à apprendre le
» françois, pour négocier plus facile-
» ment avec nous.

» Les Illinois étoient autrefois les
» peuples les plus nombreux de la
» Louisiane; mais leurs guerres con-
» tinuelles avec les nations du nord,
» les ont considérablement affoiblis. La
» haine que leur portent les sauvages du
» Canada, & spécialement les Iroquois,
» vient des irruptions fréquentes que
» les Illinois ont faites sur leurs ter-
» res, & de ce que, dans leurs cour-
» ses, tant de guerre que de chasse,
» ils ont tué & enlevé les mâles & les
» femelles de castor, dont la peau
» étoit pour eux un très-grand ob-
» jet de commerce.

» Les mœurs de ces Indiens different
» peu de celles des autres sauvages.
» Comme eux, ils ignorent le secret

» de l'écriture, & n'ont conservé leur
» histoire que par la tradition. Les vieil-
» lards en sont les dépositaires; &
» comme elle a été assez fidélement
» transmise de génération en généra-
» tion, ils la nomment *l'ancienne parole.*
» Ce qui contribue à la maintenir dans
» sa pureté, c'est qu'ils ne l'enseignent
» point indifféremment à tous les jeu-
» nes gens; ils choisissent ceux en qui
» ils remarquent le plus de prudence
» & d'esprit, pour les instruire, & n'en
» parlent jamais devant les femmes.
» Ces enfans étant toujours sous leurs
» yeux, les vieillards sont à portée
» de les connoître; car la même ca-
» bane renferme ordinairement toute
» une famille. . . .

» Ici, comme au Canada, ceux qui
» lachent le pied, ou désertent dans une
» action où il s'agit de l'honneur & de
» la défense de la patrie, ne sont point
» punis, mais déshonorés & méprisés
» des femmes mêmes. Les filles les plus
» laides les refusent pour maris; &
» s'il arrivoit que quelqu'une d'elles
» en voulût épouser, les parens s'y
» opposeroient, de peur d'avoir dans
» leur famille, des hommes sans cœur,

» & inutiles à la patrie. Ces sortes de
» gens sont obligés de laisser croître
» leurs cheveux, & de porter une
» petite jupe comme les femmes, jus-
» qu'à ce que, par une action d'éclat,
» ils ayent réparé leur honneur. J'en
» ai vu un qui, honteux d'être dans
» cet équipage, partit seul pour aller
» en guerre contre les Chicachas. Il
» s'approcha d'eux en rampant comme
» un serpent, resta caché dans des ro-
» seaux pendant trois ou quatre jours,
» & trouvant un Anglois qui étoit à
» l'écart, lui coupa la tête, & se sau-
» va. Il employa trois mois à cette
» belle expédition. A son retour, sa
» nation le réhabilita; & on lui donna
» une femme pour avoir des guerriers
» de sa race.

» Le chef des Illinois, lorsque j'habi-
» tois les environs du fort de Chartres,
» étendoit sa domination jusques sur les
» terres des Missouris, où les François
» avoient un poste. L'officier qui le com-
» mandoit, persuada à quelques-uns de
» ces sauvages, de passer avec lui dans
» son pays, où il leur feroit voir tout
» ce qu'il y avoit de plus beau. En
» même tems il leur raconta mille

» merveilles de la France ; & à force
» de promesses & de présens, il vint
» à bout d'engager onze d'entre eux
» à le suivre, avec un de leurs chefs
» & sa fille, qui, disoit-on, étoit la
» maîtresse de ce commandant.

» Le voyage étant décidé, il s'embar-
» qua avec ces douze Indiens, & un ser-
» gent, nommé Dubois, laissant le gou-
» vernement du fort à son lieutenant.
» Arrivés en France, ils furent pré-
» sentés au roi & à M. le régent; de-
» là on les fit aller au bois de Bou-
» logne, où ils chasserent un cerf à la
» façon de leur pays. Ils revinrent en-
» suite à Paris, & exécuterent quel-
» ques-unes de leurs danses sauvages
» sur le théatre de la comédie Ita-
» lienne. La fille de leur chef, qui se fit
» chrétienne, fut baptisée à Notre-
» Dame ; & cette princesse des Mis-
» souris, car c'est ainsi qu'on l'appelloit
» en France, épousa le sergent Dubois,
» qui, en faveur de cette alliance,
» passa au grade d'officier. Son pere fut
» décoré d'une médaille & d'un cor-
» don ; & la princesse reçut des pré-
» sens de toutes les dames de la cour,
» & du roi même ; elle eut entre au-

» tres choses, une montre à répétition, » garnie de diamans, que les sauvages » appelloient un esprit, parce que son » mouvement leur paroissoit quelque » chose de surnaturel. L'officier, qui » l'avoit amenée, resta en France, ob- » tint la croix de saint Louis, & fit nom- » mer le sieur Dubois à sa place, pour » commander le fort des Missouris.

» Le passage de M. & de M Du- » bois en Amérique, fut très-heureux. » Quelle joie pour ces Indiens de re- » voir leur princesse & leurs cama- » rades, qu'ils avoient cru perdus, re- » venir riches & comblés de présens! » Il y eut, à leur arrivée, des danses » & des divertissemens dans tout le » village. Madame la commandante lo- » gea dans le fort avec son époux, & » alloit de tems en tems rendre visite » à sa famille; mais, soit qu'elle n'ai- » mât point son mari, que son amant » lui avoit peut être fait épouser pour se » débarrasser d'elle, soit que la maniere » de vivre de sa nation lui convînt » mieux que celle des François, à peine » les vaisseaux qui les avoient amenés » furent-ils partis, que les sauvages » massacrerent le commandant, & égor-

» gerent toute la garnison. La dame
» Dubois renonça au christianisme,
» & reprit son premier genre de vie.

» Les Missouris ont été long-tems
» les amis des François; mais nos mar-
» chands les ont trompés si souvent,
» qu'ils ont toujours vécu depuis dans
» la défiance. Quand ils commencerent
» à faire usage de la poudre à canon,
» ils la prirent pour de la graine, &
» demanderent à celui qui leur en avoit
» vendu, comment elle croissoit en
» Europe. Le François leur fit croire
» qu'on la semoit en terre, & qu'on
» en faisoit des récoltes comme du
» millet. Par cette ruse il se défit de
» toute sa provision, & reçut en
» échange des pelleteries. Les Mis-
» souris furent bien contens de cet-
» te découverte, & ne manquerent
» pas de semer leur poudre. Ils al-
» loient de tems en tems voir si elle
» levoit, & avoient soin d'y mettre
» des gardes, pour empêcher les ani-
» maux de ravager le champ & rui-
» ner la moisson. Ils reconnurent en-
» fin la tromperie, & ne chercherent
» que l'occasion de s'en venger : elle
» ne tarda pas à se présenter. Un au-

» tre François vint, quelque tems
» après, exposer chez eux d'autres
» marchandises ; ils apprirent qu'il
» étoit l'associé de celui qui les avoit
» attrapés ; ils dissimulerent le tour
» qu'on leur avoit joué, & lui prê-
» terent même la cabane publique,
» où il étala tous ses ballots. Ils y
„ entrerent en confusion, & empor-
„ terent tous les effets dont ils pu-
„ rent s'emparer. Le marchand se
„ récria contre un pareil procédé;
„ il s'en plaignit au grand chef, qui
„ lui répondit, d'un air grave, qu'il
„ lui feroit rendre justice ; mais qu'il
„ falloit, pour cela, attendre la ré-
„ colte de la poudre que son peuple
„ avoit semée par le conseil de son
„ collegue. Le François courut à son
„ bateau, prit un baril de poudre &
„ un tison allumé, & se mit à crier
„ de toutes ses forces ; j'ai perdu l'es-
„ prit ; je vais faire sauter la cabane ;
„ vous viendrez tous avec moi au pays
„ des ames ; les sauvages effrayés
„ ne sçavoient quel parti prendre.
„ Quelques François, qui étoient là,
„ déclarerent que leur frere ne retrou-
„ veroit sa raison, que quand on lui

„ auroit rendu ou payé ſes marchan-
„ diſes. Les chefs haranguerent par le
„ village, pour y exhorter les habi-
„ tans ; le peuple fut ému ; & cha-
„ cun apporta tout ce qu'il avoit de
„ pelleteries : alors le marchand dit
„ que l'eſprit lui étoit revenu. Le chef
„ lui préſenta le calumet ; il fuma,
„ verſa de l'eau ſur la poudre, pour
„ montrer qu'elle ne ſerviroit plus,
„ ou plutôt pour cacher ſon jeu ; car
„ le barril ne contenoit que du char-
„ bon pilé, & préparé à ce deſſein.

„ Ce peuple, dans mille autres oc-
„ caſions, a été la dupe des François,
„ par ſon ignorance. Un officier, qui
„ ſçavoit la langue du pays, enten-
„ dit qu'on vouloit lui enlever la che-
„ velure ; comme il portoit perruque,
„ il l'arracha de deſſus ſa tête, & la
„ jetta par terre, en diſant au chef
„ des Miſſouris : tu veux donc ma che-
„ velure ? ramaſſe-la, ſi tu l'oſes. Leur
„ étonnement ne peut s'exprimer ; ils
„ demeurerent pétrifiés : le François
„ s'étoit fait raſer la veille. Il ajouta
„ qu'ils avoient d'autant plus de
„ tort de lui faire du mal, que s'il
„ vouloit, il feroit brûler & mettroit
„ à ſec leurs lacs & leurs rivieres, &

„ embraseroit leurs forêts. Pour les „ en convaincre, il se fit apporter une „ écuelle pleine d'eau de vie, & y mit „ le feu avec une allumette. Les sauvages, qui ne connoissoient point „ encore cette liqueur, furent étonnés. En même tems il tira de sa „ poche un verre ardent, qu'il présenta „ au soleil, & enflamma un morceau „ de bois sec. Ces peuples ne douterent plus que cet officier n'eût le „ pouvoir de tarir les lacs & de consumer les forêts. Ils le comblerent de „ présens, & le renvoyerent avec une „ bonne escorte. Je ne sais si vous avez „ entendu parler d'un Italien qui mit un „ petit miroir sur sa poitrine, pour prouver aux Iroquois qui venoient s'y regarder, qu'il les portoit dans son cœur.

„ Mais je reviens à mes Illinois. Ils „ sont divisés par tribus, & gouvernés par des chefs, qui, en régnant „ despotiquement, ont le secret de „ faire aimer leur autorité; aussi sont-ils regardés comme les peres de „ leurs peuples; qualité plus flatteuse „ pour eux, que tout le faste des tyrans de l'Asie. Le crime de lese-majesté est ignoré chez ces Américains; „ si quelqu'un avoit la témérité d'at-

„ tenter à la vie de celui qui gouverne, „ il seroit puni comme un monstre, „ & toute la famille du parricide ex- „ terminée sans miséricorde.

„ A l'égard des chefs de guerre, cette „ fonction n'est exercée que par ceux „ qui ont donné dans plusieurs com- „ bats des marques signalées de valeur. „ Comme ils vont nuds, ainsi que les „ autres, les cicatrices qu'ils portent „ sur leurs corps, sont des signes plus „ expressifs de vertu militaire, que nos „ croix de saint Louis. Les vieillards, „ qui ne peuvent plus faire la guerre, „ ne sont pas pour cela inutiles à la „ nation ; ils haranguent le peuple, qui „ les écoute comme des oracles. Tout „ se fait par leurs conseils ; & les jeu- „ nes gens sont persuadés qu'ayant „ plus vécu, ils ont aussi plus d'ex- „ périence. N'étant plus en état de se „ battre pour la patrie, ils enseignent „ du moins à la défendre. Si j'étois „ plus jeune, dit un vieux soldat à „ la jeunesse qui l'écoute ; si j'étois plus „ vigoureux, vous me verriez mar- „ cher sur la pointe des pieds, pour „ vous conduire à l'ennemi. Partez, „ mes camarades, en hommes de va-

„ leur ; ayez le cœur du lion ; ne fer-
„ mez jamais vos oreilles ; dormez
„ comme les lievres ; marchez com-
„ me le chevreuil ; jettez-vous dans
„ l'eau comme le canard ; & si vous
„ êtes poursuivis, cachez votre re-
„ traite, comme le lapin ; sur-tout
„ ne craignez point les flêches de l'en-
„ nemi, & usez des vôtres ; employez
„ le casse-tête ; frappez, assommez ;
„ il vaut mieux mourir en combat-
„ tant, que d'être brûlé après la dé-
„ faite. Les guerriers ne manquent ja-
„ mais, au retour de leurs expédi-
„ tions militaires, d'apporter une par-
„ tie du butin à ces vieux orateurs,
„ qui, par cette mâle éloquence, ont
„ animé leur courage. C'est à eux prin-
„ cipalement que l'on donne les pri-
„ sonniers de guerre, dont ils font
„ des esclaves.

„ Parmi les différens points de la re-
„ ligion des Illinois, il y en a un
„ qui leur apprend que tout le feu qui
„ est sur la terre, est différent de celui
„ du soleil, qu'il n'est pas possible d'at-
„ tirer jusqu'à nous. M'entretenant un
„ jour sur cette matiere avec un des
„ principaux du pays, je lui dis que

„ rien n'étoit plus aisé que de lui prou-
„ ver le contraire, & que j'étois en
„ état de faire descendre le feu de cet
„ astre, quand il me plairoit. Sur le
„ champ je pris une loupe; & l'ayant
„ présentée au soleil, j'allumai un mor-
„ ceau d'amadoue, en prononçant ce
„ mot: *viens*, comme si j'eusse com-
„ mandé au feu de descendre. Le sau-
„ vage, saisi d'étonnement & d'épou-
„ vante, s'écria: Ah, que cela est ex-
„ traordinaire! Il me demanda ensuite,
„ si un autre que moi pourroit se ser-
„ vir également de cette machine.
„ Sur l'affirmative, il se détermina, en
„ tremblant, à en faire l'épreuve lui-
„ même; je lui tins les mains, de peur
„ d'accident; & toutes choses étant
„ disposées, le sauvage prononça le
„ mot, mais d'un ton si peu assuré,
„ qu'il bégaya plutôt qu'il ne parla.
„ Au même instant le feu parut; & la
„ loupe lui tomba des mains, comme
„ je l'avois prévu; je la retins, &
„ eus beaucoup de peine à m'empê-
„ cher de rire. Plein d'admiration de
„ ce qu'il venoit de voir, l'Indien
„ fait assembler les principaux de son
„ village, les entretient de l'effet mer-

„ veilleux de cet instrument. Ils tien-
„ nent conseil entre eux: & le ré-
„ sultat est qu'on en fera l'acquisition
„ à quelque prix que ce puisse être.
„ Mon homme vient me retrouver,
„ & me dit, en me serrant la main,
„ n'es-tu pas mon vrai ami? Pour
„ moi, je t'aime plus que tous les au-
„ tres François, quoique je les aime
„ beaucoup. Voici pourquoi; c'est que
„ la plupart portent tout leur esprit sur
„ la langue: au lieu que tu as le tien
„ dans toute ta tête, & dans tout
„ ton corps. Ouvre donc tes oreilles,
„ pour entendre la parole de ton ami;
„ ouvre aussi ton cœur, pour recevoir
„ le mien. Les hommes, pour l'or-
„ dinaire, ont envie de tout ce qui
„ brille à leurs yeux, sans regarder si
„ ce qu'ils desirent a une certaine va-
„ leur; pour moi, je pense tout autre-
„ ment, & ne veux que les choses
„ utiles. Je m'informe si elles sont néces-
„ saires à celui qui les possede, si elles
„ lui sont cheres; & dans ce cas, je
„ les lui laisse. Si au contraire il paroît
„ n'y être pas trop attaché, je traite
„ avec lui pour les avoir, persuadé qu'il
„ sçaura bien en trouver d'autres. Ce
que

„ que tu m'as montré, me paroît une „ chose extraordinaire ; & je ne puis „ te cacher l'envie extrême que j'ai „ de la posséder ; mais si je desire ce que „ j'ai vu, ce n'est pas pour que tu me le „ donnes sans intérêt ; mets-y le prix „ que tu voudras, si tu n'en as pas trop „ besoin ; parce que je le ferai payer „ à toutes les familles de la nation.

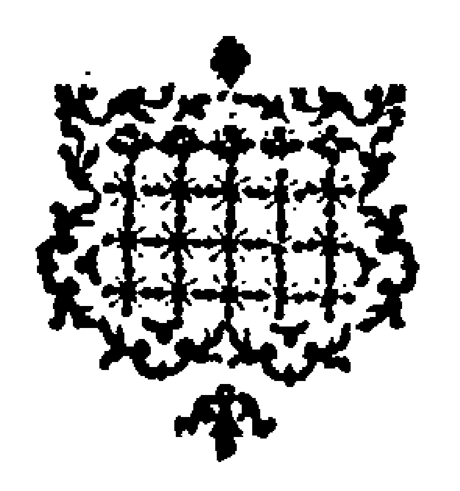
„ J'aimai mieux lui en faire pré-„ sent ; par-là j'acquérois l'estime „ & la confiance de ce peuple, deux „ choses dont un missionnaire doit „ sçavoir tirer un égal avantage pour „ la gloire de la religion & le service „ du prince. En remettant la loupe „ dans les mains du sauvage, je lui „ appris à s'en servir, & le rassurai „ sur sa frayeur. Dès le jour même „ il assembla les notables du village, „ & fit, devant eux, l'épreuve de la „ machine si vantée. On fut, faute „ d'expérience, un peu plus de tems „ qu'il n'en faut ordinairement ; mais „ la chose réussit, au grand étonne-„ ment de toute l'assemblée, qui ne „ pouvoit pas concevoir comment on „ pouvoit arracher du feu du soleil ».

Ce que je vous ai dit, Madame,

jusqu'à présent, est le fruit de mes entretiens fréquens avec le pere Jerôme, l'homme le plus instruit que je connoisse, de toutes les affaires de la Louisiane. Je n'ai encore vu, par moi-même, que les pays voisins de la capitale; je me dispose à de nouvelles courses: & à mon retour je vous rendrai compte de tout ce que je croirai devoir vous intéresser.

Je suis, &c.

A la Nouvelle Orléans, ce 2 Septembre 1749.



LETTRE CXI.

SUITE DE LA LOUISIANE.

J'AI parcouru, Madame, tantôt à cheval, tantôt à pied, le plus souvent par eau, les pays situés entre le Mississipi & la riviere des Allibamons. J'ai d'abord suivi le cours du fleuve, depuis la Nouvelle Orléans, jusqu'à son embouchure dans le golphe du Mexique. A douze lieues de la mer, le rivage est tellement nud & découvert, que l'on n'y voit que deux arbres assez éloignés l'un de l'autre. On nomme l'un, l'arbre à la bouteille, & l'autre, la potence à Picard; le premier, parce qu'on y trouva une bouteille qui pendoit à une de ses branches, & dans laquelle étoit une lettre qui marquoit à quelque voyageur, le lieu où ses compagnons étoient allés. A l'égard du second, on raconte qu'un nommé Picard, passant en bateau par cet endroit, dit que si jamais il étoit con-

damné à être pendu, il choisiroit cet arbre pour sa potence.

Je côtoyai le golphe jusqu'à l'isle Dauphine, qui fut le premier établissement de la colonie Françoise dans la Louisiane. Son ancien nom étoit l'isle Massacre, parce qu'en y arrivant, on y trouva beaucoup d'ossemens. Je ne vous parle, ni de la Balise, ni du vieux & du nouveau Biloxi, postes établis par les François sur cette côte, & qui n'ont rien de remarquable. Le fort Louis de la Mobile, bâti sur la riviere de ce nom, est plus considérable; il est construit en brique, & fortifié à quatre bastions, selon la maniere de M. de Vauban, avec des demi-lunes, un fossé, un chemin couvert & un glacis. On y voit un magazin, des cazernes pour les soldats de la garnison qui est toujours assez nombreuse, & un pavillon pour le commandant. Cette place parut d'abord comme le chef-lieu de la colonie; le gouverneur, l'ordonnateur, l'état-major y résidoient; le conseil supérieur y tenoit ses séances. Les sauvages des environs, amis ou alliés des François, y viennent tous les ans

recevoir les présens que le roi leur fait distribuer par le gouverneur.

Le commandant de la Mobile me fit donner une pirogue & deux sauvages, pour me conduire par eau au fort Toulouse, dans le pays des Allibamons; il nous fallut voguer contre la rapidité du courant: & il y avoit des jours où nous ne faisions qu'une lieue. Je vis des cyprès si gros sur le bord de cette riviere, que dix hommes auroient peine à les embrasser; ce qui prouve la bonté & la fertilité du terroir. Un seul de ces arbres sert à faire un bateau. Quand l'eau, par sa rapidité, en entraîne quelques-uns, les Indiens prennent leur dimension pour la longueur & la grosseur; ils mettent du feu sur celui qu'ils ont choisi; & à mesure que l'arbre brûle, ils enlevent le charbon avec une pierre tranchante: & après qu'ils l'ont assez creusé, ils le mettent à flot.

Les Allibamons sont doux & affables, leurs femmes vives & jolies; ils vinrent me recevoir à mon débarquement, me donnerent la main, me présenterent le calumet, me demanderent le sujet de mon voyage, le tems que

j'avois mis en route, si je comptois rester chez eux bien long-tems, si j'avois une femme, des enfans, si le roi, leur pere, se portoit bien? Ils m'apporterent de la sagamité, des poulets d'inde rôtis, des grillades de chevreuil, des beignets frits dans l'huile de noix, des œufs de poule & de tortue. La politesse de ces sauvages est de vous offrir des filles; & quand il arrive chez eux des François qu'ils veulent distinguer, les chefs vont le matin haranguer le village. « Jeunes gens, & vous « braves guerriers, allez à la chasse » pour faire vivre nos freres & nos » amis qui nous apportent nos besoins; » & vous, jeunes filles, ne soyez ni » cruelles, ni ingrates de votre corps » envers les François, pour avoir » de leur sang; prêtez-vous de bonne » grace à leurs embrassemens & à leurs » caresses: répondez-y de même: & » songez que par cette alliance, nous » aurons de l'esprit comme eux, & » que nous serons redoutés de nos en- » nemis ».

Ces peuples sont aussi jaloux de leurs femmes, que prodigues de leurs filles. Si les premieres sont surprises en adul-

tere, le moindre mal qui puisse leur arriver, est d'être répudiées; la plupart n'en sont pas quittes pour cette légere punition; mais il faut d'abord que le mari soit bien sûr de l'infidélité de son épouse, & qu'il l'ait, pour ainsi dire, prise sur le fait: alors il va trouver le chef, & lui raconte le cas avec toutes les circonstances. Quand le crime est bien constaté, le chef se fait apporter secretement plusieurs faisceaux de verges, & indique une danse, où tout le monde, hommes, femmes, garçons & filles, sont obligés de se trouver, sous peine d'amende; & il est rare que l'on y manque. Au moment où cette danse est le plus animée, on prend l'épouse infidelle; on la couche par terre; & on la frappe sur le dos & sur le ventre à coups de verges, jusqu'à ce que le sang jaillisse de toutes parts. Celui qui l'a séduite, éprouve le même traitement; & quand ces malheureux ont été bien fustigés, on leur coupe les cheveux: & on les renvoie, en disant à l'un: voilà ta femme: & à l'autre, voilà ton mari. Ils sont les maîtres de s'épouser sur le champ; mais ils ne peuvent plus res-

ter dans le village. Quand une femme a débauché le mari d'une autre, toutes les matrones s'assemblent entre elles, se munissent chacune d'un bâton, vont trouver la coupable, & ne lui font point de quartier. Toute la jeunesse du lieu s'assemble autour d'elles, & s'amuse long-tems de ce spectacle; mais quand elle voit que le châtiment est poussé trop loin, elle ôte les bâtons des mains de ces furieuses, qui ne manqueroient pas d'assommer de coups la malheureuse victime de leur vengeance.

Les Allibamons élevent durement leurs enfans : en hiver, ils les plongent dans l'eau froide, lorsqu'ils sont encore à la mamelle; & quand ils deviennent grands, ils les font coucher sur la dure. Les jeunes gens qui commencent à porter les armes, se présentent d'eux-mêmes devant le chef de guerre; il les exhorte à ne jamais avoir peur, à ne craindre ni l'eau, ni le fer, ni le feu, à supporter la faim avec constance, & les malheurs avec fermeté. » C'est ainsi, leur dit-il, que vous se» rez des hommes, & que votre va» leur passera jusqu'aux enfans de vos

» enfans, à qui elle servira encore » d'exemple ». Après qu'il leur a bien échauffé l'imagination par de semblables discours, il leur fait des scarifications aux cuisses, à la poitrine, sur le dos; & pour les endurcir toujours de plus en plus, il leur donne de grands coups de fouet qui leur enleve la peau; après quoi ils vont prendre rang parmi les guerriers. Lorsqu'ils se sont signalés dans les combats, on les décore de quelques figures gravées sur leur chair, & dont ils se tiennent plus honorés, qu'on ne l'est chez nous, des brevets & des grades militaires.

Les Anglois ont tenté plusieurs fois de s'attacher les Allibamons, & de les détourner de notre alliance. Ils ont voulu combler de présens un de leurs chefs, qui les a toujours rejettés comme indignes de lui. Il étoit même déterminé à leur casser la tête, pour lui en avoir fait la proposition, disant pour raison, qu'il ne vouloit rien recevoir de ces chiens d'ennemis de son pere, le roi de France. Cet homme étoit décoré d'une médaille d'argent, qu'il portoit toujours à son cou avec un cordon de cuir. Il disoit à un officier François de

la garnison du fort Toulouse, qu'il avoit ordonné qu'on l'enterrât, après sa mort, avec l'image du monarque; que lui ayant toujours été fidelle pendant sa vie, il espéroit lui tenir la main au pays des ames, où il comptoit le voir un jour.

« Après que ce digne chef m'eut » exprimé ces beaux sentimens qui » partoient du cœur, me dit l'offi- » cier, je lui donnai une bouteille » d'eau-de-vie, pour boire à la santé de » son pere, & à la mienne. Quelque- » fois une petite générosité, faite à pro- » pos à ces peuples, produit un très- » grand effet. Par exemple, lorsque je » voulois leur témoigner l'amitié que » j'avois pour eux, j'ôtois ma chemise; » & je la leur donnois au nom de leur » pere qui avoit pitié d'eux. Il sçait, » leur disois-je, sur le rapport du pa- » pier qui parle, que ses enfans sont » nuds; il veut qu'ils soient couverts. » Cette façon d'agir les touchoit sen- » siblement. Un d'eux me paroissoit » fort étonné que nous parlassions aux » Anglois pendant la guerre; & il » m'avoua tout naturellement, qu'il » avoit eu mille fois envie de leur cas- » ser la tête, comme à des chiens, qui

» tuoient les François au Canada. Il » ajouta que, chez eux, on ne parle » aux ennemis, que la hache sur la tête, » & qu'un homme, convaincu d'avoir » entretenu le moindre commerce » avec eux, seroit puni, comme traître » à la patrie. Ce peuple, continua l'of- » ficier, n'a point d'idée du systême » politique qui regne parmi les puis- » sances de l'Europe. Les amis d'une » nation doivent, selon eux, entrer » dans son parti, lorsqu'elle est en » guerre, & n'avoir aucune espece de » relation avec ses ennemis ».

L'officier dons je viens d'emprunter les paroles, jouit de la plus grande considération parmi les sauvages de cette contrée. Il occupe depuis plusieurs années la place d'aide-major au fort Toulouse ; & je tiens de lui une infinité de détails, dont vous me sçaurez gré de vous faire part dans cette lettre. « Il » y a, dit-il, entre les François & les » Allibamons, une convention mu- » tuelle, que si un François tue un sau- » vage, il faut que le meurtrier perde » la vie ; la même peine est décer- » née contre un Allibamon qui fait » mourir un François. Ce malheur-

» arriva dans les commancemens que
» nous habitions ce pays. Un jeune ſau-
» vage tira un coup de fuſil ſur un ſoldat
» de la garniſon, le tua, & diſparut.
» Le commandant, voulant ſçavoir ce
» qu'étoit devenu le coupable, s'a-
» dreſſa aux chefs de la nation. Ils ré-
» pondirent que le jeune homme s'é-
» toit refugié chez les Chactas, peuple
» de tout tems ennemi des François.
» J'en ſuis fâché, reprit le comman-
» dant; mais le mort crie & demande
» vengeance; le ſang doit être vengé
» par le ſang. Je ſçais que l'aſſaſſin a en-
» core ſa mere; & puiſque, par ſa fuite,
» il s'eſt dérobé au ſupplice, il faut que
» cette femme périſſe à ſa place. Je ne
» fais en cela, que ſuivre vos uſages;
» lorſqu'on vous tue quelqu'un, &
» qu'on ne vous rend pas juſtice, vous
» vous en prenez aux parens du cou-
» pable. Le ſeul moyen d'entretenir
» entre nous la bonne intelligence que
» nous nous ſommes jurée réciproque-
» ment, c'eſt de ne pas vous oppoſer
» à la punition des criminels. Il ne m'eſt
» plus poſſible de prendre du repos,
» depuis la mort du brave guerrier que
» je viens de perdre; toutes les nuits

» il me crie : vengez mon sang ; vengez-
» vous ; vengez l'honneur des François.
» Ces bonnes gens firent tous leurs
» efforts pour fléchir le commandant ;
» ils lui offrirent beaucoup de pellete-
» ries, & des chevaux chargés de toutes
» sortes de butin. Rien ne fut capable
» de lui faire changer de résolution ; il
» refusa ces présens ; & les sauvages,
» voyant qu'ils ne pouvoient le gagner,
» tinrent conseil, & commanderent
» huit hommes, pour aller enlever la
» mere du meurtrier. Cette femme sur-
» prise, se laissa conduire toute éplo-
» rée. Les parens suivoient d'un air
» triste ; & voyant qu'il n'y avoit point
» de grace à obtenir pour la mere, l'un
» d'eux dit au chef de la troupe : at-
» tendez encore quelque tems ; ma belle-
» mere est innocente ; je vais chercher
» le vrai coupable. En effet, il l'amena
» dans l'assemblée où étoit le comman-
» dant. Voilà, dit-il, le criminel que
» tu demandes ; fais-en ce que tu vou-
» dras présentement. Le commandant
» répondit que c'étoit à eux à lui rendre
» justice ; & à l'instant on lui cassa la
» tête.
» Après cette exécution, les anciens

» exhorterent les jeunes gens à ne ja-
» mais se brouiller avec les François ;
» parce que s'il leur arrivoit de perdre
» l'esprit jusqu'à leur ôter la vie, ils su-
» biroient le même supplice. Ils présen-
» terent ensuite le calumet au comman-
» dant, qui fuma, en signe d'amnistie ;
» tous nos soldats fumerent après lui ;
» & le chef des sauvages, prenant la
» parole, adressa ce discours aux jeu-
» nes guerriers. Le ciel est beau ; le
» soleil est sans tache : le tems est se-
» rein ; tout est tranquille sur la surface
» de la terre. Le sang humain ne doit
» point y être répandu. Il faut prier
» l'esprit de paix de la conserver pure
» & sans tâche, entre les nations qui
» nous environnent. Nous ne devons
» nous occuper maintenant, qu'à faire
» la guerre aux tigres, aux ours, aux
» loups, aux cerfs & aux chevreuils,
» pour avoir leur peau, afin de com-
» mercer avec nos freres & nos bons
» amis les François.

» Les Allibamons trafiquent aussi avec
» les Anglois & les Espagnols ; mais
» ils n'aiment point ces derniers, &
» leur déclarent volontiers la guerre, à
» cause des traitemens cruels qu'ils ont

» fait éprouver aux sauvages du Me-
» xique. Ils disent que les Espagnols,
» qu'ils appellent des guerriers de feu,
» parce qu'ils se sont servis les premiers
» de fusils & de canons dans leur pays,
» en passant par leurs terres, y ont
» commis des excès inouis. Aussi, depuis
» cette époque, leurs ancêtres ont-ils
» toujours recommandé, de pere en
» fils, de venger le sang répandu sans
» sujet, & contre tous les principes
» de l'équité naturelle & du droit des
» gens. Lorsque je leur disois que le
» grand chef des Espagnols, qui régnoit
» alors, avoit désavoué tout le mal
» que ses généraux avoient commis
» contre son intention, pourquoi donc
» me répondoient-ils, ne leur faisoit-
» il pas couper la tête ? Cet exemple
» de sévérité & de justice auroit en
» partie satisfait les peuples, que
» ces hommes de feu avoient traités si
» indignement ».

Pendant mon séjour au fort Toulouse, accompagné des officiers de la garnison, je faisois de fréquens voyages chez les Mobiliens, les Chactas, les Yazoux, les Apalaches, & autres Indiens des contrées voisines; & par-tout

je remarquai les mêmes mœurs, les mêmes usages, le même génie, la même façon de vivre des autres sauvages. C'étoient toujours des hommes rustres & grossiers, vivant dans leurs cabanes avec leurs femelles & quelques animaux, exposés sans cesse à toute l'intempérie des saisons ; ne connoissant que la terre qui les nourrit, le marché où ils vont vendre leurs denrées, pour y acheter quelques habillemens ; soumis, sans sçavoir pourquoi, à un chef à qui ils donnent la moitié de ce qu'ils gagnent ; se rassemblant quelquefois dans une espece de grange, pour célébrer des cérémonies où ils ne comprennent rien ; quittant leur chaumiere lorsqu'on bat le tambour, & s'engageant à s'aller faire casser la tête dans une terre étrangere, & à tuer leurs semblables, &c.

Malgré cette conformité universelle de coutumes & de caracteres, il y a cependant, chez les Chactas, certains usages particuliers, que je n'avois pas vu observer chez d'autres sauvages. Si une femme mariée est convaincue d'infidélité, on la fait *passer par la prairie* : c'est l'expression dont ils se servent, pour dire qu'elle doit souffrir que les jeunes

gens, & les vieillards même, s'ils le peuvent, satisfassent sur elle, tour à tour, leur brutalité. Les Chactas ne punissent pas autrement l'adultere; & ce qu'il y a de singulier, c'est que la femme coupable, qui, comme vous croyez bien, ne manque jamais d'être répudiée, ne laisse pas quelquefois de trouver un homme qui l'épouse; alléguant pour excuse, qu'après cette infamie, elle doit être dégoûtée du commerce criminel, & qu'elle sera plus sage à l'avenir; mais elle n'en est pas moins déshonorée, & le nouveau mari, regardé comme un lâche. Chez ce même peuple, les meres n'ont pas la liberté de corriger leurs fils; elles n'ont d'autorité que sur les filles. Si elles s'avisoient de battre un garçon, elles recevroient de vives réprimandes, & seroient battues à leur tour. Mais si l'enfant leur manque, elles le menent chez un viellard, qui, pour le punir, lui jette de l'eau au visage.

Un des officiers qui m'accompagnoient chez les Chactas, m'a raconté une aventure tragique, qui s'est passée sous ses yeux, & dont le récit doit vous intéresser: c'est un événement héroïque, qui met le comble à la générosité hu-

maine, & que je vous rends tel qu'il m'a été présenté. « Un Chactas parloit » un jour fort mal des François, & » disoit que les Collapissas, ses voisins, » étoient leurs chiens, c'est-à-dire, » leurs esclaves. Un de ceux-ci, indigné » de ces injures, le tua, & se retira à » la Nouvelle Orléans. La nation des » Chactas voulut en tirer vengean- » ce, & envoya des députés au » gouverneur, pour redemander le » coupable. Elle refusa tous les présens » qu'on offrit pour assoupir cette af- » faire, & menaça de brûler le village » des Collapissas, si on différoit de lui » livrer l'assassin. On fut donc obligé » de le remettre entre leurs mains. Un » officier François se chargea de cette » commission; & le meurtrier fut con- » duit près de l'endroit où le crime » venoit d'être commis. Les Chac- » tas assemblés reçurent leur victime » en présence des Collapissas, qui s'é- » toient rendus au même lieu. Le cri- » minel harangua debout, suivant l'u- » sage de ces peuples, & dit: je suis » un homme; c'est-à-dire, je ne crains » point la mort; mais je plains le sort » d'une femme & de quatre enfans que

» je laisse après moi dans un âge fort ten-
» dre: je plains mon pere & ma mere qui
» sont vieux, & que je faisois subsister
» par ma chasse. Je les recommande
» aux François, puisque c'est pour avoir
» pris leur parti, que je suis sacrifié.

« A peine eut-il fini ce discours,
» que son pere, qui étoit présent, se
» leva, s'avança au milieu de l'assem-
» blée des deux nations, & parla ainsi :
» c'est avec justice que mon fils meurt ;
» mais étant jeune & vigoureux, il est
» plus capable que moi, de nourrir sa
» femme, sa mere & quatre jeunes
» enfans. Il est donc nécessaire qu'il
» reste sur la terre, pour en prendre
» soin : quant à moi, qui suis sur la fin
» de ma carriere, j'ai vécu assez ; je
» souhaite même que mon fils vienne
» à mon âge, pour élever mes petits-
» enfans. Je ne suis plus bon à rien ;
» quelques années de plus ou de moins
» me sont indifférentes. J'ai vécu en
» homme ; je veux mourir de même ;
» c'est pourquoi, je vais prendre sa
» place. Toute la famille du vieillard
» fondoit en larmes autour de lui, &
» l'embrassoit. Il prit ses petits - en-
» fans dans ses bras, les présenta aux

» François, & leur recommanda de » nous être toujours attachés. Il s'a» vança ensuite vers les parens du mort, » & leur offrit sa tête; elle fut acceptée. » Ces sortes d'échanges sont ordinaires » chez les sauvages; il n'est pas néces» saire que le coupable soit sacrifié; il » suffit que ce soit un de ses parens, ou » même un homme de sa nation. Le » vieillard s'étendit sur un tronc d'arbre; » & on lui fit sauter la tête d'un coup » de hache. Tout fut assoupi par cette » mort. Le jeune homme fut contraint » de livrer la tête de son pere; & en la » ramassant, il lui adressa ces mots : par» donne moi ta mort; & souviens-toi » de ton fils dans le pays des ames. » Tous les François qui assisterent à » cette tragédie, furent attendris jus» qu'aux larmes, en admirant la cons» tance héroïque du vieillard. Les Chac» tas prirent la tête, la mirent au bout » d'une perche, & l'emporterent, com» me un trophée, dans leur village ».

Du pays des Chactas, je revins au fort Louis de la Mobile, dans le dessein de m'embarquer sur la riviere de ce nom, pour regagner le golphe du Mexique. Je trouvai, en arrivant dans ce fort, M. de

Belle-Isle, chevalier de saint Louis, qui exerçoit les fonctions de major général des troupes de la marine à la Louisiane. L'histoire de cet officier faisoit grand bruit en France, lorsque je quittai le royaume ; & comme je desirois fort de la sçavoir de lui-même, je fus charmé que le hasard me procurât l'occasion de la lui entendre raconter.

» J'étois, me dit-il, un de ceux qui, en » 1719, furent destinés au service de » cette colonie. Je m'embarquai, avec » d'autres officiers, au port de l'orient ; » & notre vaisseau fut porté, par des » vents contraires, à la baye S. Bernard, dans le golphe du Mexique. Je » descendis à terre avec la chaloupe ; » & pendant qu'elle faisoit des voyages » à bord, pour y transporter de l'eau » douce, je me mis à chasser avec » quatre de mes camarades. La provision fut faite, avant que nous fussions » de retour. Le capitaine, impatient, » leva l'ancre, & nous abandonna à » notre destinée. Le vaisseau partit ; » & lorsque nous revinmes sur le rivage, nous ne revîmes plus, ni le » navire, ni la chaloupe. Je vous laisse » à penser quel fut notre désespoir, de

» nous voir dans un pays inconnu, sur
» une côte déserte, ou peut-être habitée
» par des antropophages. Nous passâ-
» mes plusieurs jours dans cette situa-
» tion, ne vivant que d'insectes & de
» mauvaises herbes. Nous avions avec
» nous un jeune chien de chasse, qui
» m'étoit fort attaché : la faim nous dé-
» voroit; mes camarades furent tentés
» de le tuer, pour s'en nourrir pendant
» quelques jours : je leur en fis le sacri-
» fice. Un de mes compagnons saisit
» l'animal; mais voulant lui donner un
» coup de couteau, il se trouva si foi-
» ble, que le chien s'échappa de ses
» mains, & gagna le bois. Les quatre
» officiers périrent de faim les uns après
» les autres; & il n'y eut que la force
» de mon tempérament, qui me fit
» survivre à ces malheureux. Exténué
» de lassitude & de besoin, je m'en-
» fonçai dans la forêt, vivant des in-
» sectes que je trouvois sur des bois
» pourris.

» Quelques jours après la mort de
» mes compagnons, j'apperçus de loin
» mon chien qui tenoit dans sa gueule
» un rat de bois, & vint à moi avec
» de grandes démonstrations de joie,

» pour me faire part de sa proie. Ces » rats, assez bons à manger, sont » de la grosseur d'un cochon de lait. » Après m'en être régalé, je fis un » petit retranchement au pied d'un » arbre, pour me garantir, pendant la » nuit, des bêtes féroces; & mon chien » faisoit la garde à côté de moi. En » parcourant la forêt, je remarquai » des traces d'hommes; je les suivis » jusques sur le bord d'une riviere; & » là je trouvai une pirogue, dont je » me servis pour la traverser. J'ar» rivai chez les Attakapas, nation sau» vage & barbare, dont le nom in» dique le caractere: car il signifie man» geurs d'hommes. Je les trouvai oc» cupés à boucaner de la chair hu» maine; mais ma maigreur me sauva » la vie. Ils se contenterent de me dé» pouiller, & partagerent entre eux » mes vêtemens. Ils me conduisirent » ensuite dans leur village, où une » veuve, déja sur le retour, me prit » pour son esclave. On voulut me faire » participer aux mets détestables dont » ces peuples se nourrissent; mais je » préferai du poisson, que je mangeai » avec avidité. Peu à peu je commen-

» çai à reprendre des forces; mais j'é» tois d'une tristesse extrême, appré» hendant toujours que mes hôtes ne » me sacrifiassent à leurs dieux, & ne » fissent ensuite un régal de ma chair. » Mon imagination étoit frappée du » spectacle terrible de ces barbares, » qui faisoient des festins de leurs » prisonniers. Ils tinrent conseil; & le » résultat fut, qu'il y auroit de la lâ» cheté à égorger un homme qui n'é» toit point venu chez eux pour leur » faire du mal, mais pour leur deman» der l'hospitalité.

» J'étois jeune & vigoureux : je » m'acquittai très-bien de mon de» voir d'esclave ; & je parvins à cap» tiver les bonnes graces de ma » patrone, qui m'adopta, me mit » en liberté; & je fus alors réputé » homme de la nation. Ayant été con» duit à la guerre, mon adresse & mon » courage me firent estimer. Un jour » que nous étions en marche, pressé » par la faim, je demandai des alimens. » On me donna un morceau de chair » humaine, qu'on fit passer pour du » chevreuil : j'en mangeai sans le sça» voir; & un sauvage me dit ensuite :

tu

» tu faisois autrefois le difficile; mais » présentement, tu manges de l'homme » comme nous. Ces paroles me firent » rendre tout ce que j'avois pris.

» Deux ans après mon arrivée chez » les Attakapas, il vint des députés » d'une nation voisine. Parmi eux il » s'en trouva qui avoient vu des Fran» çois; ils en parlerent; & j'entendis » leur conversation. J'avois conservé » par hasard, dans une boête, ma com» mission d'officier. Je pris une plume » de corbeau; je fis de l'encre avec » du noir de fumée; & j'écrivis ces » mots sur le revers de mon brevet. Au » premier chef des hommes blancs. Je » suis un tel, qui a été abandonné à la » baye saint Bernard. Mes camarades » sont morts de faim & de misere à ma » vue. Je suis captif chez les Attakapas.

» Je remis ce papier à un sauva» ge, en l'assurant que c'étoit de l'étoffe » parlante, & que s'il la portoit à un » chef de François, il seroit bien reçu. » L'Indien partit; ses camarades vou» lurent lui ôter cet écrit; il leur échappa » en traversant une riviere à la nage, » tenant une main hors de l'eau, » pour ne pas mouiller la lettre. Il fit

» cent cinquante lieues dans les terres,
» & arriva au poste des François. Le
» courier leur remit le papier; ils re-
» çurent très-bien le porteur, le
» comblerent de présens, & se mi-
» rent à pleurer à la maniere des sau-
» vages. Ceux-ci leur demanderent ce
» qu'ils avoient; ils répondirent qu'ils
» regrettoient leur frere qui, depuis
» deux ans, étoit captif chez les Atta-
» kapas. Les Indiens s'offrirent de venir
» me chercher; & celui qui avoit porté
» ma lettre, s'engagea à les conduire.
» Ils partirent sur le champ au nombre
» de dix, montés sur de bons chevaux,
» & armés de fusils. En arrivant, ils
» s'annoncerent par le bruit de plusieurs
» décharges, que les Attakapas prirent
» pour le tonnerre. Ils me donnerent
» une lettre, dans laquelle on me disoit
» de ne rien craindre avec ces sauvages,
» & de me livrer à eux avec confiance.
» Les Attakapas épouvantés des coups
» de fusils, n'oserent s'opposer à mon
» enlevement; & je montai à cheval,
» sans aucune résistance de leur part.

» La femme qui m'avoit adopté,
» fondoit en larmes; & j'eus toutes
» les peines du monde à m'arracher

» de ses bras. Les sauvages qui me » ramenerent, furent récompensés ; » les Attakapas reçurent un présent de » M. de Bienville, qui étoit alors gou» verneur de la Louisiane, & lui en» voyerent des députés, parmi lesquels » je fus aussi charmé que surpris, de re» trouver ma vieille maîtresse. Ils ve» noient remercier le gouverneur, & » faire alliance avec les François. Le chef » de l'ambassade adressant ce discours » à M. de Bienville, lui dit en me mon» trant : le blanc que tu vois, mon pere, » est ta chair & ton sang. Il nous avoit » été uni par adoption ; ses freres sont » morts de faim ; s'ils eussent été ren» contrés plutôt par ma nation, ils vi» vroient encore, & auroient joui des » mêmes prérogatives.

» Depuis cette époque, ces peuples » nous ont toujours traités humaine» ment ; & nous leur avons fait aban» donner la barbare coutume de manger » de la chair humaine. Quand ils vien» nent à la Nouvelle Orléans, ils sont » bien reçus, en reconnoissance du bon » traitement qu'ils m'ont fait dans leur » pays ; car, sans eux, j'aurois peut-être » subi le malheureux sort de mes cama» rades ».

En parcourant, Madame, les différentes contrées de la Louisiane, je ne négligeois pas d'observer les productions particulieres, & le climat propre de chaque pays. Je remarquai d'abord, que dans toute la partie méridionale, l'air est assez mal sain, à cause de l'inondation du fleuve qui se déborde régulierement tout les ans, depuis la fin de mars jusqu'à la saint Jean. Ainsi dans tout cet espace de terrein, c'est-à-dire, depuis la mer jusqu'au fort qu'on appelle la Pointe Coupée, on ne trouve que des lacs & des marais, dans les forêts immenses, dont ces terres sont couvertes. Dans presque tous les pays, le bord des rivieres est l'endroit le plus bas; ici au contraire, c'est le lieu le plus élevé. Du fleuve à l'entrée de ces forêts, il y a jusqu'à vingt pieds de pente. Veut-on arroser la terre dans les tems secs? On fait une saignée à la riviere, & une digue à l'extrémité du fossé; en peu de tems, elle est couverte d'eau. Pour pratiquer un moulin, il n'est question non plus, que d'une ouverture à la riviere; & l'eau coule jusqu'à la mer.

L'été commence ici au mois de mars,

& dure jusqu'au mois de septembre. Les chaleurs y sont excessives, & les orages très-fréquens. Le tonnerre y est d'autant plus effrayant, que le pays n'étant composé que de bois, de collines & de bas fonds, les éclats répétés par les échos, semblent être continuels. Une autre incommodité de cette saison, sont les coups de soleil, vifs & ardens, auxquels on est fréquemment exposé. Plusieurs personnes en meurent; d'autres perdent la peau dans l'endroit où elles ont été frappées : cependant, si l'on est secouru dans le moment, il est facile d'y apporter remede. Si c'est sur la tête qu'on a reçu le coup, on prend un gobelet plein d'eau fraîche; & sans en répandre, on le renverse sur la partie lésée, en le serrant fortement, crainte que l'eau ne s'épanche. L'ardeur du mal la fait bouillir dans le verre; ce qui appaise le feu, & diminue la douleur, qui ne manque jamais d'accompagner cet accident. On prétend que certaines plantes appliquées sur le front, ont la vertu d'arrêter l'inflammation, & de produire une guérison encore plus prompte.

On trouve à la Louisiane, les mêmes

fruits & les mêmes légumes qu'en Europe. Au mois de juin, on commence à manger le raisin, qui est alors parfaitement mûr; & si au mois de juillet on tailloit de nouveau la vigne, comme on fait au mois de janvier, on prétend qu'elle repousseroit non-seulement de nouvelles branches, mais même du fruit qui seroit bon à manger en octobre : c'est une expérience, m'a-t-on dit, qu'on a faite plusieurs fois, & qui a toujours réussi. Il croît aussi communément dans les bois, & même sur les bords de Mississipi, des seps de vignes, qui, sans soin & sans culture, portent du raisin blanc & noir, mais d'un goût piquant & fort aigre : il n'est propre qu'à faire du verjus. On voit enfin une autre espece de vigne rampante, qui, au lieu de grappes, porte des grains séparés, gros comme une mirabelle. Le goût en est assez agréable.

Une des plantes qui viennent le mieux dans ce pays, & dont les habitans font le plus d'usage, est une espece de pomme de terre, que l'on appelle patate. Il s'en trouve de la grosseur de la jambe, & longues d'un demi-pied. Quelques-unes pesent plus de huit livres. D'autres

sont rondes; car on en voit de toutes sortes d'especes. C'est une très-bonne nourriture pour les esclaves, un fruit même qui se sert sur les bonnes tables parmi les François, & un passe-tems en hiver pour les soldats, qui, lorsqu'ils sont de garde, s'amusent à les faire cuire sous la cendre. Elles ont alors le même goût qu'une pomme cuite. Quelques personnes en tirent de l'eau-de-vie; d'autres en font une boisson presque aussi bonne que le cidre.

Dans les bois & les forêts immenses, dont ce pays est couvert, on rencontre des cantons entiers & très-vastes, remplis de roseaux. Après avoir défriché un terrein qui en est planté, après y avoir mis le feu pour le nettoyer, les souches repoussent de côté & d'autre, plusieurs rejettons qu'il est facile d'arracher avec la main. On en fait des bottes qui, étant cuites à l'eau & égoutées, se servent, comme de véritables asperges, à la sausse blanche ou à l'huile, avec cette seule différence, qu'on n'en mange que le blanc. Leur graine ressemble à de l'avoine; & dans les tems de disette, les esclaves negres en font

du pain. Enfin, des racines de ces roseaux, on tire ces jolies badines qu'on apporta en France dans les commencemens de la colonie, & qui y furent si fort à la mode.

Le gaudron, cette matiere si recherchée pour la marine, est une des productions les plus utiles de la Louisiane. C'est ordinairement vers le bas du fleuve, & le long des côtes de la mer, qu'on en trouve le plus ; parce que c'est dans ces cantons, que les pins croissent en plus grande abondance. Lorsqu'on a de ces arbres un nombre suffisant, & la qualité requise, on les scie par tronçons, de la longueur de vingt ou vingt-quatre pouces. On les fend par petits éclats ; & l'on creuse, sur le terrein, un quarré de la grandeur de quatre à cinq pieds, & de cinq ou six pouces de profondeur. D'un de ses côtés, part un canal qui va se rendre à une fosse assez large. On met sur le quarré une grille de fer, sur laquelle on arrange en croix les morceaux de bois de pin, coupés comme je viens de dire. On éleve ainsi une grande & haute pyramide ; & quand elle est dressée, on y met le feu par le haut.

En consumant le bois, le feu fond la graisse dont il est pénétré. Le gaudron liquide tombe dans le quarré, & de-là s'écoule, par le canal, dans la fosse destinée à le recevoir.

Je ne dois pas oublier, Madame, de vous parler d'une espece de mousse, qui s'engendre dans les branches de presque tous les arbres de ce pays. Les François l'ont appellée, par dérision, *barbe Espagnole*; & les Espagnols, *perruque Françoise*. On l'emploie à une infinité d'usages: fraîchement cueillie, elle sert de foin aux bestiaux; & les médecins des sauvages en usent pour la guérison de leurs malades. Ils font d'abord dresser, dans la cabane, un lit élevé de terre d'environ un pied & demi, sur lequel ils étendent de cette mousse de l'épaisseur d'un demi-pied. Ils placent le malade nud sur ce matelas, lui couvre tout le corps de cette même mousse, de façon qu'il n'y a que sa tête qui paroisse. Alors ils mettent sous le lit, des charbons ardens, qu'ils étouffent avec des herbes qu'ils ont fait bouillir, & l'entourent de couvertures. La fumée de ces herbes excite, dans le malade, une sueur abondante, qui lui

procure souvent une entiere guérison. Tel est l'usage qu'on fait de la barbe Espagnole lorsqu'elle est fraiche. Elle n'est pas moins utile quand elle est seche. On la paîtrit avec de la terre glaise; & l'on en fait du torchis qui sert à former & à fortifier les cabanes. En la mettant à la lessive, comme du linge, après l'avoir bien battue pour en ôter toute la poussiere, on l'emploie comme du crin, sur lequel elle a cet avantage, qu'elle ne se corrompt ni ne se pourrit jamais.

De tous les animaux terrestres qui vivent dans cette province, l'ours est regardé comme un des plus utiles, à cause de la quantité d'huile qu'on retire de sa graisse. On la ramasse dans des cruches de terre, ou dans des vessies. Un seul de ces animaux fournit quelquefois plus de cent vingt pots de cette huile. Les sauvages en vendent beaucoup aux François; elle est très-belle, très-saine, sans aucun mauvais goût, & peut également servir aux ragoûts, pour la friture, & dans la salade. Elle ne se fige guere que dans les grands froids; elle est alors d'une blancheur à

éblouir ; & on la mange sur le pain, en guise de beurre.

Au lieu de cavernes, ce sont des creux d'arbres, que les ours choisissent ici pour retraite ; & ces demeures sont quelquefois élevées de terre de plus de trente pieds. A la fin de mars, les femelles de ces animaux font leurs petits ; & c'est le tems que choisissent les sauvages pour leur rendre visite. Pour les découvrir, ils parcourent les bois, examinant si sur l'écorce des arbres, ils ne remarqueront point l'empreinte de leurs griffes. Ils ne se contentent pas de cet indice ; & pour s'assurer davantage, ils contrefont le cri des jeunes ours, qui est celui d'un petit enfant. La mere entendant pleurer au-dessous d'elle, & croyant qu'un de ses oursins se laisse tomber, met la tête hors de son trou, & se décele ainsi d'elle-même. Alors les sauvages, pour la déloger, grimpent sur l'arbre le plus voisin, se mettent à califourchon sur une branche, à la hauteur du trou ; & avec une grande canne, au bout de laquelle est attachée une mêche enflammée, ils mettent le feu à la paille & aux feuilles seches, qui servent de lit à l'animal. La

bête effrayée prend le parti de déménager. Elle le fait à reculons, montrant de tems en tems les dents à ses ennemis qui l'attendent sous l'arbre. Ils ne lui donnent pas le tems de descendre; car dès qu'elle est à portée d'eux, ils l'assomment, ou lui tirent un coup de fusil. Les petits voulant imiter leur mere, descendent après elle; mais à peine ils approchent de terre, qu'on leur passe une corde au col, & qu'on les prend pour les apprivoiser.

Les habitans de la Louisiane ont aussi une façon particulière de tuer les chevreuils. Ils se munissent d'une tête de cet animal, à laquelle la peau tient encore. Si-tôt que le chasseur apperçoit le gibier, il se cache de buisson en buisson, jusqu'à ce qu'il soit assez près de la bête pour la tirer. Mais s'il la voit secouer la tête, ce qui marque qu'elle va faire quelques cabrioles, ou courir plus loin, il contrefait son cri, & l'attire auprès de lui. Il présente alors la tête qu'il tient en sa main, & lui fait faire le mouvement d'un chevreuil qui broute, & qui regarde de côté & d'autre. Pendant ce tems-là, il demeure toujours caché derriere les buissons,

jusqu'à ce que l'animal se soit approché à la portée du fusil; & pour peu que le chasseur le voie en flanc, il le tire au défaut de l'épaule.

Les crocodiles ne sont pas moins communs dans le Mississipi, que dans le Nil; &, si l'on en croit quelques personnes, ils sont tout aussi dangereux. On prétend que s'ils rencontrent un homme dormant sur la terre, ils l'entraînent dans l'eau & le mangent. On m'a cité l'exemple d'un chirurgien nommé Aubert, frere d'un jouaillier de Paris du même nom, qui, se baignant dans le fleuve, fut dévoré par un crocodile. Cependant d'autres disent que cet animal est fort poltron, & se sauve dès qu'on le poursuit; qu'un enfant le fait fuir avec une baguette, & que des femmes en ont assommé avec de simples bâtons. Les sauvages mangent de sa chair, qui approche assez de celle du bœuf; mais il faut pour cela, que le crocodile soit encore jeune, autrement il a une odeur de musc, qui suffoque : l'air même en est infecté, quand on le tue hors de l'eau.

Les autres animaux singuliers que

j'ai vus à la Louiſiane, ſont des grenouilles groſſes comme des cabris, dont les yeux ſont auſſi grands que ceux d'un bœuf, & le croaſſement auſſi fort que le beuglement d'un taureau.

Les voyageurs ont les oreilles charmées par le ramage de l'oiſeau qu'on appelle le mocqueur, qui ſe plaît à leur compagnie. On diroit qu'il cherche à leur faire oublier les fatigues du chemin. Si-tôt qu'il les voit paroître, il ſe perche auprès d'eux, & chante agréablement, en volant de diſtance en diſtance, pour ne pas les quitter. Son amuſement eſt de contrefaire les autres oiſeaux, & de miauler comme les chats. Il entre dans les villes & les habitations, lorſqu'on y joue de quelque inſtrument; & comme il eſt enchanté, il ſe joint au concert, en imitant les differens tons de la muſique. Il eſt de la groſſeur du ſanſonnet, & s'apprivoiſe aiſément lorſqu'il eſt encore jeune.

Je ne vous ai pas nommé, Madame, tous les habitans naturels de la Louiſiane. Souvent une ſeule bourgade comprend toute une nation: mais, je le répete, ſous des noms divers, ils

ont presque tous les mêmes moeurs. Voici différens traits qui acheveront de vous faire connoître les usages de certaines contrées.

Quiconque a tué un chien aux ennemis, est reçu dans l'ordre des guerriers; mais il faut qu'il en apporte la chevelure, c'est-à-dire, la peau de la tête; car on n'en est pas toujours cru sur sa parole.

Les filles se louent volontiers aux François, en qualité d'esclaves & de maîtresses tout ensemble: pour la valeur de douze à quinze francs, elles demeurent avec eux l'espace d'un mois. Elles ne trouvent pas extraordinaire, qu'on les quitte pour en prendre d'autres; & elles-même passent successivement à plusieurs hommes, ce qui n'empêche pas qu'elles ne parviennent encore facilement à s'établir; & alors elles se contentent de leurs maris, auxquels elles sont communément très-fidelles.

Lorsqu'un sauvage arrive dans une maison, si on lui présente du pain, il ne manque point, avant de le manger, d'en casser quatre petits morceaux, qu'il jette vers les quatre parties du monde : demandez-lui en la raison?

il vous répondra que c'est l'usage.

On peut considérer chez les Indiens, comme dans toutes les nations de la terre, deux especes d'hommes, dont les uns semblent nés pour commander, & jouir de tous les honneurs; les autres, pour obéir & ramper dans l'obscurité. Les premiers, chez les sauvages de la Louisiane, prennent la qualité de soleils, de chefs, de nobles & de considérés. Les autres composent le peuple, & s'appellent *puants*. Quand le chef leur parle, ils hurlent neuf fois pour lui applaudir. C'est dans cet ordre, qu'il est obligé de se marier, parce qu'à sa mort, ses épouses étant condamnées à le suivre dans l'autre monde, les femmes soleils ne sont pas curieuses d'une alliance qui les soumettroit à cette loi. Ses enfans, comme je l'ai dit, ne succedent point à son autorité, & n'ont que la qualité de nobles; ses petits-enfans ne sont que des *considérés*; & ses arriere-petits fils retombent dans la classe des puants. Il y a des moyens, par lesquels un homme de cet ordre peut s'élever au rang de considéré. Un des plus ordinaires, est de se rendre fameux par quelque action de bravoure.

La ſeule chevelure d'un ennemi ſuffit pour lui mériter cet honneur. On y parvient encore par une autre voie à la mort du grand chef; un puant qui a un fils ou une fille à la mamelle, ſe rend dans la cabane du défunt; & là, tordant le coup à ſon enfant, il le jette aux pieds du chef mort, comme une victime qu'il immole aux mânes de ſon maître. Après ce ſacrifice barbare, il ſe tient de bout, tout le jour, devant le corps, ſans prendre de nourriture; mais lorſque le ſoleil eſt couché, il ſort de la cabane, & reçoit les complimens de tous les conſidérés, au nombre deſquels il vient d'être aggrégé par une cérémonie auſſi biſarre que cruelle.

Comme on diſtingue ici les grands & le peuple, chacun de ces deux ordres a auſſi une langue qui lui eſt particuliere. Pour ſignifier une même choſe, les uns & les autres ſe ſervent de mots qui n'ont aucune reſſemblance. Il y a par-tout un idiome commun, qui s'entend & ſe parle par toutes les nations de la Louiſiane. Lorſqu'on le ſçait, on peut voyager dans toute la province, ſans avoir beſoin

d'interprete. Cette langue est celle de la Mobile.

Après avoir parcouru les principales contrées du Canada & de la Louisiane, je crois pouvoir dire que ce dernier pays l'emporte sur l'autre à tous égards. Situé dans un climat délicieux, la température de l'air, la bonté du terrein, la multitude des rivieres dont il est arrosé, le rendent le plus agréable & le plus fertile de l'Amérique septentrionale. Ce n'est presque qu'une plaine continue, couverte de bois & de riches pâturages. Les François en tirent du riz, du froment, du coton, de l'indigo, & du bois, qu'ils transportent dans leurs isles. Mais comme les bancs de sable qui se trouvent à l'entrée du Mississipi, empêchent les gros vaisseaux d'y aborder, ces peuples, qui n'ont pas la facilité de s'enrichir, vivent dans la médiocrité. Il est vrai que cette même cause contribue à leur sûreté; car il est également difficile de les attaquer. S'ils pouvoient ouvrir une communication entre ce pays & le Canada, & confiner les Anglois entre leurs montagnes & la mer, la Louisiane changeroit entierement de face; elle

fourniroit à nos colonies, du bois de construction, des mâts, des chevaux, & des vivres de toute espece. Le peu d'attention qu'on y a portée jusqu'à présent, a, pour ainsi dire, lié les bras à l'industrie des habitans. D'ailleurs le souvenir de la funeste fin des malheureux que l'on y fit passer dans le tems du systême, retient le François, & lui fait préférer tout autre pays pour y faire fortune. Celui-ci a dans son sein le germe de grandes richesses, & ne demande, pour les livrer, que des bras qui sillonnent la terre, toute disposée à payer, au centuple, les soins du cultivateur.

Je suis, &c.

A la Nouvelle Orléans, ce 16 octobre 1749.



LETTRE CXIV.

LE MEXIQUE.

A ce mot, Madame, que de contrastes étonnans viennent s'offrir à votre imagination ! La découverte d'un nouveau monde, dont on ignoroit l'existence, & qui l'emporte sur l'ancien, par la richesse de ses productions; le simple secretaire d'un gouverneur de Cuba, qui, avec cinq ou six cens hommes, quelques pieces de campagne, & une jeune Indienne, dont il fait à la fois sa maîtresse, son interprete & son conseil, va subjuguer le plus puissant état de l'Amérique ; l'amour, la religion, la valeur, la cruauté, l'avarice tendant au même but, & partageant les mêmes succès; la surprise muette des peuples d'un nouvel hémisphere, à la vue de ces maisons flotantes & animées, qu'ils prennent pour des monstres souverains des vents & des eaux; leur saisissement, lorsqu'ils entendent, pour la premiere fois, le fracas meurtrier de notre ar-

tillerie; leur frayeur à la vue des chevaux & des cavaliers, qu'ils se figurent ne former qu'un seul être; les préjugés qui leur persuadent que les Espagnols sont des dieux, mais que les dieux des Mexicains ne sont point inférieurs à ceux des Espagnols; des millions d'hommes vaincus par une poignée d'étrangers; ces étrangers qui, sans résistance, malgré les défenses du souverain, entrent dans sa capitale, & en font un désert pour s'en assurer la possession; ce vaste continent, que le manque de fer a soumis aux Européens, & dont les habitans, accablés d'opprobre & de misere, au milieu de leurs riches métaux, reprochent au ciel en pleurant, les trésors qu'il leur a prodigués: enfin un monarque sur son trône, jugé par des inconnus, au nom d'un monarque étranger: est-il une ame que tant de merveilles trouvent insensible, & qui se refuse à l'admiration qu'elles méritent? Le contraste des armes, des usages, des mœurs, des opinions, des loix, de la religion, tout aggrandit ici la sphere de nos idées, & doit diminuer celle de nos préjugés. L'antiquité, même fabuleuse, n'offre rien de comparable

à la conquête de ce vaste pays : mais j'ose dire aussi qu'il n'est point de héros qui puisse soutenir le parallele avec Fernand Cortez, à qui l'Espagne est redevable d'une si grande augmentation de puissance. Après vingt batailles gagnées, après la prise ou la soumission de cinquante villes, après la défaite de trois empereurs; après le siege opiniâtre d'une capitale plus peuplée que Madrid, & défendue par l'art & la nature, le grand Cortez, en moins de trois années, vient à bout de cette étonnante entreprise ; & le Mexique obéit paisiblement à ses loix. Cet empire étoit le plus puissant & le plus formidable qu'il y eût dans cette partie du Nouveau Monde. Son étendue, du levant au couchant, étoit de cinq cens lieues; & sa largeur, du midi au nord, de plus de deux cens. L'état étoit gouverné par un prince belliqueux ; & les peuples soumis à une religion, à des loix, & guerriers par inclination, se faisoient redouter de leurs voisins. Cependant un très-petit nombre d'Espagnols sema la terreur & l'épouvante parmi eux, & guidé par la fortune de leur général, défit des armées de cent mille combattans.

Cet homme extraordinaire, qui naquit vers la fin du quinzieme siecle, dans la province d'Estramadoure, n'avoit pas vingt ans, lorsqu'il passa en Amérique, dans le dessein d'y faire fortune. Il s'attacha à Diego Velasquez, gouverneur de l'isle Cuba, & se fit aimer d'une demoiselle que Velasquez recherchoit pour lui-même. Ce dernier, instruit des progrès du jeune homme sur le cœur de sa maîtresse, en fut tellement irrité, qu'il le fit mettre en prison; mais l'affaire s'arrangea; & Cortez devint, dans la suite, l'ami particulier de ce même gouverneur, qui l'éleva à un emploi honorable, & voulut servir de pere à la demoiselle dans la cérémonie de leur mariage.

On ne parloit alors que de l'étendue & de l'opulence de l'empire du Mexique; Velasquez forma le projet de réduire cette vaste contrée sous l'obéissance du roi d'Espagne. Il nomma Fernand Cortez pour chef de cette expédition; & l'on peut dire qu'il ne pouvoit pas faire un meilleur choix. Personne ne possédoit, comme lui, ce sang froid, cette fermeté, ce courage & cet esprit de ressources, si nécessaires dans les grandes entreprises. Cons-

tant dans les desseins qu'il avoit formés, il ne s'en départoit jamais, & savoit tourner les moindres incidens à son avantage.

L'embarquement se fit à Sant'Yago de Cuba; mais on avoit à peine quitté la côte, que le gouverneur, par esprit de jalousie, se repentit de son choix, & voulut ôter à Cortez le commandement d'une petite armée, dont ce dernier avoit levé la plus grande partie à ses frais. Aussi les troupes ne voulurent-elles point reconnoître d'autre général; & ainsi liées avec leur chef par une désobéissance mutuelle, elles firent voile vers le Mexique. Cortez s'avança le long du golphe, tantot caressant les naturels du pays, tantôt les faisant égorger, selon qu'il les trouvoit plus ou moins faciles à se prêter à ses vues. Tabasco fut la premiere ville où il se signala. Quand les Mexicains apperçurent les chevaux Espagnols, ils les prirent pour des monstres dévorans, à tête d'homme & de bête, & ne penserent plus qu'à se sauver. La puissante république de Tlascala, qui fleurissoit sous un gouvernement aristocratique, voulut s'opposer à son passage; mais le

le bruit seul du canon mit en suite ces multitudes mal armées. La victoire fut suivie d'une paix avantageuse ; & six mille de ces nouveaux alliés l'accompagnerent au Mexique. Un Cacique lui fit présent de vingt femmes les plus jolies du pays, sous prétexte de les employer à faire du pain pour ses troupes, mais en effet pour leur servir à plus d'un usage. Le général en prit une pour sa maîtresse, & la fit baptiser sous le nom de Marine. Elle étoit d'une beauté rare, & d'une naissance distinguée. Fille d'un Cacique illustre, divers incidens l'avoient fait enlever dans ses premieres années; & elle avoit été vendue à un seigneur de cette contrée, le même qui la donna à Cortez pour sa concubine. La mémoire de cette fille étoit si heureuse, qu'elle apprit en peu de tems la langue espagnole, & par-là se rendit très-utile aux vainqueurs : elle acquit sur l'esprit de son amant, un ascendant qu'elle sçut toujours conserver. Il en eut un fils, qui devint dans la suite chevalier de S. Jacques, en considération de la noblesse de sa mere.

Après sa victoire, Cortez fit aux Mexicains de magnifiques peintures de

la grandeur & de la puiſſance du roi d'Eſpagne, & leur propoſa de ſe ſoumettre à ſa domination. Il leur parla auſſi de la religion chrétienne; mais ils ne parurent diſpoſés à recevoir ni un nouveau Dieu, ni un nouveau maître. Ce ne fut pas faute d'adreſſe de la part du général Caſtillan; car les grands du pays, qui l'étoient venus viſiter, entendant hennir les chevaux dans ſa cour, demanderent avec embarras, de quoi ſe plaignoient ces *puiſſances terribles*: « ils ſont fâchés, répondit Cortez, de » ce que je n'ai pas châtié plus ſévérement le Caçique & ſa nation, pour » avoir eu l'audace de réſiſter aux chrétiens ». Auſſi-tôt ces ſeigneurs firent apporter des couvertures pour coucher les chevaux, & de la volaille pour les nourrir, en leur demandant pardon, & leur promettant, pour les appaiſer, d'être toujours amis des Eſpagnols.

Cortez, avant que de s'avancer dans le Mexique, eut ſoin de fortifier le principal port qui étoit ſur la côte, pour en tirer des ſecours en cas de malheur. Il lui donna le nom de Vera-cruz, parce qu'il y débarqua le jour

du vendredi saint. L'abondance des eaux & la beauté des arbres déterminerent les Castillans à y jetter les premiers fondemens d'une ville. Les officiers se partagerent pour régler le travail, & y contribuer par leur exemple. Le général même ne se crut pas dispensé d'y mettre la main. Les murs furent bientôt élevés, & procurerent une défense suffisante contre les armes des Indiens. On bâtit des maisons assez basses, avec moins d'égard aux ornemens qu'à la commodité : on en compte aujourd'hui quatre ou cinq cens. Une grande place, qui en fait le centre, offre quelques arbres d'une prodigieuse grandeur. L'air est si mal-sain, dans l'intérieur de la ville, que les femmes sont toujours obligés d'en sortir dans le tems de leurs couches, parce que ni elles, ni les enfans qu'elles mettent au monde, ne peuvent résister alors à l'infection. Par un usage bien singulier, on fait passer le matin, dans toutes les rues, des troupeaux de bestiaux, pour leur faire emporter les vapeurs pernicieuses qui s'élevent de terre.

Le mauvais air, joint à la violence des vents du nord, qui rendent ce port

très-dangereux, a fait prendre aux Espagnols le parti de transporter ailleurs cet établissement. Ils choisirent une plaine cinq ou six lieues plus bas, vis-à-vis de l'isle de S. Jean d'Ulua, qui est à l'entrée du port, ou plutôt qui sert à le fermer. Elle contient un château qui en couvre presque toute la surface, & fait la force & la défense de la ville : il est gardé par quelques soldats, & cent pieces de canon. La nouvelle Vera-cruz a un quart de lieue de long, sur la moitié de large. Les rues sont droites, les maisons régulieres, quoique la plûpart des édifices ne soient que de bois, sans en excepter les églises. La ville est environnée de montagnes, au-delà desquelles on trouve des forêts remplies de bêtes sauvages, & des prairies pleines de bestiaux. Le vent du nord pousse tant de sable des bords de la mer, que les murs de la place en sont presqu'entierement couverts. Les églises sont riches en argenterie, & les maisons en porcelaine vernie de la Chine.

On ne compte ici que trois mille habitans, la plupart noirs ou mulâtres. On ne passe point pour un homme de

considération parmi eux, lorsqu'on ne possede pas cinq ou six cens mille piastres. Au milieu de cette prodigieuse opulence, on ne se nourrit presque que de chocolat & de confitures. Les hommes sont fiers & jaloux ; & les femmes vivent retirées dans l'intérieur de leurs appartemens, pour éviter la vue des étrangers, qu'elles verroient pourtant avec plaisir, si leurs maris leur en laissoient la liberté. Si elles sortent quelquefois, c'est dans une voiture; & celles qui n'en ont point, se couvrent d'une grande mante de soie, qui leur descend de la tête aux pieds, avec une petite ouverture pour les aider à se conduire. Dans la maison, elles ne portent sur leur chemise, qu'un petit corset de soie, lacé d'un trait d'or ou d'argent; & pour toute coëffure, leurs cheveux sont noués d'un ruban sur la tête. Avec un habillement si simple, elles ne laissent pas d'avoir une chaîne d'or autour du cou, des brasselets de même métal au poignet, & des pierres précieuses à leurs oreilles. Les hommes ont beaucoup d'intelligence pour le commerce; mais leur indolence naturelle leur

donne de l'aversion pour le travail. On leur voit sans cesse des chapelets & des reliquaires au bras & au cou; toutes leurs chambres sont remplies de statues & d'images de saints.

Vera-cruz est non-seulement le principal, mais, à proprement parler, l'unique port du Mexique dans le golphe de ce nom. Les Espagnols, & peut-être le monde entier, n'ont point de lieu, dont le commerce ait tant d'étendue. C'est là que se rendent toutes les productions & les richesses des Indes orientales, par les vaisseaux qui arrivent des Philippines; c'est le centre naturel de toutes celles de l'Amérique; & la flotte y apporte annuellement des marchandises d'une immense valeur. Celles qui viennent d'Europe, sont transportées d'ici dans toutes les villes du Mexique, sur le dos des chevaux & des mulets, ou sur des charriots traînés par des bœufs.

L'air du pays est chaud & mal-sain dans toutes sortes de vents, excepté celui du nord, qui souffle tous les huit ou quinze jours, & dure l'espace de vingt-quatre heures. Il est si violent, qu'on ne peut alors sortir des vaisseaux

pour aller au rivage; mais le tems le plus contraire à la santé, est depuis le mois d'avril jusqu'au mois de novembre, parce que les pluies sont continuelles. Les fruits, quoique excellens, causent des maladies dangereuses, quand on en mange avec excès. On en avertit les étrangers lorsqu'ils arrivent; mais les habitans eux-mêmes ne tirent là-dessus aucun avantage de leur expérience. Tel est, Madame, le pays où je suis actuellement, le seul où je me sois arrêté depuis mon départ de la Louisiane.

La nouvelle de la présence de Cortez au Mexique, jetta l'effroi dans tout l'empire. Montezuma, qui régnoit alors, ne tarda pas à en être instruit; car, selon la coutume de cet état policé, il avoit des couriers placés de maniere, qu'ils l'avertissoient en très-peu de tems, de tout ce qui arrivoit dans les provinces les plus éloignées de la capitale. On choisissoit, pour cet office, des jeunes gens fort dispos, qu'on exerçoit à la course, dès le premier âge. La principale école étoit le grand temple de la ville de Mexico: il y avoit des prix tirés du trésor public, pour celui qui arriveroit le premier au pied

de l'idole. Dans les courses qu'ils faisoient quelquefois d'une extrémité de l'empire à l'autre, ils se relevoient de distance en distance, avec une mesure si proportionnée à la force humaine, qu'ils se succédoient toujours avant qu'ils eussent commencé à se lasser. Les dépêches qu'ils apportoient à l'empereur, consistoient en des pieces de toiles peintes, sur lesquelles étoient représentées les différentes circonstances des affaires, dont il avoit besoin d'être instruit. Les figures étoient entre-mêlées de caracteres qui suppléoient à ce que le peintre n'avoit pu exprimer.

Montezuma trembla dans sa capitale, en apprenant ce qu'on racontoit des Européens. Il leur envoya des ambassadeurs chargés de tout ce que ses états fournissoient de plus précieux, & sur-tout d'une prodigieuse quantité d'or & de pierreries; offrant de leur en donner davantage, s'ils vouloient retourner dans leur pays. A la vue de tant de richesses, ceux qui avoient montré le moins d'ardeur pour l'expédition du Mexique, brûlerent d'envie d'y arriver, & de se mettre en

possession des trésors immenses, dont ce présent n'étoit regardé que comme un échantillon. Cortez fit réponse, qu'il ne pouvoit retourner en arriere, sans blesser la gloire de son souverain; qu'il étoit son ambassadeur auprès de sa majesté Mexicaine; & que lorsqu'il auroit communiqué à l'empereur les affaires importantes dont il étoit chargé, il reprendroit le chemin de l'Europe. Les envoyés de Montezuma & les gouverneurs des provinces firent en vain tous leurs efforts, pour le détourner de cette résolution. Rien ne put ébranler sa fermeté; & il arriva à Mexico, capitale de l'empire, au travers de mille obstacles & de mille périls. Montezuma épouvanté, fit appeller ses prêtres & ses magiciens; & dans la confiance qu'il avoit en leur art, il leur ordonna d'aller au-devant des Espagnols, pour les endormir par la force de leurs enchantemens. Ils sortirent en effet hors des portes de la ville, observerent de loin l'armée ennemie, & revinrent trouver le prince, pour lui raconter qu'un fantôme horrible s'étant présenté à eux, leur avoit prédit la ruine entiere de la monar-

chie. Ces menaces firent sur lui tant d'impression, qu'il demeura quelque tems sans force, sans voix & sans mouvement. Il n'eut pas plutôt repris ses sens, qu'il envoya des princes de son sang à la rencontre des Castillans, & se prépara à leur faire une magnifique réception. Il vint lui-même au-devant d'eux, à la tête des seigneurs de sa cour. Il étoit porté sur les épaules de ses favoris, dans une litiere d'or; & quatre seigneurs soutenoient audessus de sa tête un dais superbe, travaillé avec un art infini.

Cortez descendit de cheval à quelque distance de l'empereur; ce prince mit en même tems pied à terre. Le général Espagnol fit une profonde révérence, que le monarque du Mexique rendit en baissant la main, suivant l'usage de sa nation, & la portant ensuite à ses levres. Cette civilité, qu'on n'avoit jamais vu pratiquer aux empereurs Mexicains, parut encore plus étonnante dans Montezuma, qui saluoit à peine ses dieux d'un signe de tête. Cortez avoit sur ses armes une chaîne d'émail, chargée de pierres fausses, mais d'un grand éclat; il la mit

autour du monarque qui parut satisfait du présent ; & voulant s'acquitter sur le champ par une action éclatante, il se fit apporter un collier qui passoit pour la plus riche piece de son trésor, & le mit de ses propres mains au cou du général. Les complimens furent courts dans cette premiere entrevue; le prince donna ordre à un de ses neveux, d'accompagner Cortez jusqu'au logement qui lui étoit destiné ; & l'on se retira dans le même ordre qu'on étoit venu.

Montezuma eut plusieurs conférences avec le général Espagnol ; elles roulerent presque toutes sur la religion & la coutume des peuples de l'Europe. Ils allerent ensemble dans le principal temple de la ville ; & le monarque prit soin lui-même d'expliquer aux Castillans, ce qu'il y avoit de plus saint & de plus mystérieux. Il leur apprit le nom de chaque idole, & le culte particulier qu'on leur rendoit. On y voyoit, non-seulement quantité d'autels qui offroient les images & les statues des dieux, mais plusieurs rangs de chapelles qui servoient de sépulture aux grands de l'Etat, comme les cours & les lieux voisins étoient le cimetiere du

peuple. Ce temple, érigé au dieu de la guerre, se nommoit par excellence la maison du seigneur. Il étoit placé au milieu d'une enceinte de pierres, d'environ six pieds de haut; quatre belles portes répondoient aux quatre principales entrées de la ville. Sa forme générale étoit quarrée; & au centre s'élevoit une plate-forme, sur laquelle étoit bâti un grand édifice, où l'on arrivoit par cent trente marches. C'étoit un spectacle magnifique, que d'y voir monter & descendre les prêtres vêtus de leurs habits pontificaux. L'espace qui formoit le sommet du temple, contenoit deux autels qu'on appercevoit de fort loin, & d'où l'on découvroit une des plus belles perspectives du monde. Montezuma y conduisit Cortez; & cette vue échauffa tellement l'imagination de l'Espagnol, qu'il se promit, du même lieu, la conquête de l'empire, comme du centre d'une vaste contrée, dont son courage lui faisoit embrasser toute l'étendue.

« Pendant les prieres & les sacrifices, » dit l'empereur au général Castillan, » ce sont les prêtres seuls qui occupent » cet endroit. Les assistans se tiennent

» au bas des degrés, les hommes d'un
» côté, les femmes de l'autre. Vous
» voyez, ajouta-t-il, ces vastes bâti-
» mens à côté des quatre portes de l'en-
» ceinte : ce sont des salles, des cham-
» bres hautes & basses, qui servent
» à mes magasins d'armes ; car nos
» temples sont tout à la fois, des lieux
» de prieres & des forteresses, où l'on
» porte, pendant la guerre, des muni-
» tions pour la défense de la ville.

» Ces autres édifices, qui aboutissent
» aux murs de l'enclos, sont les loge-
» mens des ministres de nos dieux.
» Vous y remarquez des cours, des
» jardins, des étangs, & toutes les com-
» modités nécessaires à plus de cinq
» mille personnes que j'y entretiens
» pour le service de la religion. Ils
» jouissent d'un revenu qui les met
» dans une abondance, réservée chez
» vous, m'a-t-on dit, aux seuls chefs
» du clergé. Ces petites maisons bas-
» ses & obscures, que vous distin-
» guez à peine, vis-à-vis l'une de
» l'autre, dans un des angles de l'en-
» ceinte, sont deux monasteres, ou
» maisons de retraite, l'une de jeunes
» filles, & l'autre de jeunes garçons,

» gouvernés par des supérieurs du
» même sexe. L'emploi des filles est
» d'apprêter à manger aux idoles,
» c'est-à-dire, aux prêtres, aux-
» quels on ne sert pas un plat, qui n'ait
» été présenté à l'autel. Leurs au-
» tres occupations consistent à faire de
» la toile pour le service du temple.
» Elles se relevent la nuit pour prier,
» & pour se tirer du sang dont elles se
» frottent les joues; mais elles se lavent
» aussi-tôt avec de l'eau consacrée par
» les ministres des dieux. Elles sont éle-
» vées dans une si grande retenue, que
» les moindres fautes sont punies avec
» la derniere sévérité; & la mort est
» infaillible pour celles qui sont con-
» vaincues de quelques foiblesses. Leur
» clôture dure un an, au bout duquel
» elles peuvent sortir pour se marier.

» Les garçons sont assujettis, pen-
» dant le même tems, aux plus rigou-
» reuses loix de la chasteté, de la
» pauvreté & de l'obéissance. Leur
» office particulier est de servir les
» prêtres dans tout ce qui concerne
» le culte. Ils balayent les lieux saints;
» ils entretiennent le brasier qui
» brûle sans cesse devant la grande

» idole. La modestie leur est recom-
» mandée si scrupuleusement, que c'est
» un crime pour eux, de lever les yeux
» devant une femme. Ils vont deman-
» der l'aumône dans les maisons de la
» ville, & marchent quatre ou six en-
» semble, d'un air humble & mortifié.
» Mais s'ils n'obtiennent rien de la cha-
» rité d'autrui, ils ont droit de prendre
» ce qui leur est nécessaire pour se
» nourrir, parce qu'ayant fait vœu
» de pauvreté, on suppose leurs be-
» soins toujours pressans; on sait d'ail-
» leurs que leur pénitence est con-
» tinuelle. Ils sont obligés de se lever
» la nuit pour faire entendre, à cer-
» taines heures, le bruit des trompettes,
» pour veiller alternativement autour
» des autels, & empêcher que le feu
» ne s'éteigne. Ils assistent à l'encense-
» ment des prêtres, après lequel ils se
» font sortir du sang avec des pointes
» aiguës, & s'en frottent les tempes jus-
» qu'aux bas des oreilles; car toutes
» nos cérémonies sont ensanglantées,
» la politique l'exigeant ainsi, pour en-
» tretenir le goût de la guerre dans la
» nation. A certaines fêtes de l'année,
» les prêtres du grand temple & les

» jeunes religieux du monastere, armés » de cailloux pointus & de pierres tran» chantes, se tirent encore quantité de » sang, dont ils rougissent les murs de » l'enceinte, pour faire connoître au » peuple leur ardeur pour la péni» tence.

» Dans cet angle opposé aux deux » monasteres, est le palais du grand » sacrificateur, qui est la principale » dignité du sacerdoce. Il la partage » avec cinq assistans, dont les offices » sont héréditaires, ainsi que celui de » leur chef, & passent aux fils aînés de » ceux qui les possedent. Celui qui ou» vre le sein des victimes, tient le pre» mier rang, & porte le titre suprême » de grand pontife. Outre ces officiers » de haute prélature, chaque quartier, » chaque temple, chaque autel a ses » prêtres & ses ministres, appellés » à ces emplois par élection, & qui » s'y consacrent par des vœux. Leurs » fonctions ordinaires est d'encenser » les idoles ; ils renouvellent cet » exercice quatre fois le jour ; & à » chaque fois on entend le son des trom» pettes qui avertissent le peuple, que » le prêtre est occupé au service divin.

» Ceux qui, après un certain tems, veu-
» lent quitter leur profession, sont
» exempts de toute sorte de travail,
» & jouissent d'une distinction propor-
» tionnée à l'opinion qu'on a de leur
» vertu. Quoique nos prêtres ne soient
» obligés, par aucune loi, de se priver du
» commerce des femmes, ils y renon-
» cent aux grandes fêtes ; & quelques-
» uns se forment des obstacles invin-
» cibles par des blessures volontaires,
» qui leur ôtent, du moins pour quelque
» tems, l'usage & le goût du plaisir ».

Montezuma ramena Cortez dans l'intérieur du temple ; & soit par un sentiment de religion, soit pour en imposer aux Espagnols, il se prosterna devant la principale idole. Quelques-uns n'ayant pu s'empêcher de rire, il feignit de ne s'en pas appercevoir ; & Cortez prenant la parole : « prince,
» lui dit-il, si vous voulez permettre,
» pour un moment, que la croix des
» chrétiens soit plantée au milieu du
» temple, vous reconnoîtrez bientôt,
» que toutes ces fausses divinités n'en
» soutiendront point la présence ». Les sacrificateurs parurent irrités de cette proposition ; & le prince piqué lui ré-

pondit que les Espagnols pouvoient accorder au lieu où ils étoient, le respect qu'ils devoient du moins à sa personne. Il sortit aussi-tôt; & s'arrêtant sous le portique, il leur dit avec moins d'émotion : « retournez dans votre
» quartier; & moi je vais demeurer
» dans le temple, pour demander par-
» don aux dieux de l'excès de ma pa-
» tience ».

On eut d'autant plus lieu d'être étonné de cette foiblesse, que l'empire du Mexique étoit alors dans son plus haut point d'élévation & de grandeur. Montezuma étoit le onzieme souverain, à compter du premier qui conquit & civilisa ce pays. La monarchie étoit élective; & Montezuma dut le trône à son mérite. C'étoit un prince intelligent & courageux, mais dissimulé, hypocrite & cruel. Il subjugua plusieurs royaumes, qu'il rendit tributaires; & ses armées étoient les plus nombreuses & les mieux disciplinées qu'il y eût dans cette partie du monde. C'est dans ces circonstances, que Cortez fut reçu par Montezuma comme son maître, & par les habitans, comme leur dieu. On se mettoit à genoux dans les rues, quand

on voyoit passer un valet Espagnol. Un seigneur présentant des esclaves & du gibier à un officier Castillan, lui dit : « si tu es un dieu, voilà des hommes, » mange-les. Si tu es un homme, voilà » des vivres que ces esclaves t'apprête- » ront ».

Peu à peu les Mexicains s'apprivoisant avec leurs hôtes, oserent les traiter comme des hommes; témoin ce général de Montezuma, qui attaqua la garnison que Cortez avoit laissée à Vera-cruz. Cette nouvelle lui donna de furieux soupçons contre ce monarque; & dès l'instant il forma le plus hardi projet qui ait jamais été imaginé : ce fut de se saisir de la personne de l'empereur, & de le retenir prisonnier dans le quartier des Espagnols. Voici de quelle maniere il exécuta une si étrange résolution; jamais le vrai ne fut moins vraisemblable.

Il vint trouver ce prince, & lui peignit vivement l'insolence du général Mexicain, qui, au mépris de la protection de sa majesté, avoit attaqué les Castillans, & osoit même publier qu'il n'avoit rien fait que par ses ordres. « Je suis bien éloigné, ajouta-t-il, de

» prêter l'oreille à cette indigne suppositi» tion; mais mes soldats & vos propres
» sujets ne manqueroient pas d'ajouter
» foi au récit de ce général, si cette ca-
» lomnie n'étoit effacée par un désaveu
» public. Dans cette vue, j'ose proposer
» à votre majesté de se rendre au quar-
» tier des Espagnols, d'y passer quel-
» que tems avec nous, comme avec
» vos amis, afin que cette marque de
» confiance dissipe tous les soupçons,
» & efface une tache qui terniroit vo-
» tre gloire ».

Montezuma fut si frappé de cette étonnante proposition, qu'il demeura comme immobile de surprise & de colere; mais il eut la foiblesse de se laisser intimider; & après bien des difficultés, il consentit enfin à suivre les Castillans. Ce fut ainsi, qu'un des plus grands princes de la terre, renommé par sa sagesse & par son courage, fut enlevé dans son palais, au milieu de sa capitale, en plein jour, & conduit prisonnier, sans éclat & sans violence, par six personnes, pour dépendre entiérement de leur volonté.

Le bruit se répandit dans toute la ville, que les étrangers enlevoient l'em-

pereur. On vit aussi-tôt les rues pleines de citoyens qui poussoient de grands cris; mais Montezuma prit un air gai; & ayant fait signe de la main, il déclara que, loin d'être prisonnier, il alloit se divertir avec ses amis. Ces paroles calmerent le peuple, & appaiserent le tumulte. Cortez s'étant ainsi rendu maître de l'empereur, tâcha par toutes sortes de respects, de lui faire oublier sa captivité. Il obtint des ordres de ce prince, pour faire arrêter le général Mexicain, qui avoit attaqué la colonie de Vera-cruz. Celui-ci fut emmené à Mexico, chargé de chaînes; & lorsqu'il sçut qu'on alloit le condamner à la mort, il déclara qu'il n'avoit fait qu'exécuter les volontés de son maître. Cortez traita cette déposition d'imposture, & condamna le coupable à être brûlé vif devant le palais impérial. Dans la crainte que Montezuma ne voulût soutenir un malheureux, dont tout le crime n'étoit, dans le fond, que d'avoir obéi à son roi, il forma un dessein qui surpasse tout ce que vous avez vu jusqu'à présent, de plus audacieux dans ses résolutions. Il se fit apporter des fers, & se rendit

dans l'appartement de l'empereur. Il ne se dispensa d'aucunes des révérences, ni des autres marques de respect qu'il rendoit ordinairement à ce monarque. Ensuite élevant la voix, il lui déclara d'un ton ferme, que le général Mexicain l'ayant accusé d'avoir donné des ordres contre les Espagnols, des indices si violens l'obligeoient de se purger par quelque mortification personnelle. Alors il commanda, d'un air d'autorité, qu'on lui mît les fers, & se retira sans lui laisser le tems de répondre.

Un traitement si honteux jetta le malheureux Montezuma dans la plus profonde douleur. Quelques-uns de ses domestiques qui étoient présens, fondoient en larmes, sans oser dire un seul mot. Ils se jettoient à ses pieds, pour soutenir le poids de ses chaînes; ils faisoient passer entre sa chair & le fer, quelques morceaux d'une étoffe déliée, dans la crainte que ses bras & ses jambes ne fussent blessés. Pendant ce tems-là, Cortez faisoit exécuter l'arrêt injuste & cruel, qu'il venoit de prononcer contre l'infortuné général. Il se hâta ensuite de retourner à l'appartement de Montezuma; & l'abordant avec un visage

riant, il lui dit qu'on venoit de punir le traître qui avoit eu l'insolence de noircir la réputation de son souverain. Puis se mettant à genoux par respect, il lui ôta ses chaînes, & le félicita du courage qu'il avoit eu, de supporter pendant quelques heures la perte de sa liberté.

Cependant les Mexicains se révolterent; si l'on peut appeller ainsi une juste défense. Ils attaquerent les Castillans; & Cortez regarda cette démarche comme un attentat, parce que Montezuma avoit fait hommage de ses états au roi d'Espagne. La crainte de perdre la couronne & la vie, avoit engagé ce prince à cette bassesse. Il est vrai qu'en prononçant le terme d'hommage, il s'étoit arrêté quelque moment, & qu'il n'avoit pû retenir ses larmes; mais il avoit enfin achevé cette humiliante cérémonie, lorsqu'il apprit que le quartier des Espagnols étoit investi par ses sujets. Il se montra à eux, pour leur donner ordre de se retirer. On parut d'abord l'écouter avec respect; mais après un silence profond, on entendit crier que Montezuma n'étoit plus l'empereur du Mexique; qu'il étoit un lâ-

che, un traître, & le vil esclave des ennemis de la nation. En vain s'efforça-t-il de s'attirer de l'attention par divers signes; les cris furent accompagnés d'une nuée de traits & de pierres, dont l'une l'atteignit à la tête, & le renversa sans aucun sentiment. Revenu à lui-même, il tomba dans un affreux désespoir. Il falloit retenir ses mains pour l'empêcher d'attenter à sa vie: il ne pouvoit soutenir l'idée d'avoir été réduit dans cet état par ses propres sujets; il refusoit tous les secours, & faisoit d'effroyables menaces, qui se terminoient par des gémissemens & par des pleurs. Il expira le troisieme jour, en implorant la vengeance du ciel contre les Espagnols, & celle des Espagnols contre son peuple. Cortez faisant l'office de missionnaire, & sa concubine celui de catéchiste, avoient inutilement proposé à ce monarque, dont les chrétiens causoient la mort, de mourir dans le christianisme. Il refusa d'écouter leurs instructions; & son endurcissement venoit moins de son attachement pour ses dieux, que des transports de fureur qui avoient obscurci sa raison. Tous les Castillans furent également

ment ſenſibles à ſa mort ; mais Cortez en parut inconſolable.

Ainſi finit l'infortuné & trop foible Montezuma, qui baiſa la main de ceux qui le chargeoient de chaînes, s'arma pour ſes perſécuteurs contre ſes ſujets ; & tour-à-tour inſulté par les Eſpagnols & par ſes peuples, il flétrit la fin de ſon regne par des actions indignes de ſes glorieux commencemens. Un grand courage, beaucoup de ſoupleſſe, une piété affectée avoient élevé ce monarque ſur le trône. Il avoit gagné le peuple par des actions d'éclat, les prêtres par une crédulité feinte & un zele apparent pour leurs ſuperſtitions. Il ſe rendit enſuite maître abſolu des uns & des autres, & les gouverna deſpotiquement.

Le deſtin déplorable de cet empereur fit ſur Cortez une ſi vive impreſſion, qu'il en répandit des larmes de douleur. Il avoit une ſincere affection pour ce monarque ; & d'ailleurs, comme l'eſpérance de ſoumettre le Mexique au roi d'Eſpagne, n'étoit fondée que ſur la ſoumiſſion volontaire de ce prince, il ſe trouvoit obligé de former un nouveau plan, & d'aban-

donner tous les avantages dont il jouissoit, par son crédit à la cour de Montezuma. Dans cet embarras, sa premiere démarche fut d'envoyer le corps de l'empereur à ses sujets rebelles, pour être inhumé suivant l'usage du pays. Il fut enterré avec tous les honneurs dus à son rang; & ce qui se passa dans cette occasion, vous donnera une idée de la maniere dont se faisoient les funérailles des souverains du Mexique.

On répandit des avis dans toutes les provinces, non-seulement pour rendre le deuil public, mais pour convoquer les seigneurs qui devoient composer le cortege. Ce fut en leur présence, qu'après avoir lavé & parfumé le corps, pour le garantir de toute pourriture, on le plaça assis sur une natte, où il fut gardé & veillé pendant quatre jours & quatre nuits, avec beaucoup de pleurs & de gémissemens. On lui coupa une poignée de cheveux qui fut conservée avec soin; on lui mit dans la bouche une grosse émeraude; & dans la posture où il étoit, on couvrit ses genoux de dix-sept couvertures fort riches, dont chacune avoit son allusion. Par-dessus on attacha la devise de l'idole qui étoit l'objet particulier de

son culte. On lui cacha ensuite le visage d'un masque d'or, enrichi de perles & de pierres précieuses; & l'on tua, pour premiere victime, l'officier qui avoit eu l'emploi d'entretenir les lampes & les parfums du palais, afin que le voyage du monarque dans l'autre monde, ne se fît point dans les ténébres, ni sur une route où son odorat fût blessé.

Après ces divers préparatifs, on porta le corps au grand temple, où tous ceux qui l'accompagnoient donnoient des marques d'affliction par des cris & des chants lugubres. Les seigneurs & les officiers étoient armés; & tous les domestiques du palais portoient des masses, des enseignes & des panaches. En arrivant dans la cour du temple, on trouva un bûcher, auquel les prêtres mirent le feu, tandis que le grand sacrificateur proféroit, d'une voix plaintive, des invocations & des prieres. Enfin, lorsque le bois fut allumé, on y jetta le corps, avec tous les ornemens dont il étoit couvert, & un chien pour annoncer, par ses aboiemens, l'arrivée de l'empereur dans les lieux de son

paſſage. Dans le même tems, chacun brûla ſes armes, ſes enſeignes, & tout ce qu'on avoit porté dans le convoi. Ce fut alors que les prêtres commencerent le grand ſacrifice. Dans les tems ordinaires, il falloit que le nombre des victimes fût au moins de deux cens; mais dans ces momens de trouble, on ſe contenta de celles qu'on put avoir. On leur ouvrit la poitrine pour en arracher le cœur, qui fut auſſi-tôt jetté dans le feu; & les corps furent déposés dans des charniers, ſans qu'il fût permis d'en manger la chair. Ceux qui eurent l'honneur d'être ſacrifiés, étoient non ſeulement des eſclaves, mais des officiers du palais, entre leſquels il y avoit auſſi pluſieurs femmes.

Quand tout le bois fut conſumé, on ramaſſa les reſtes du corps que le feu avoit épargnés, de même que l'émeraude qu'on avoit miſe dans la bouche du défunt. Les prêtres dépoſerent ces dépouilles dans un vaſe, & les porterent ſolemnellement à la montagne de Chapultepeque, lieu de la ſépulture des empereurs Mexicains. Ils renfermerent, dans la même urne, la poignée

de cheveux dont j'ai parlé, avec d'autres qu'on avoit coupés au monarque à son couronnement, & qu'on gardoit toujours, pour cette derniere cérémonie. Ces restes respectables du grand Montezuma furent mis avec ceux des rois ses prédécesseurs, sous une petite voûte, dont l'intérieur étoit revêtu de bizarres peintures. On en boucha soigneusement l'entrée ; & pardessus, on plaça une statue qui devoit représenter la figure du mort. Les solemnités continuerent l'espace de plusieurs jours, pendant lesquels ses femmes, ses enfans & ses plus fideles sujets vinrent faire des offrandes aux pieds de la statue. On se dispensa, dans cette occasion, des autres sacrifices, qu'en des tems plus tranquilles, les prêtres faisoient pendant les soixante premiers jours du deuil. Ils immoloient un certain nombre d'esclaves ; car tout le sang déja répandu sur le bûcher ne suffisoit pas pour éteindre la soif insatiable de ces cruels ministres des autels.

L'empereur laissa plusieurs enfans ; deux de ses fils furent tués par les Mexicains ; & trois de ses filles ayant em-

braſſé le chriſtianiſme, épouſerent des Eſpagnols. Mais le plus illuſtre & le plus connu de tous ces princes, fut Don Pedro de Montezuma, qui reçut le baptême ſous ce nom, peu de tems après la mort de ſon pere. Charles-Quint lui donna de grandes terres dans le Mexique, avec la qualité de Comte, que ſes deſcendans conſervent encore aujourd'hui.

Les Mexicains créerent un nouvel empereur, animé comme eux du deſir de la vengeance. C'eſt le fameux Guatimoſin, neveu & gendre de Montezuma, dont la deſtinée fut encore plus funeſte, que celle de ſon beau-pere. Le nouveau monarque ſongea d'abord à renvoyer les Eſpagnols. Cortez ne lui demanda autre choſe, ſinon de reconnoître la ſouveraineté de l'empereur des Romains, dont le droit avoit été confirmé par ſon prédéceſſeur, & étoit appuyé par des prophéties. Guatimoſin, après avoir fait, pour ſauver ſon pays, tout ce que lui dicterent ſon courage & ſon ſavoir militaire, voyant l'inutilité des moyens qu'il avoit employés, acquieſça à l'accommodement qu'on lui propoſoit ; mais les prêtres, qui

avoient beaucoup de crédit dans le conseil, craignant de perdre leur pouvoir, ou guidés par un zele aveugle, menacerent de la vengeance de leurs dieux, quiconque proposeroit de se soumettre, & promirent une victoire assurée à ceux qui combattroient pour la défense de leur religion. Ce discours eut tant de force, que tous les membres du conseil résolurent, malgré l'empereur, de ne prêter l'oreille à aucune voie de conciliation. Guatimosin, qui ne céda qu'avec regret, & qui prévoyoit les suites funestes de cette obstination, leur dit: « puisque » vous êtes déterminés à tout hasar- » der, comportez-vous en conséquen- » ce. Je ne manquerai ni à ce que je » vous dois, ni à ce qu'exige mon » rang; je punirai de mort quiconque » sera assez hardi pour parler de paix, » sans excepter les prêtres même, qui » doivent soutenir, plus constamment » que les autres, un projet dont ils » sont les auteurs ».

Après ce discours, il sortit du conseil, ordonna aux Mexicains de prendre les armes. Les Espagnols avoient eu le tems de faire des alliés parmi les

caciques du pays ; & avec d'autres secours que la fortune procura à Cortez, ils se rendirent maîtres de la capitale & de la personne même de l'empereur. Ce prince parut devant Cortez avec beaucoup de sang froid & de dignité, sans témoigner ni surprise ni crainte : il demanda seulement qu'on fît attention à l'honneur de l'Impératrice, & des femmes de sa suite. Le général Castillan le reçut avec autant de marques de bonté, que de respect ; & le prince y répondit par différens signes.

Lorsqu'on fut arrivé au quartier des Espagnols, Guatimosin & la reine son épouse commencerent par s'asseoir ; mais le prince, après un moment de réflexion, se leva, & souhaita que Cortez prît sa place. Le général l'obligea de reprendre son siége ; & le monarque lui parla en ces termes : « Vaillant & fameux » commandant, pourquoi ne tirez-vous » pas votre épée, & ne m'otez-vous » pas la vie ? Des prisonniers de mon » rang sont un fardeau pour un vain» queur. Tuez-moi sans perdre plus » de tems, afin que j'aye l'honneur de » mourir de votre main, puisque je n'ai

» pas eu celui de périr pour la défense
» de ma patrie ». En disant ces mots, il ne put s'empêcher de répandre des larmes. L'impératrice pleuroit amérement; & le général, dont le cœur étoit touché de compassion, eut beaucoup de peine à ne pas suivre leur exemple.

Pendant quelque tems, le traitement qu'on fit à Guatimosin, fut tel que le méritoit un prince brave & infortuné; & ces procédés durerent tant que Cortez eut assez d'autorité pour le protéger. Mais l'avarice insatiable de ses soldats fut peu satisfaite du pillage de la capitale; ils s'imaginerent qu'elle renfermoit des trésors cachés, dont l'empereur seul avoit connoissance. Ils employerent les prieres & les menaces, pour obliger le monarque à les leur découvrir; mais voyant qu'ils ne pouvoient y réussir, ils le mirent sur des charbons ardens, & renouvellerent l'interrogatoire au milieu de ce cruel supplice. Il supporta ces tourmens avec une fermeté inébranlable, & ne laissa échapper aucune parole qui marquât la moindre foiblesse. Un de ses ministres fut mis à la même épreuve, & montra moins de courage. Vaincu par la vio-

lence de la douleur, il regarda son maître avec des cris plaintifs, comme pour lui demander la permission de révéler le secret fatal, qui leur attiroit des tourmens si cruels. L'empereur plus courageux, ou plus opiniâtre, lui ferma la bouche, en lui disant d'un ton févere : « & moi, suis-je sur un lit de » roses » ?

Cortez, qui avoit peut-être toléré cette barbarie, craignant que la mort de ce prince n'occasionnât de nouveaux troubles, le délivra de cet horrible supplice, & le garda prisonnier. Maître de la personne du souverain, il ne trouva plus de résistance dans le reste de l'empire. Toutes les provinces, entraînées par l'exemple de la capitale, se réunirent sous la domination de l'Espagne. Débarrassé des soins de la guerre, le général s'occupa à rétablir le calme parmi les nations qu'il avoit subjuguées, à rebâtir Mexico & plusieurs autres villes, à raffermir ses établissemens par des loix, en un mot, à y jetter les fondemens de l'ordre qui regne aujourd'hui dans ses conquêtes. Au milieu de ces travaux, il apprit que l'empereur, qu'il

tenoit toujours dans les fers, s'efforçoit de soulever ses sujets, ou en étoit soupçonné. Obligé de faire céder les sentimens de l'humanité aux loix cruelles de la politique, il le condamna à perdre la vie ; & ce monarque infortuné mourut honteusement sur un gibet, pour un crime qui n'a jamais été bien prouvé. Avec lui périt l'empire du Mexique, & la liberté de toutes les nations Indiennes, qui composoient ce vaste pays, qu'on appelle aujourd'hui la *nouvelle Espagne.*

A l'égard de Cortez, après avoir joui pendant quelques années de sa gloire & de sa fortune, il fut rappellé en Europe, sur quelques accusations, qui le mirent dans la nécessité de justifier sa conduite. Malgré les titres dont il fut décoré dans sa patrie ; il y eut peu de considération. A peine put-il obtenir audience de Charles-Quint, qui ne comptant pas la reconnoissance parmi les vertus d'un souverain, lui demanda un jour qui il étoit ? Cortez, saisi d'indignation, lui répondit avec la hauteur Espagnole : « je suis un homme qui » vous a donné plus de provinces, que » vos peres ne vous ont laissé de

» villes ». Il fit dans la suite d'autres voyages, qui lui attirerent de nouvelles disgraces ; & il mourut dans l'humiliation. Telle fut aussi la fin de Christophe Colomb, & de tous ceux qui ont conquis des pays immenses aux rois d'Espagne & de Portugal. La politique de ces deux cours a toujours été d'accorder de grandes concessions à tous les avanturiers qui se présentoient & proposoient de nouvelles découvertes; mais dès qu'ils avoient fait quelque conquête importante, elles les rappelloient & en envoyoient d'autres pour en recueillir le fruit. Cette politique étoit très-bonne, sans doute, pour la sûreté du pays; mais elle péchoit à d'autres égards. Les nouveaux gouverneurs, avides d'argent, & pressés de s'enrichir, épuisoient les peuples conquis par des travaux insupportables, détruisoient les nouveaux sujets, & privoient le souverain des avantages qu'il auroit dû retirer de ces immenses possessions.

Je suis, &c.

A Veracruz, ce 9 novembre 1749.

LETTRE CXV.

SUITE DU MEXIQUE.

J'AI parcouru, Madame, & visité plusieurs provinces du Mexique, avant que de me rendre dans la capitale. Je suis parti de Vera-cruz avec un magistrat de Séville, Don Juan de Mendez, chargé, par le conseil des Indes, de diverses commissions relatives au gouvernement de cet empire. Il menoit avec lui, suivant l'usage & le génie de sa nation, son médecin, son confesseur & sa maîtresse : » & puisque vous ne voyagez, » me dit-il, que par curiosité, tous les » chemins doivent vous être indifférens, pourvu qu'ils soient agréables; » vous augmenterez mon cortege, & » contribuerez aux agrémens de la » route ; mes gens auront soin que rien » ne vous manque du côté des commodités ». Nous marchâmes tantôt à cheval, tantôt en litiere ; & l'on nous fournissoit abondamment, d'une ville à l'autre, toutes les choses dont nous avions besoin.

Pour gagner la ville de Guaxaca, qui donne son nom à la province dont elle est la capitale, nous traversâmes le pays anciennement habité par les Zapotecas. C'étoit une nation terrible, toujours en guerre avec ses voisins. Les vainqueurs lioient leurs prisonniers par les parties viriles avec la corde de leur arc, & les menoient ainsi, comme en triomphe, pour les sacrifier dans leur temple. Leur usage étoit d'immoler des hommes à leurs dieux, des femmes aux déesses, & des enfans aux divinités du second ordre. Malgré cette multitude de dieux, ils ne laissoient pas de reconnoître, ainsi que tous les sujets de l'empire, un être suprême, auquel ils attribuoient la création de l'univers. Mais cette premiere cause de tout ce qui existe, étoit pour ces peuples une divinité sans nom, parce qu'ils n'avoient point, dans leur langue, de terme pour l'exprimer. Ils la croyoient oisive dans le ciel; & il a été très-difficile de leur faire comprendre, que le même pouvoir qui avoit créé le monde, fût capable, ou voulût se donner la peine de le gouverner. Ce qui paroît de plus clair sur l'ori-

gine de ces dieux, c'est que l'homme ne commença à les connoître, qu'à mesure qu'il devint misérable. Ils les regardoient comme des génies bienfaisans, dont ils ignoroient la nature, & qui se produisoient, quand les mortels avoient besoin de leur assistance.

La principale idole des Mexicains, étoit celle de la guerre, adorée sous le nom de Vitzili-Putzili, qui signifie maison luisante, & représentée sous une forme humaine, assise sur un globe, & posée sur un brancard, de chaque côté duquel sortoit la figure d'un serpent. D'une main elle tenoit une rondache blanche, de l'autre un serpent azuré; & sa tête étoit couronnée de fleurs d'or. On l'invoquoit dans les combats; & une autre, qui paroît avoir tenu le second rang, étoit le dieu de la pénitence; on s'adressoit à lui, pour obtenir le pardon de ses fautes. Parmi divers ornemens qui décoroient cette idole, on lioit, à la tresse de ses cheveux, une oreille d'or, souillée d'une espece de fumée, qui représentoit les prieres des pécheurs & des affligés. Une plaque d'or brunie, qu'elle portoit de la main gauche, faisoit l'ef-

fet d'un miroir, pour signifier que d'un coup d'œil, Dieu voit tout ce qui se commēt de crimes dans le monde. Quatre dards qu'elle avoit dans sa droite, marquoient les châtimens dont les pécheurs sont menacés. Sa fête se célébroit tous les quatre ans; c'étoit une espece de jubilé qui duroit neuf jours, & étoit suivi d'un pardon général. Un prêtre sortoit jouant de la flûte, & se tournoit successivement vers les quatre parties du monde. Ensuite s'inclinant du côté de l'idole, il prenoit de la tarre & la mangeoit: le peuple suivoit son exemple, en demandant pardon de ses péchés, & priant qu'ils ne fussent pas découverts. Les soldats faisoient des vœux pour obtenir la victoire & un grand nombre de prisonniers. Leurs prieres étoient accompagnées de gémissemens & de larmes; & le neuvieme jour, qui étoit proprement celui de la fête, on s'assembloit dans la cour du grand temple, autour duquel quatre prêtres portoient la figure du dieu; & les autres lui présentoient de l'encens, tandis que le peuple se frappoit les épaules à coups de fouet ou de discipline. Après la procef-

sion, on apportoit des présens à la divinité; & tout le monde se retiroit, pour donner au clergé le temps de les recueillir. Au retour du peuple, à qui il falloit toujours des spectacles de sang, on faisoit paroître un captif; & on l'immoloit au milieu des chants & des danses. On plaçoit ensuite quelques mets devant l'idole; & les jeunes gens couroient pour s'en saisir. Il y avoit des prix pour les quatre qui arrivoient les premiers; & jusqu'au renouvellement de la même fête, ils obtenoient différentes marques de distinction. A la fin des cérémonies, les filles & les garçons qui avoient servi dans le temple, se retiroient chez leurs parens; & ceux qui prenoient leur place, les poursuivoient avec de grands cris, leur jettoient des pelottes d'herbe, & leur reprochoient d'abandonner le service des dieux.

Une troisieme idole, moins puissante peut-être, mais plus chere à la nation, que les deux précédentes, étoit l'objet d'un culte particulier, où la dévotion publique éclatoit avec plus d'ardeur. Elle n'étoit formée ni de bois, ni de métail, mais de toutes les semences des choses qui servent à la

nourriture, moulues & paitries ensemble, avec le sang des enfans & des vierges sacrifiées. Les prêtres la faisoient sécher; & le jour de sa consécration, les peuples y assistoient avec des réjouissances extraordinaires. Les plus dévots approchoient de la statue, la touchoient avec la main, appliquoient à ses parties principales divers bijoux qu'ils croyoient sanctifiés par leur vertu, & les regardoient comme un préservatif contre plusieurs sortes de maladies. Comme la statue étoit d'une matiere que le temps ne manquoit pas d'altérer, on la renouvelloit avec les mêmes formalités. La veille, elle étoit mise en pieces; & l'on en donnoit des morceaux comme des reliques.

On faisoit aussi, à certains jours de l'année, une idole dont la matiere pouvoit se manger; les prêtres la dépeçoient, & en distribuoient les fragmens. C'étoit une espece de communion, à laquelle on se préparoit par des purifications, des jeûnes & des prieres. Cette fête, que les Mexicains célébroient au mois de mai, pourra vous paroître d'autant plus singuliere, pour des idolâtres qui n'avoient aucune notion de

la religion chrétienne, qu'elle sembloit, comme vous le voyez, une imitation du plus auguste de nos mysteres. Je ne la rapporte que sur une tradition constante, qui s'est perpétuée depuis l'arrivée des Espagnols. Des filles consacrées au service du temple, pêtrissoient ensemble du miel & de la farine, & en faisoient une figure humaine. Tous les seigneurs assistoient à ce travail; & l'on paroit la statue d'habits & d'ornemens. Le jour de la fête, les jeunes filles étoient vêtues de robes blanches, couronnées de maïs, & avoient les joues peintes de vermillon; on les nommoit les sœurs du dieu dont elles animoient le culte. Elles portoient l'idole sur un brancard; & de jeunes hommes la recevoient de leurs mains, pour l'aller placer sur les degrés du temple, où le peuple venoit se prosterner. D'autres filles apportoient des morceaux de la même pâte, dont elles avoient fait la statue, & qu'elles appelloient la chair de dieu. Les prêtres les bénissoient, les coupoient en pieces, & en donnoient à tous les assistans. Ceux-ci les recevoient avec des apparences de piété, qui alloient

jusqu'à l'adoration, & les mangeoient avec la même dévotion, que s'ils se fussent nourris du corps même de leur dieu. On en portoit aux malades; & c'étoit un péché du premier ordre, de prendre d'autre nourriture avant celle-là : on cachoit avec soin jusqu'à l'eau, pour empêcher les enfans même d'en boire.

Ces peuples adoroient une divinité, dont la réputation attiroit des pélerins de toutes les provinces de l'empire : c'étoit celle des négocians. La statue placée, dans un temple fort élevé, au milieu d'un monceau d'or, d'argent, de pierreries, de plumes rares, & d'autres marchandises de prix, représentoit la figure d'un homme, avec une tête d'oiseau, couverte d'une espece de mitre; les bijoux les plus précieux servoient d'ornemens à ses jambes, pour exprimer les faveurs que ce nouveau Plutus accordoit à ses sectateurs. Les marchands célébroient tous les ans, en son honneur, une fête à la Mexicaine, c'est-à-dire, cruelle, barbare & sanguinaire. Ils achetoient un esclave de belle taille, le paroient des habits de l'idole, le

nourrissoient délicatement, & n'épargnoient rien pour en faire une victime digne d'eux & du dieu des richesses. Après l'avoir bien nourrie, bien engraissée & bien arrondie, comme ces gros financiers, qui vivent, dorment & roulent dans l'opulence, le jour on le promenoit dans les rues, & la nuit on l'enfermoit dans une cage. Quelque tems avant la fête, les prêtres venoient lui annoncer son sort: il l'acceptoit avec soumission; c'est du moins ce qu'on lui faisoit dire; & dans le moment de la célébration, on le conduisoit au lieu du sacrifice; il se faisoit à minuit; & son cœur étoit offert à la lune. On portoit le corps chez le principal marchand; il y étoit rôti & préparé avec les plus fins assaisonnements. Les convives dansoient en attendant le festin; & après avoir mangé leur part de cet horrible mets, ils alloient saluer & remercier le dieu au lever du soleil. Ils continuoient les réjouissances pendant le reste du jour, déguisés sous différentes formes, les uns en oiseaux, en papillons, en grenouilles, &c; les autres en boiteux, en manchots, en bossus, &c. Ils faisoient des récits agréables de leurs ac-

cidents, ou de leurs métamorphorses; & la fête se terminoit par de nouvelles danses.

Comme les Mexicains étoient dans l'usage d'immoler des victimes humaines, ils épargnoient le sang de leurs ennemis dans les combats, pour avoir plus de prisonniers à offrir à leurs dieux. Montezuma avoua à Cortez, que s'il n'avoit pas conquis la république de Tlascala, avec laquelle il étoit continuellement en guerre, ce n'étoit que pour assurer un plus grand nombre de victimes à ses temples. Si on en croit les Espagnols, les ambassadeurs de ce prince dirent à ce même général, que leur maître en avoit sacrifié plus de vingt mille chaque année. C'est une très-grande exagération, sans doute; mais il est certain que lorsque les Castillans entrerent dans le temple de Mexico, ils trouverent, parmi les ornemens, des crânes d'hommes suspendus comme des trophées. Si l'on mettoit trop d'intervalle entre les guerres, le grand sacrificateur portoit ses plaintes au souverain, & lui représentoit que les idoles mourroient de faim. Aussi-tôt on donnoit avis à tous les Caci-

ques, que les dieux demandoient à manger: alors toute la nation prenoit les armes; & sur quelque vain prétexte, les peuples de chaque province commençoient à faire des incursions sur leurs voisins.

La chair humaine étant, pour ces peuples, un délicieux régal, le jour où l'on immoloit les prisonniers, étoit une très-grande fête dans le pays. On réservoit les têtes, pour en construire ce qu'on appelloit le cimetiere des sacrifices; on nommoit ainsi une espece d'amphitéatre, fabriqué de chaux & de têtes de morts, dont les dents s'offroient en dehors, & formoient le spectacle le plus horrible. Il y avoit quatre grandes tours à l'entrée de l'édifice, qui n'étoient faites que de pareils matériaux. Les Espagnos compterent, dit-on, plus de cent trente mille têtes dans la composition de ces affreux bâtimens, sans y comprendre celles des tours. La ville entretenoit plusieurs personnes qui n'avoient d'autres fonctions, que de remplacer les têtes qui tomboient, & de conserver l'ordre établi dans cet abominable édifice.

Les Mexicains avoient différentes

ſortes de ſacrifices : dans les uns, on faiſoit monter les priſonniers ſur un amphithéatre deſtiné à cet uſage. On étendoit chaque victime ſur une grande pierre; & quatre prêtres la tenoient par les pieds & par les mains. Alors le grand ſacrificateur apuyoit le bras gauche ſur ſon eſtomac, & lui ouvrant le ſein de la main droite, il en arrachoit le cœur qu'il préſentoit au ſoleil, pour lui offrir la premiere vapeur qui s'en exhaloit; puis ſe tournant vers l'idole, il lui en frottoit la face, en prononçant quelques paroles myſtérieuſes. Les autres miniſtres de ce culte exécrable, jettoient le corps en bas de l'échaffaud ; & tous les captifs recevoient le même traitement. Ceux qui les avoient pris à la guerre, venoient les enlever, & les diſtribuoient à leurs amis, qui les mangeoient ſolemnellement. D'autres fois on écorchoit tout vifs les priſonniers ; & l'on revêtoit de leur peau les miniſtres ſubalternes, qui ſe diſtribuoient dans tous les quartiers de la ville, chantant & danſant à la porte des maiſons; chaque habitant devoit leur faire quelque libéralité; ceux qui ne leur offroient

offroient rien, étoient frappés au visage d'un coin de la peau, qui leur laissoit des traces de sang. Cette cérémonie ne finissoit, que lorsque le cuir commençoit à se corrompre. Dans d'autres fêtes, il y avoit des défits entre les sacrificateurs & les victimes. Le captif étoit attaché, par un pied, à une grande roue de pierre : on l'armoit d'une épée & d'une rondache; celui qui s'offroit pour l'immoler, paroissoit avec les mêmes armes ; & le combat s'engageoit à la vue du peuple. Si le captif demeuroit vainqueur, non seulement il échappoit au sacrifice ; mais il recevoit le titre & les honneurs que les loix du pays accordent aux guerriers ; & le vaincu servoit de victime.

C'est sur ces débris détestables, que la religion chrétienne s'est établie au Mexique, partie par la persuasion, partie par le desir de plaire aux Espagnols. Un missionnaire témoignoit son étonnement à un vieil Indien, de la facilité avec laquelle on y avoit reçu la loi de Jesus-Christ, sans que la nation y fit presque aucune opposition : » ne croyez pas, lui répondit » le vieillard, que nous nous y soyons

» soumis inconsidérément, & sans exa» men. Il y avoit long-tems que nous » étions mécontens de nos dieux, & » des cruautés qu'ils exigeoient. Nous » n'osions d'abord le témoigner ou» vertement, dans la crainte d'offen» ser nos prêtres. Le plus grand nom» bre étoit disposé à prendre une au» tre religion, lorsque vous vîntes » nous annoncer la vôtre. Nous la » trouvâmes convenable, juste & » bonne, & jugeâmes que c'étoit la » seule que nous dussions embrasser». Les idoles furent brûlées ; on détruisit les temples ; on les changea en églises chrétiennes. On porta les loix les plus séveres contre les festins de chair humaine; & entre plusieurs exemples de rigueur, Cortez fit périr, par les flammes, un malheureux Mexicain, qui, suivant l'exemple abominable de son pays, fut trouvé mangeant le pied d'un homme qu'on avoit tué. Il paroît cependant, que le conquérant du Mexique n'y exerça jamais des cruautés aussi réfléchies, que celles qu'on pratiquoit dans les autres établissemens Espagnols, où les hommes fatigués de massacres, employoient des meutes de

chiens pour dévorer leurs semblables.

Saint-Ildéfonse est la capitale du district des Zapotécas, qui ont donné lieu à cette longue digression. Nous y arrivâmes la veille de Noel; & nous n'en partimes que le lendemain, parce que Don Juan & sa maîtresse voulurent y faire leur dévotion : le confesseur leur dit la messe, & les communia de sa main; le docteur & moi, qui n'étions ni dévots ni amans, nous nous contentâmes de l'entendre. Le reste du jour se passa en conversations pieuses, comme disent les Espagnols, pour signifier toute espece d'entretien qui suit la réception des sacremens. Le discours tomba d'abord sur les religieux du Mexique, dont le pere Acuença, dominicain, c'est le nom du confesseur de Don Juan, nous fit un discours peu flatté.

» Avant que d'être attaché à Votre » Excellence, dit le Jacobin, elle sçait » que j'avois fait deux voyages dans » la Nouvelle Espagne, l'un en quali- » té de prédicateur à Chiapa; l'autre » pour une commission particuliere à » Mechoacan. Quoiqu'on ne puisse pas » m'accuser d'avoir puisé des principes

» trop séveres dans la province d'An-
» dalousie, où j'avois pris l'habit de
» religieux, je vous avouerai néan-
» moins, que je ne pus m'empêcher
» de gémir de la vie profane, que je
» voiois mener à nos moines dans ce
» nouvel hémisphere. En arrivant à Ve-
» ra-cruz, j'allai loger dans un couvent
« de notre ordre, Quelle fut ma surprise,
» de le trouver gouverné par un jeune
» homme, qui avoit obtenu cet em-
» ploi pour une somme de mille du-
» cats ! Je m'attendois d'abord à y
» voir un bibliotheque ; parce que
» je sçavois que la maison étoit riche.
» Hélas ! elle ne consistoit qu'en une
» douzaine de vieux livres, relégués
» dans un coin, couverts de toiles d'a-
» raignées, & sur lesquels on avoit pla-
» cé une guitarre. La chambre du jeune
» supérieur étoit revêtue d'une tapis-
» serie de coton, brodée de toutes les
» couleurs, & ornée de très-beaux ta-
» bleaux. Les tables étoient couvertes
» de tapis de soie, les buffets garnis
» de porcelaines , & remplis de dif-
» férentes sortes de confitures & de
» conserves. Ses discours roulerent sur
» sa naissance, sur sa faveur auprès des
» grands, & plus encore auprès des

» dames, sur sa belle voix & son ha-
» bileté en musique, dont il donna des
» preuves, en chantant & jouant, sur
» sa guitarre, des vers tendres, qu'il di-
» soit avoir composés pour une reli-
» gieuse. On servit ensuite une cola-
» tion, dont tous les plats étoïent par-
» fumés d'ambre & de musc. Mes sens
» furent tellement enchantés & satis-
» faits par la beauté des meubles, le
» son des instrumens, la délicatesse des
» mets & des odeurs, dans la cellule
» voluptueuse de ce jeune cénobite,
» qu'étant passé d'Europe dans le Nou-
» veau Monde, ce monde, en effet, me
» parut tout nouveau.

» Au reste, ceci ne regarde pas seu-
» lement les gens de mon ordre ; par-
» tout où je j'allois, je remarquois,
» dans les religieux & les prêtres, une
» vie molle, & des manieres bien op-
» posées à leur profession. Qu'eussiez-
» vous dit de voir un enfant de S.
» François, monté sur un cheval bai,
» suivi d'un laquais, pour aller seule-
» ment au bout de la ville, entendre
» la confession d'un mourant ? Sa robe
» relevée laissoit paroître un bas de
» soie orangé, des souliers de maro-

» quin, une culotte de toile de Frise, » & une dentelle de quatre doigts, at- » tachée sous le genou. Les autres » moines portoient, sous leurs larges » manches, des pourpoints piqués de » soie, des manchettes brodées & des » chemises de toile d'Hollande. Après le » repas, ils nous proposoient de jouer » aux dez, ou aux cartes; & ces amu- » semens duroient une partie de la » nuit. C'est encore un usage établi » parmi les religieux du Mexique, » de visiter les couvens de femmes, » de donner une partie du jour au » plaisir d'entendre leur musique, » & de manger leurs confitures. Ces » maisons ont des appartemens fort » ornés, mais partagés par des grilles » de bois, pour la sépararation des » deux sexes.

» C'est dans ces lieux, que tous les » habitans d'une naissance honnête, » font élever leurs filles. L'éducation » qu'elles y reçoivent consiste à faire » des ouvrages à l'aiguille, à se perfec- » tionner dans la musique, à jouer des » comédies qui se représentent dans les » églises aux grandes fêtes. On m'a » parlé d'une jeune religieuse, qui s'é- » toit tellement enrichie par les pré-

» sens qu'elle recevoit des ecclésiasti-
» ques, & particulierement d'un évê-
» que qui l'aimoit, qu'elle se fit bâtir
» un magnifique appartement, avec
» des galeries & des jardins, où elle
» étoit servie par six négresses. Dans
» la plupart de ces monasteres, on ne
» vit point en communauté : chaque
» religieuse reçoit, de la masse commune,
» de quoi fournir à son entretien, &
» peut avoir plusieurs esclaves à son
» service.

» Le clergé est opulent & nombreux;
» il possede lui seul le quart des re-
» venus du royaume; & l'on peut dire,
» sans exagérer, que les prêtres, les
» moines & les religieuses forment plus
» d'un cinquieme des habitans libres de
» ce pays; mais comme ils sont, en gé-
» néral, trop ignorans pour instruire
» par leurs prédications, & trop dé-
» bauchés pour édifier par leur conduite,
» les peuples ne retirent aucun avan-
» tage de leur nombre, de leurs
» richesses, ni de leur crédit. La plu-
» part ne sont que des aventuriers sor-
» tis d'Espagne, qui, sans égard pour
» leur caractere, ne cherchent qu'à
» s'enrichir promptement, en abusant

» de l'ignorance & de la crédulité de
» ces bonnes gens. Scrupuleusement at-
» tachés à l'extérieur de la dévotion,
» ils se mettent peu en peine du fond
» de la morale. Ce que je dis souffre
» pourtant quelque exception ; & mal-
» gré les défauts de la plupart des ec-
» clésiastiques séculiers ou réguliers, je
» ne puis m'empêcher de louer le zele
» de ceux, à qui l'on doit quantité de
» fondations pieuses & charitables. Ce
» sont eux qui ont donné aux Indiens &
» aux negres quelque connoissance de
» la vraie religion, & adouci, en quel-
» que sorte, leur esclavage. J'ai vu des
» prélats se sacrifier pour l'instruction
» de leurs ouailles, & d'autres pour
» s'opposer à des abus qu'ils falloit
» réprimer. Un évêque mourut empoi-
» sonné, pour avoir voulu empê-
» cher les femmes de son diocese de
» manger à l'église. Elles se prétendent
» sujettes à de si grandes foiblesses d'es-
» tomac, qu'elles ne sçauroient en-
» tendre une messe, sans prendre une
» tasse de chocolat, accompagnée de
» quelques confitures. Leurs servantes
» leur en apportoient ; & comme ce
» n'étoit pas sans causer quelque dis-
» traction, le prélat s'étoit proposé d'a-

» bolir ce ſcandale. Après avoir em-
» ployé inutilement les voies de la dou-
» ceur, il publia une excommunication ;
» mais on n'en fut pas moins obſtiné à
» lui déſobéir. Enfin, pour finir cette
» querelle, on prit le parti de lui faire
» avaler du poiſon ; & il mourut, en
» demandant pardon à Dieu pour les
» auteurs de ſa mort.

» De pareils traits ſont bien capa-
» bles d'inſpirer aux Indiens, & d'en-
» tretenir parmi eux, la vénération qu'ils
» ont pour les eccléſiaſtiques, & ſpécia-
» lement pour les moines. J'ai vu ces
» derniers en abuſer indécemment, dit
» le pere confeſſeur; & j'eus la foibleſſe
» un jour de me prêter à leur ſuper-
» cherie. J'étois monté ſur une mule,
» pour deſcendre une montagne ; l'a-
» nimal ſe cabra, & me précipita le
» long des rochers. Je n'aurois pas évité
» la mort, ſi le ciel n'eût permis que
» je fuſſe arrêté par un arbriſſeau. Des
» Indiens qui étoient préſens, ſe mi-
» rent à crier au miracle ; & dans l'opi-
« nion qu'ils eurent de ma ſainteté, ils
» ſe mirent à genoux devant moi, pour
» me baiſer les mains. Ceux qui arri-
» verent les premiers dans le bourg où

» je devois me rendre, y répandirent
» le bruit de mon aventure, & firent
» prendre de moi la même idée aux
» habitans. Elle me valut des présens
» si considérables, qu'en faisant le
» compte de mes richesses, dans un
» couvent de mon ordre, je me trou-
» vai quarante écus en argent, & la
» valeur de cette somme en œufs, en
» miel, en fruits, en volailles, &c. Il
» est vrai que je n'avois amassé toutes
» ces offrandes, qu'en suivant trop fa-
» cilement le conseil que m'avoit donné
» un de nos religieux. Tant que nous
» passerons pour des saints, me dit-il,
» nous serons toujours en état de gou-
» verner ces peuples imbécilles, de dis-
» poser de leurs biens, & de leurs per-
» sonnes. Là-dessus il me mena a l'é-
» glise, & me fit asseoir avec lui sur
» une chaise dans le chœur, représen-
» tant le saint que ces bonnes gens ima-
» ginoient. Si-tôt que nous eûmes pris
» place, les hommes, les femmes & les
» enfans vinrent se mettre à genoux
» à mes pieds, pour recevoir ma bé-
» nédiction, me faire leur offrande, &
» demander mes prieres. Ce même re-
» ligieux me raconta, qu'environ huit
» mille piastres qu'il avoit amassées de-

» puis douze ans, par l'aveuglement
» de ce peuple, venoient de lui être
» enlevées par des voleurs : ce qui me
» fit appliquer à moi-même ce pro-
» verbe, que l'argent mal acquis ne pro-
» fite jamais, craignant de perdre,
» comme lui, ce que la simplicité des
» Indiens m'avoit fait recueillir.

» D'après ce que je viens de dire,
» il n'est pas étonnant, que presque tous
» les biens passent entre les mains du
» clergé. Ajoutez-y les ressources du
» commerce, dont les curés & les
» moines se mêlent avec d'autant plus
» de licence & d'impunité, qu'ils se
» font redouter par la sainteté de leur
» ministere, & l'abus des armes ecclé-
» siastiques. Ils arrachent de ces mal-
» heureux, tout ce qu'ils gagnent par
» leur travail. Aussi les Espagnols, n'i-
» maginant pas de moyens plus assurés
» de se faire des fonds, ont peu de
» goût pour le mariage, & préferent
» d'entrer dans l'état monastique : ils
» y trouvent à la fois, le repos, la
» considération & l'opulence ; voilà ce
» qui remplit les couvens d'hommes &
» de filles : ils se sont tellement multi-
» pliés, que dans la seule capitale, on

» en compte plus de cinquante, la
» plupart très-riches, & fondés par
» divers particuliers, qui cherchent
» à se distinguer par ces sortes de li-
» béralités. Les uns font bâtir de ri-
» ches autels dans les chapelles des
» saints qu'ils prennent en affection;
» les autres présentent des couronnes
» d'or, des chaînes & des lampes aux
» images de la vierge. Un créole qui
» meurt, croit son ame en sûreté, lors-
» qu'il a laissé de grosses sommes à
» l'église. Ses créanciers ou ses parens
» sont souvent oubliés; & les biens
» passent aux monasteres: ce qui doit
» d'autant plus vous surprendre, que
» rarement les créoles parivennent aux
» dignités ecclésiastiques. Dans les cou-
» vens même, on s'est toujours efforcé
» de les abaisser & de les écarter des pre-
» mieres places: on craint que par leur
» nombre, ils ne l'emportent sur les vé-
» ritables Espagnols; c'est pour cette
» raison, que tous les supérieurs
» sont envoyés d'Europe; il y a
» pourtant des provinces, où les
» créoles se sont si bien soutenus, qu'ils
» ont refusé de recevoir les religieux
» qui leur venoient d'Espagne: d'au-
» tres ont vécu en si mauvaise intelli-

» gence, qu'à l'élection d'un provincial, ils se seroient égorgés, si le vice-roi ne se fût rendu à leur assemblée, & n'en eût fait mettre quelques-uns dans les fers. Les créoles triompherent, à la fin, par la pluralité des suffrages, & ont prétendu que, ne manquant point de sujets de leur nation, ils n'avoient pas besoin de secours étrangers. On les laisse paisibles dans cette possession ; parce qu'avec beaucoup de soumission pour le saint siege, ils envoient à Rome autant d'argent que les Espagnols.

» Dans la province de Mexico, il n'y a que les jésuites & les carmes, qui ayent conservé la supériorité aux Européens, en faisant venir de leur pays, tous les ans, deux ou trois recrues de leur ordre. Dans le district de Guaxaca, on ne reçoit aucun missionnaire étranger : les dominicains ont long-tems resisté aux créoles, alléguant, avec autant de chaleur que de vérité, l'ignorance des peuples, dont les idées, sur les choses divines & humaines, sont également ridicules. Les Indiens convertis à la religion chrétienne, n'en sont

» pas moins idolâtres ; car ils adorent » nos images comme autant de dieux. » Les créoles le souffrent, & disent » que cela vaut encore mieux, que s'ils » n'étoient point baptisés. Le saint, » ajoutent-ils, aura pitié d'eux, & les » bénira pour l'amour de son image. » On se plaît à les entretenir dans cet » aveuglement général : il leur est dé- » fendu d'avoir des livres; & dans toute » la nouvelle Espagne, on en voit très- » peu d'autres, que des heures, des » missels & des breviaires. Le hazard » fit tomber un jour les métamorpho- » ses d'Ovide entre les mains d'un » créole : il remit ce livre à un reli- » gieux, qui crut de bonne foi, & per- » suada à toute la ville, que c'étoit une » bible angloise. Sa preuve étoit les » figures de chaque métamorphose, en » disant : voilà comme ces chiens d'hé- » rétiques adorent le diable, qui les » change en bêtes. Ensuite la prétendue » bible fut jettée dans un feu qu'on allu- » ma exprès ; & le religieux fit un grand » discours, pour remercier saint Fran- » çois de cette heureuse découverte. » Une ignorance égale regne dans tous » les tribunaux de la justice. J'ai vu

» porter, dans une même audience, » la même sentence sur deux cas di» rectement opposés. Quand on eut » fait comprendre au juge cette con» tradiction, il se leva sur son siege, » & jura par tous les saints, que ces » chiens de luthériens Anglois lui » avoient enlevé, parmi ses livres, ceux » du pape Justinien, dont il se servoit » pour juger les causes douteuses; mais » que si ces huguenots repassoient par » la Nouvelle Espagne, il les feroit tous » brûler ».

Nous ne restâmes que deux jours à Saint-Ildefonse; de-là nous nous rendîmes à Saint-Yago, dans le canton de Nixapa: cette ville bâtie sur la riviere d'Alvarado, est par conséquent d'un riche commerce. Elle contient environ mille habitans, tant Indiens qu'Espagnols. On y recueille de l'indigo, du sucre, de la cochenille, du cacao, & de l'achiote, autrement dit, du roucou. Le Mexique est le seul pays qui produit la cochenille. On a longtems ignoré l'origine de cette drogue, si utilement employée dans la teinture en écarlate ou en cramoisi, & si propre à nuancer, à rehausser, par une

heureuse illusion, les foibles couleurs du visage des dames. Tout le monde sçait aujourd'hui, que la cochenille est un insecte qui s'attache aux feuilles de diverses plantes. On peut comparer sa figure à celle de nos punaises domestiques, qui étant desséchées, sont grosses comme une petite lentille, d'un rouge noirâtre. Lorsque le fruit de la plante qui engendre la cochenille, est en maturité, il s'ouvre comme une grenade, & se remplit de petits insectes rouges & presqu'imperceptibles. Comme ils y mourroient bientôt faute de nourriture suffisante, si les Indiens n'avoient soin de les en retirer, ils étendent sous l'arbre un grand drap; & agitant les branches avec un baton, ils forcent l'insecte de sortir. Ces petits animaux, contraints de quitter leur demeure, tâchent de se sauver, en s'élevant avec leurs aîles; mais leur foiblesse & l'ardeur du soleil ne leur permettant pas d'aller loin, ils tombent sur le linge comme de la poussiere; & perdant alors leur premiere figure, ils n'ont plus que celle d'une petite graine, brune, chagrinée & luisante. En les réduisant en poudre,

on s'en sert comme de vermillon.

Il est une autre maniere de se procurer une plus grande quantité de cette substance ; & c'est même la plus usitée. Les Indiens cultivent certaines plantes, dont les feuilles sont, pour la cochenille, comme les mûriers pour les vers à soie. Ils font, avec de la mousse, des especes de nids, dans chacun desquels ils mettent douze ou quatorze cochenilles. Ces animaux donnent naissance à des milliers de petits, qui se dispersent sur les plantes voisines, se fixent dans les endroits qui fournissent le plus de nourriture, & y restent jusqu'à leur dernier accroissement. On en fait, chaque année, plusieurs récoltes. Dans la premiere, on enleve les nids & les insectes qui y sont morts, après avoir donné naissance à leurs petits. Trois mois après, on recueille le produit de cette seconde génération, en laissant quelques grosses cochenilles, qui donnent lieu à une troisieme, que l'on enleve pareillement au bout de trois autres mois ; on les détache de dessus les feuilles avec un pinceau.

Ces races multiplieut si prodigieuse-

ment, qu'il en reste toujours une très grande quantité, malgré ce que les oiseaux, les fourmis & les vers en consomment. Cette drogue a une qualité d'autant plus extraordinaire, que, quoiqu'elle appartienne à l'espece le plus périssable du genre animal, elle ne se gâte jamais. Sans autre soin que celui de l'enfermer dans une boîte, on en a gardé pendant plus de cent ans, qui n'a rien perdu de sa vertu, ni pour la médecine, ni pour la teinture. On l'estime autant que l'or & l'argent, tant à cause de la promptitude, que de la sûreté de son débit. Il faut qu'il y ait bien des hommes occupés à ce travail; car dans certaines années, il entre en Europe près de six cens mille livres pesant de cette matiere; & l'on évalue ce commerce annuel à plus de douze millions. Cette grande consommation mériteroit qu'on fît des tentatives pour en établir la culture dans nos colonies : on pourroit y employer beaucoup de terres inutiles, c'est-à-dire, ou trop usées, ou trop maigres pour produire des cannes de sucre, du tabac, de l'indigo, du roucou, du manioc, & d'autres denrées

de cette nature; on auroit peut-être d'autant moins de peine à réussir, que rien ne se multiplie plus aisément, que la plante qui sert de nourriture à ces animaux. Il n'est question que d'enterrer à moitié une de ses feuilles, pour lui faire prendre racine. Les provinces du Mexique, qui en produisent le plus, sont celles de Tlascala, de Guatimala, & sur-tout de Guaxaca.

Cette derniere fournit aussi beaucoup de cacao, qui est une des principales richesses de l'empire. Le cacaotier croît naturellement dans plusieurs contrées de l'Amérique. Il est d'une grandeur & d'une grosseur médiocre, varie suivant la nature du sol; & en ce point, la Nouvelle Espagne l'emporte sur les autres pays. La feuille ressemble à celle du châtaignier; mais elle est plus étroite. A celles qui tombent, il en succede d'autres; de sorte que l'arbre n'est jamais sans verdure. Il est chargé d'une quantité innombrable de fleurs; mais de mille, il y en a à peine dix qui donnent du fruit. Il se forme une gousse semblable à un gros cornichon, tirant sur le verd avant sa maturité, ordinairement brune, & quel-

quefois jaune, blanche, ou bleue, lorsqu'elle est mûre. Elle est pointue par le bas, & sa surface taillée en côtes de melon. Elle pend le long de la tige & des meres-branches, & non point aux extrêmités de l'arbre, comme la plupart de nos fruits d'Europe. Cette gousse contient les amandes du cacao, couvertes d'une substance mucilagineuse, dont elles tirent leur nourriture. Elles ressemblent assez aux pistaches; mais elles sont plus grosses, plus arrondies, & couvertes d'une pellicule seche & dure. La chair en est un peu violette, roussâtre, & d'une amertume qui n'est point désagréable. Il y a dans chaque gousse, vingt-cinq à trente grains, séparés par de petites cellules blanches, & d'une acidité qui ne déplait point lorsque le fruit est dans sa maturité : un morceau mis dans la bouche, étanche la soif & rafraîchit.

Les Mexicains sement les amandes de cacao dans une terre chaude & humide ; & les arbrisseaux paroissent vers le quinzieme jour; mais ils sont deux ans à croître de la hauteur de cinq à six pieds. On les transplante alors, en les arrachant avec la terre qui couvre les

racines. On les met en alignement, à quinze ou dix-huit pieds de distance l'un de l'autre, accompagnés chacun d'un échalat pour les supporter, & environnés de platanes ou d'autres arbres, qui fournissent l'ombre dont ils ont besoin. On retranche du pied tous les rejettons, qui empêcheroient le cacaotier de s'élever. On arrache les mauvaises herbes qui croissent autour; & l'on s'attache principalement à garantir la plante de l'excès de l'eau, du froid, & de certains vers qui la rongent. L'arbre n'est dans son plein rapport, que la quatrieme ou cinquieme année. Il est alors élevé de neuf à dix pieds, & gros comme le poing: sa maniere de croître, est de former une tête en couronne: si on l'abandonne à lui-même, il s'en fait plusieurs les unes sur les autres; mais elles ne font que nuire à la premiere, qui est la principale. Aussi a-t-on soin, en cueillant le fruit, de couper les couronnes superflues, & sur-tout de retrancher le bois mort. La nature est si riche dans ce pays, que personne n'a encore tenté de faire usage de la greffe; il y a cependant lieu de croire que le fruit en vaudroit mieux.

Lorſqu'on juge que le cacao eſt dans ſon point de maturité, on ouvre les gouſſes avec un couteau ; on en tire le fruit, qu'on fait ſécher à l'ombre pendant trois jours, & trois autres jours au ſoleil. Cette opération ſe renouvelle alternativement, juſqu'à ce qu'il ſoit tout-à-fait ſec. D'autres abattent, avec une perche, les coſſes mûres, & prennent garde de toucher à celles qui ne le ſont point, ou de faire tomber les fleurs ; car on voit, ſur le même arbre, des fruits de tout âge, & des fleurs dans toutes les ſaiſons. On met en tas, pendant quatre jours, toutes les gouſſes ainſi abattues : les amandes germeroient, ſi elles reſtoient plus long-tems dans leur enveloppe. On les en retire le cinquieme jour ; & on les aſſemble en monceaux couverts de feuilles, pour qu'elles éprouvent une légere fermentation : c'eſt ce qu'on appelle faire reſſuer le cacao. On le remue ſoir & matin, juſqu'à ce qu'il prenne une couleur rouſſe, & qu'il ſoit ſec. Les graines ainſi préparées, ſont portées en Europe, & vendues par les épiciers.

L'achiote, ou le roucou, eſt une

autre production du Mexique, que les habitans de la province de Guaxaca cultivent avec soin. L'arbre est de la grandeur d'un noisettier, fort touffu, & pousse, de son pied, plusieurs tiges droites & rameuses. Ses branches portent à leurs extrêmités, deux fois par an, des touffes de fleurs d'un rouge pâle, grandes, assez belles, mais sans odeur & sans goût. Le fruit est dans une espece de coque, grosse comme celle d'une amande, & hérissée de pointes, comme celle de la châtaigne. Elle s'ouvre quand elle est mûre, & laisse voir une graine rouge, couverte d'une matiere humide, très-adhérente au doigt lorsqu'on la touche. On la réduit en pâte; & l'on en forme des boules rondes, ou des tablettes, qui servent à plusieurs usages, & particulierement à la teinture des étoffes,

La vanille la plus estimée, est celle qui croît dans la Nouvelle Espagne. Ses fleurs sont noires; & les gousses ont une odeur agréable. Celle des autres pays a la fleur blanche, & la gousse sans odeur. La plante s'entortille autour des arbres, comme le lierre; à l'extrêmité des rameaux, paroissent

les fleurs, & ensuite de petites gousses vertes, molles, charnues, longues d'un demi-pied, & de la grosseur de la côte d'une feuille de tabac, à laquelle elles ressemblent lorsqu'elles sont seches : le fruit est une petite graine noire & luisante, renfermée dans chaque gousse. Croiriez-vous, Madame, qu'il y a au Mexique, des gens de mauvaise foi, qui la retirent de son enveloppe, y substituent des paillettes, ou d'autres corps étrangers, bouchent les ouvertures avec de la colle, & la vendent pour de la bonne vanille ?

C'est principalement avec l'achiote & le cacao, que les Mexicains composoient autrefois cette fameuse liqueur, que les Espagnols ont adoptée, & communiquée ensuite à toute l'Europe : je veux parler du chocolat. On prétend que ce nom vient du mot indien *atte*, qui veut dire *eau*, & du bruit qu'elle fait dans le vase, quand elle bouillonne. Dona Elvire, qui connoissoit toutes les manieres de préparer cette boisson, & prenoit plaisir, chaque matin, à faire le chocolat de Son Excellence, aimoit à nous en apprendre les différentes compositions.

« Autrefois,

» trefois, disoit-elle, avant l'arrivée
» des Castillans au Mexique, les habi-
» tans faisoient une liqueur avec du
» cacao délayé dans de l'eau chaude,
» assaisonné avec du piment, coloré
» avec de l'achiote, & mêlé dans une
» bouillie de maïs, pour en augmenter
» le volume. Cette composition avoit
» l'air si brut, & un goût si sauvage,
» que les Espagnols n'auroient jamais
» pu s'y accoutumer, si le manque de
» vin ne les avoit contraints à se faire
» cette violence, pour n'être pas tou-
» jours obligés de boire de l'eau pure.
» Mais plus industrieux que les Mexi-
» cains, ils corrigerent le désagrément
» de ce breuvage, en ajoutant au cacao
» divers aromates, & en changeant toute
» cette préparation, à laquelle néan-
» moins ils conserverent toujours le nom
» de chocolat. Voici celle qui me paroît la
» plus universellement usitée parmi eux
» dans ce pays. On fait rôtir des grains
» de cacao dans une poële percée; on
» en ôte la pellicule qui les enveloppe,
» & on les broie dans un mortier, jus-
» qu'à ce qu'ils soient réduits en pâte.
» On y ajoute deux fois autant de sucre,
» avec du poivre, de la vanille, du

» musc, & de l'ambre. Avec ce mé-
» lange, on fait des rouleaux, ou de
» petits pains que l'on conserve; &
» lorsqu'on veut s'en servir, on les
» rape comme de la muscade. On met
» ensuite chauffer de l'eau dans un
» vaisseau de cuivre ou d'argent; &
» on la verse bouillante dans des coupes
» de porcelaine ou de coco: enfin on
» a un petit morceau de biscuit tout
» prêt, qu'on trempe dans la liqueur.
» L'usage de la vanille dans le chocolat
» est venu des Espagnols; les Mexi-
» cains ne l'avoient pas, avant la con-
» quête. Cette boisson est aujourd'hui
» si commune dans le pays, qu'il n'y a
» point de noirs, ni de porte-faix, qui
» n'en prennent au moins quatre fois
» par jour.

» Chacun consulte son goût & son
» tempérament, pour faire entrer plus
» ou moins de ces ingrédiens dans
» cette composition. Les Indiens n'y
» mettent encore que du cacao, de
» l'achiote, du maïs, du piment &
» de l'anis. Ils pilent le tout ensemble,
» à l'exception de l'achiote, le font
» sécher sur le feu, & le remuent con-
» tinuellement, dans la crainte qu'il

» ne se brûle, ou ne se noircisse; s'il » est trop desséché, il devient amer & » perd sa force. On réduit en poudre » toute cette matiere; l'achiote y est » mise par intervalle, pilée de même, » mais non desséchée, afin que ce mê- » lange en prenne plus aisément la cou- » leur, dans un vaisseau de terre, où » on le jette pour l'infuser avec une » juste quantité d'eau, sur un très- » petit feu. Lorsque tout est bien in- » corporé, ce qui se connoît à la qua- » lité de la pâte, on en fait des ta- » blettes, à moins qu'on n'aime mieux » l'enfermer dans des boîtes, où elle » durcit en se refroidissant.

» La maniere de prendre le chocolat „ n'est pas la même chez tous les ha- „ bitans de la Nouvelle Espagne: les » uns le boivent chaud; & leur mé- » thode consiste à faire fondre une ta- » blette dans de l'eau bouillante, à la » remuer ensuite dans la tasse; & lors- » qu'ils en voient sortir l'écume, ils y » versent de l'atolle, & l'avalent ainsi, » sans biscuit & sans sucre. D'autres » font dissoudre le chocolat dans de » l'eau froide, en ôtant l'écume qui » surnage, & qu'ils conservent dans

» un autre vase; ils mettent le reste sur
» le feu, avec autant de sucre qu'il en
» faut pour le rendre doux: lorsqu'il
» est chaud, ils le versent sur l'écume
» qu'ils ont séparée., & le boivent.
» La maniere la plus commune, est de
» faire chausser de l'eau, d'en remplir
» la moitié d'une coupe, d'y laisser fon-
» dre une ou plusieurs tablettes, jus-
» qu'à ce que la liqueur s'épaississe, de
» la battre pour faire naître de l'écume,
» & d'y remettre de l'eau pour ache-
» ver de remplir le vase.

» On dit que les Mexicains ont une
» autre façon de prendre le chocolat,
» qu'ils n'emploient que dans leurs fes-
» tins, ou pour se rafraîchir après la
» danse & la bonne chere. Elle con-
» siste à le boire froid, comme de la
» limonade, en versant l'eau de fort
» haut pour la faire mousser. On pré-
» tend que ce breuvage est si rafraîchis-
» sant, que les Indiens sont les seuls
» qui en puissent user. L'expérience a
» fait connoître aux Espagnols, qu'il
» est très-nuisible à l'estomac, & cause
» de violentes douleurs. L'atolle, dont
» je viens de parler, est une fleur rou-
» ge, qui croît sur un arbrisseau, &

» sert non seulement au chocolat, mais » à la composition d'autres liqueurs ».

Nous arrivâmes heureusement à Guaxaca, capitale de la province, où résident l'évêque & l'alcade major, dont l'autorité s'étend jusqu'à la mer du sud. La ville est située dans une très-belle vallée, dont Charles-Quint fit présent à Cortez, avec le titre de marquis del Vallé; & le pays est arrosé par une riviere fort poissonneuse. Ses bords sont couverts d'un grand nombre de bestiaux, sur-tout de brebis, qui fournissent d'assez bonne laine. Les chevaux de ce canton passent pour les meilleurs de la Nouvelle Espagne, de même que le fruit & le sucre qu'on y recueille. Aussi les confitures de Guaxaca l'emportent-elles sur toutes celles de l'Amérique. On y fait encore le meilleur chocolat de toutes les Indes; & l'on y compose une excellente poudre, qui est la plus exquise de toutes les odeurs. Il s'en fait un débit surprenant dans les provinces du Mexique, au Pérou, & même en Espagne. Les religieuses de sainte Catherine de Guaxaca en ont seules la véritable recette. On a mille fois essayé, dans les

autres couvens, de l'imiter; on n'a jamais pu y parvenir.

Cette ville ne contient pas plus de deux mille habitans, parmi lesquels on compte cinq ou six cens Espagnols. Elle est sans forteresse, sans murailles, sans artillerie, comme toutes les villes du pays, à la reserve des places maritimes. Les couvens des deux sexes y sont d'une opulence extraordinaire: celui de saint Dominique tient le premier rang, par son trésor, qu'on estime deux ou trois millions, & par la beauté de son église. Guaxaca doit ses richesses à la grande riviere d'Alvarado, qui lui offre un commerce sûr avec Veracruz. Enfin l'air y est si tempéré, les provisions y sont dans une si grande abondance, la situation en est si commode, entre le golphe du Mexique & la mer du sud, qu'il n'y a point de ville en Amérique, où les habitans paroissent plus heureux.

Je suis, &c.

A Guaxaca, ce 10 Janvier 1750.

LETTRE CXVI.

SUITE DU MEXIQUE.

TANDIS que Don Juan de Mendez étoit occupé, avec l'alcade major de Guaxaca, d'affaires relatives à sa commission, je m'étois proposé d'aller visiter, aux environs de cette ville, la montagne de Cocola, où l'on a découvert plusieurs mines d'or, d'argent, de cristal de roche & de vitriol; mais j'en fus détourné par les conseils du confesseur de Don Juan, qui m'en fit voir tous les inconvéniens. « Je n'oublierai » de ma vie, me dit-il, les dangers que » j'ai courus lorsque j'allai voir celles de » Pachaca, les plus belles, les plus abon- » dantes de la Nouvelle Espagne. J'y » arrivai par un chemin difficile & es- » carpé; & la premiere qu'on me mon- » tra, avoit plus de six cens pieds de » profondeur. On en tiroit l'argent » avec des especes de roues, soute- » nues sur un long essieu, autour du- » quel tournoit une chaîne, dont un » bout montoit avec le métal, & l'au-

» tre descendoit pour en chercher
» d'autre. Le même méchanisme ser-
» voit à vuider l'eau, qui ne manque-
» roit pas, sans ce soin, d'arrêter con-
» tinuellement le travail ; & quatre
» mules faisoient mouvoir cette ma-
» chine. Je descendis successivement
» cinq échelles, ou plutôt cinq arbres
» placés les uns au bout des autres, &
» auxquels des chevilles dispersées ser-
» voient d'échelons. Le mineur ne me
» permit pas d'aller plus loin, dans la
» crainte d'un malheur dont il avoit
» été témoin plusieurs fois : les arbres,
» par lesquels je devois continuer de
» descendre, étoient si mouillés, que
» le pied pouvoit glisser facilement.

» Je passai dans une autre mine, où
» les Indiens portoient le métal sur
» leurs épaules, montant & descen-
» dant sur de pareilles échelles, char-
» gés de leurs fardeaux, avec un con-
» tinuel danger pour leur vie. Ils font
» ce terrible métier pour quatre réales
» par jour ; mais le soir on leur permet
» d'emporter autant de minéral qu'ils
» le peuvent d'une seule charge ; &
» ils en partagent le profit avec le
» propriétaire. Depuis cinq mois,

» ils travailloient à ouvrir, sous
» terre, une communication d'une
» mine à l'autre, pour faire passer l'eau
» de la mine la moins profonde, dans
» celle qui l'est le plus. Ils ne s'étoient
» pas encore rencontrés; mais ils
» étoient si proches les uns des autres,
» qu'ils entendoient mutuellement
» leurs coups.

» A quelques lieues de là, dans la
» montagne, je fus frappé du spectacle
» d'une ville, dont toutes les maisons
» étoient composées de terre, & cou-
» vertes de bois. Elle contenoit plus
» de dix mille habitans, qui vivoient
» de leur travail dans ces horribles
» abîmes. On n'y compte pas moins
» de neuf cens mines dans l'espace de
» six lieues. Les unes sont épuisées &
» abandonnées; on exploite les autres,
» & l'on s'y exerce sans relâche; mais
» le plus grand nombre est en réserve.
» Ces dernieres sont visitées secrete-
» ment par les Indiens, qui volent le
» métal. Depuis peu de jours, la terre
» en avoit enseveli une quinzaine, qui
» y étoient descendus furtivement
» par une ouverture très-étroite.

» La mine la plus riche, la plus cé-

» lebre de cette montagne, est celle » qui porte le nom de la Trinité, parce » qu'on y entre par trois bouches dif» férentes, qui conduisent à la même » veine. On m'assura que pendant dix » ans, on en avoit tiré de l'argent pour » plus de quarante millions, & que » mille ouvriers y étoient continuelle» ment occupés; mais lorsqu'on fut » arrivé à huit cens pieds de profon» deur, on trouva tant d'eau, qu'il » fallut abandonner le travail, & bou» cher toutes les ouvertures, à cause » des dangers auxquels on étoit ex» posé, & du peu de métal que l'on » retiroit.

» A une certaine distance de cette » mine, on en avoit ouvert une autre de» puis quelques années, qui rendoit un » profit considérable, & n'étoit encore » qu'à quatre cens pieds de profon» deur. Je pris la résolution d'y des» cendre; mais en arrivant à la cin» quieme échelle, la peur me saisit; & » j'allois remonter, si un mineur, qui » me suivoit de près avec un flambeau, » n'avoit ranimé mon courage, en » m'assurant qu'il ne me restoit plus » que deux ou trois arbres à descendre.

» Je le crus, à toutes sortes de risques,
» souvent embarrassé pour mettre le
» pied sur la cheville, ou pour embras-
» ser l'arbre. Enfin, j'arrivai à l'endroit
» où les travailleurs faisoient sauter
» le minéral avec des instrumens de
» fer. J'en pris des morceaux; &
» après avoir passé quelque tems dans
» ce gouffre obscur, je commençai à
» me ressentir des vapeurs pestilen-
» tielles, que la terre y exhaloit. Ou-
» vrant alors les yeux, plus que jamais,
» sur le danger auquel je m'étois ex-
» posé, je remontai avec autant de
» difficulté que de crainte; & j'arrivai
» fort fatigué à la lumiere du jour.
» Tout ce que j'avois vu d'affreux, se
» retraçant dans mon imagination, je
» reconnus que, de ma vie, je n'avois
» rien fait de plus téméraire; jamais du
» moins je n'avois éprouvé tant d'effroi.

» La profondeur de ces mines vient
» de la méthode du travail, qui se
» fait toujours perpendiculairement,
» jusqu'à ce qu'on ait rencontré quel-
» que bonne veine. Alors on la suit
» horisontalement; & lorsqu'elle fi-
» nit, on recommence à creuser plus
» bas, sur la même ligne. Quiconque

» découvre une mine d'or ou d'argent
» au Mexique, peut y faire travailler,
» en payant au roi le cinquieme du
» produit. Sa Majesté lui accorde quatre cens pieds de terrein vers les quatre vents principaux, depuis l'ouverture de la mine, ou d'un côté seulement, au choix du propriétaire. Un autre a la liberté d'en ouvrir une nouvelle, à dix-huit pieds de la premiere; & quoique cet espace soit comme un mur de séparation, il peut cependant entrer dans la mine de son voisin; mais en creusant sous terre, & jusqu'à ce qu'il rencontre ses ouvriers; pour lors il doit se retirer dans la sienne, ou pousser son travail au-dessous de l'autre.

» Quand j'eus satisfait ma curiosité sur tous ces objets, je voulus voir comment on sépare le métal de la pierre qui sort de la mine. On la brise à coups de marteau; & on la broye, avec des machines, dans des mortiers de fer. Après l'avoir réduite en poudre, on met cette poussiere, avec une égale quantité de charbon & de plomb brûlé, dans un grand fourneau, où deux soufflets animent

« le feu continuellement. A mesure que
» cette matiere se liquéfie, on y en
» ajoute de la nouvelle, pendant l'es-
» pace de cinq ou six heures. Lorsque
» l'argent & le plomb sont fondus, on
» enleve, avec un croc de fer, l'écume
» brûlée, tandis que, par une ouver-
» ture du fourneau, on laisse couler ce
» métal dans une forme, où il ne tarde
» pas à se durcir. On le met ensuite
» dans un autre fourneau, pour sépa-
» rer le plomb de l'argent; & cette
» opération est connue de tous les
» chymistes. Les plaques ou lingots
» d'argent pur, sont de quatre-vingt
» ou cent marcs. On les porte à l'es-
» sayeur du roi, qui examine si le mé-
» tal est au titre prescrit par le prince,
» & s'il peut être converti en monnoie.
» On attend son jugement pour mar-
» quer les lingots, & pour lever le
» droit du souverain, qui est un cin-
» quieme, c'est-à-dire, que de cinq
» plaques, le roi en retient une. Si elles
» n'ont pas le degré de perfection conve-
» nable, on les remet au feu, pour ache-
» ver de les rafiner; & lorsqu'elles sont
» du titre convenu, on les marque, en
» spécifiant le nombre de grains d'or qu'il

» y a dans chaque marc d'argent. S'il » s'y en trouve plus de quarante, on » les porte au rafineur du roi pour les » séparer.

» Tout l'argent qui sort des mines de » la Nouvelle Espagne, doit être voi- » turé à Mexico, & déclaré à la mon- » noie. On m'assura que tous les ans il » en entre, dans cette ville, deux mil- » lions de marcs, outre ce qui passe » par des voies indirectes; on en » frappe aussi, tous les ans, sept cens » mille marcs en piastres. Les proprié- » taires payent non seulement les frais » de la fabrique, mais ils joignent au » cinquieme, qui est le droit de la pre- » miere déclaration, une réale, qu'on » nomme le droit de vasselage. Quoi- » que chaque particulier puisse faire » frapper de la monnoie, on ne tra- » vaille cependant guère que pour les » marchands. Ils achetent tout le métal » qu'on veut leur vendre, en retenant » deux réales par marc; l'une pour le » droit du prince, l'autre pour la fa- » brique. On fait de cinq sortes de mon- » noies d'argent; savoir, des pieces de » huit réales, de quatre, de deux, » d'une réale simple, & d'une demie.

» On nomme, par abréviation, *pieces* » *de huit*, une piece d'argent qui vaut » huit réales; & l'on frappe des pieces » d'or de ſeize, de huit, de quatre, & » de deux pieces de huit. Lorſque les » unes & les autres ſortent des mains » du monnoyeur, on les remet au pe- » ſeur, pour ſavoir ſi elles ont leur » juſte poids; ce dernier les porte au » tréſorier, qui les délivre aux proprié- » taires, quand il a retiré ce qui ap- » partient aux officiers qui ſont, outre » les deux que je viens de nommer, » l'eſſayeur, le coupeur, le ſecrétaire, » le fondeur, les gardes, &c.

» Quoique toutes ces charges ne » ſoient point héréditaires, cependant » chaque employé a droit de réſigner » la ſienne; & la réſignation eſt valide, » pourvu qu'il vive encore vingt jours » après l'avoir faite. Mais il faut que » celui, en faveur de qui il ſe démet, » en avertiſſe le vice-roi dans le » terme de ſix ſemaines, paye au » roi le tiers de la valeur de la charge, » & les deux tiers au propriétaire ou à » ſes héritiers: autrement elle retourne- » roit à Sa Majeſté. C'eſt ce qui fait que » ceux qui poſſedent ces ſortes d'em- » plois, font tous les mois leur démiſ-

» sion, afin qu'on puisse toujours comp-
» ter les vingt jours qu'on doit sur-
» vivre. Ces charges sont d'un produit
» très-considérable : celle de trésorier
» rapporte soixante mille pieces de
» huit, qui font plus de cent mille écus
» de votre monnoie. Celles d'essayeur
» & de fondeur sont cédées en pro-
» priété au couvent des carmes, qui
» en retire tous les ans seize mille
» pieces de huit : les autres offices ren-
» dent à proportion ; les plus bas rap-
» portent, par jour, huit réales ; mais
» comme la plupart de ceux qui les
» exercent, sont des esclaves du tré-
» sorier, celui-ci en retient presque
» tout le profit ».

D'après ce que vous venez de lire, Madame, il ne me resta plus aucun desir de voir les mines du Mexique, quoiqu'elles y soient très-riches & très-nombreuses. Le tems que nous passâmes encore à Guaxaca, nous l'employâmes, le médecin & moi, à faire quelques parties de chasse dans les environs, & à connoître les productions particulieres du pays. Les lievres y sont si communs, que nous en aurions pu tuer tous les jours un grand nombre, s'ils avoient ici le même goût qu'en

Europe, & si l'horreur que les Mexicains ont pour ces animaux, ne s'étoit communiquée jusqu'à nous. Elle vient de la certitude qu'ils croient avoir, que les lievres mangent les vers qui se forment dans la chair des chevaux morts.

Il y avoit des lievres au Mexique, avant l'arrivée des Espagnols; les animaux qu'on y a portés d'Europe, sont les vaches, les brebis, les chevres, les porcs, les chevaux, les ânes, les chiens & les chats, qu'on n'y connoissoit point avant la conquête. Rien ne cause tant d'admiration, que la facilité avec laquelle ils s'y sont multipliés. Le nombre des brebis est au-dessus de l'imagination, dans la belle vallée de Guaxaca: il y a des particuliers qui en possedent jusqu'à cent mille, sans aucune difficulté de les nourrir, par la multitude de pâturages communs, où l'on a la liberté de les faire paître. Les laines seroient une richesse pour l'Europe, si la qualité n'en étoit pas si grossiere. On les a souvent négligées, jusqu'à les laisser périr; mais, à la fin, quelques Espagnols ont trouvé l'art d'en faire des draps & des couvertures,

qui ne servent néanmoins qu'aux Indiens, & n'empêchent pas que les draps d'Espagne ne se vendent fort cher. Ainsi, la principale utilité que l'on retire de ces troupeaux innombrables, est d'en avoir à vil prix le lait, la chair & le fromage. Les chevres, qui sont en grand nombre, fournissent un suif excellent, dont on se sert plus que d'huile, pour s'éclairer, & pour la préparation du maroquin.

Outre celles qui sont venues d'Espagne, on en trouve ici d'une espece particuliere, qu'on m'a dit être originaire du Pérou ou du Chili. Elles n'ont pas moins d'un pied & demi de haut, & s'apprivoisent si facilement, que se laissant brider, elles portent sur leur dos deux hommes des plus robustes. Pendant que le cavalier est dessus, leur pas est l'emble ou le petit galop. Leur museau ressemble à celui du lievre; elles remuent même, comme lui, les deux levres en broutant; mais leur tête approche beaucoup de celle des gazelles. Ce sont des animaux d'un grand usage, & propres à toutes sortes de fatigues. Les Espagnols les emploient dans les mines;

elles servent à porter le métal par des précipices & des chemins si rompus, que les hommes & les autres animaux n'y peuvent passer. On les conduit chargées jusqu'à l'entrée de ces lieux inaccessibles, où leurs maîtres les abandonnent à elles-mêmes dans un espace de seize lieues, tandis qu'ils sont obligés d'en faire plus de cinquante par de longs détours, au bout desquels ils les retrouvent dans une ville située sur la côte, qui n'a de l'eau qu'à une lieue de là; on dresse les chevres à en aller puiser sans guide; en arrivant à la riviere, elles s'y enfoncent assez, pour remplir deux jarres qu'elles ont sur le dos, & qu'elles rapportent pleines à la maison. Mais, qu'elles se soient beaucoup fatiguées ou non dans la journée, dès que le jour a disparu, elles se refusent à toute espece de travail; & l'on emploieroit la force inutilement pour les y contraindre.

Les vaches & les bœufs se sont peut-être moins multipliés; mais on en retire une plus grande utilité. On en distingue de deux sortes: les domestiques, dont on fait le même usage qu'en Europe; & les sauvages, qui habitent les

forêts ; & font comptés parmi les bêtes fauves ; les Espagnols ne leur font la guerre, que pour en avoir la peau. Ils ont des chevaux élevés à cette chasse, qui avancent ou reculent avec tant d'intelligence, que le cavalier n'a nul embarras à les conduire. Les armes sont un fer de la figure d'un croissant, dont le tranchant est fort aigu, & qui est enchâssé au bout d'une hampe de douze ou quinze pieds de long. Le chasseur pose son épieu sur la tête de son cheval, le fer devant, & court après la bête : s'il l'atteint, il tâche de lui couper les jarrets. Le cheval fait aussitôt un tour à gauche, pour éviter l'animal furieux, qui ne manque point, lorsqu'il se sent blessé, de courir à lui de toutes ses forces, mais en boitant, & sur trois pieds seulement. Le cavalier, après s'être éloigné au grand galop, se rapproche à petits pas, & frappe un nouveau coup qui le rend maître de sa proie. Il ne lui reste alors qu'à descendre, en tirant un grand couteau fort pointu, dont il se sert avec beaucoup d'adresse pour achever sa victoire. Il remonte ensuite à cheval, & va chercher une autre

bête, tandis que les écorcheurs, dont il est toujours suivi, dépouillent celle qu'il leur laisse. La guerre qu'on fait sans cesse à ces animaux, les a rendus si féroces, qu'il y a du danger, pour un homme seul, à tirer sur eux. Un taureau qui a déja reçu quelques blessures, n'attend pas toujours qu'il soit attaqué, pour se précipiter sur son ennemi. Lorsqu'on approche d'un troupeau, toutes les bêtes qui le composent se rangent comme en bataille, & se tiennent sur la défensive. Les vieux taureaux sont à la tête; les vaches occupent le centre; & le jeune bétail est à la queue. Si l'on tourne à droite ou à gauche, pour donner sur les plus foibles, les taureaux ne manquent point de tourner en même tems, & de faire face aux chasseurs. Aussi ne les attaque-t-on presque jamais en troupe; on les observe du bord d'un bois, pour surprendre ceux qui s'écartent. Leur cuir, transporté en Europe, fait une des principales richesses de l'Espagne.

Vous avez lu l'étonnement & la frayeur des Mexicains, lorsqu'ils virent, pour la premiere fois, les Castillans montés sur des chevaux, dont ils

n'avoient eu, jusques-là, aucune idée. Le climat s'est trouvé si propre à ces animaux, qu'outre l'avantage d'une nombreuse population, la plupart des provinces de la Nouvelle Espagne en ont d'aussi bonnes races que l'ancienne. On s'en sert pour voyager; & l'on n'emploie communément que des mules, pour le transport des marchandises & du bagage. Une loi, qu'on fait remonter jusqu'à l'origine de l'établissement des Espagnols au Mexique, oblige toutes les communautés des villes & des bourgs, de fournir des chevaux & des vivres sur toute la route, à ceux qui voyagent avec un passe-port d'officiers royaux, sans autre rétribution, qu'une légere diminution d'impôts, qu'elles obtiennent, en produisant, dans leurs registres publics, la dépense de l'étranger, signée de son nom.

On ne doit pas douter que le Mexique, avant l'arrivée de ses conquérans, n'eût des lions, des tigres, des ours, des sangliers, des cerfs & des renards: mais la plupart de ces quadrupedes different de ceux de l'ancien monde; les lions ne sont pas roux, &

n'ont pas les crins avec lesquels on représente ceux de notre continent. Leur couleur est grise; & loin d'être aussi furieux que ceux d'Afrique & d'Asie, ils se laissent prendre ou tuer, à coups de pierres & de bâtons, dans un cercle d'hommes, où l'on n'a pas beaucoup de peine à les renfermer. S'ils sont poursuivis par des chiens, ils grimpent sur les arbres, d'où le plus timide chasseur les abat à coups de fusil. On prétend que les tigres, qui n'ont, ni moins d'adresse, ni moins de cruauté que ceux d'Afrique, portent une haine particuliere aux naturels du pays; & qu'au milieu de plusieur Espagnols, ils choisissent toujours un Indien pour le dévorer. Cette opinion peut bien être une suite du préjugé de la nation, qui a toujours regardé ses vainqueurs comme des hommes d'une nature différente, & respectés des animaux mêmes. Les Espagnols avoient intérêt de ne la pas désabuser.

Les sangliers sont moins gros qu'en Europe, & en different encore plus, par une propriété fort étrange, qui est d'avoir le nombril sur le dos. Leurs dents sont tranchantes, & les

rendent d'autant plus terribles, qu'ils n'attendent pas qu'on les offense, pour attaquer les chasseurs. Ceux-ci sont obligés de monter sur des arbres, où ces furieuses bêtes ne les ont pas plutôt découverts, qu'elles accourent en grand nombre, & mordent le tronc, lorsqu'elles ne peuvent nuire à l'homme. Mais on en tire plusieurs dans cette situation; & le bruit des armes à feu éloigne enfin toutes les autres. Leur chair est excellente; mais si l'on ne prend soin de couper le nombril, qu'elles ont sur l'épine du dos, elle se corrompt avant la fin du jour.

Deux autres quadrupedes particuliers au Mexique, ou du moins à l'Amérique méridionale, sont l'ours à fourmi, & le paresseux. Le premier, qui est de la grosseur d'un chien de chasse, a le poil rude & brun, les jambes courtes, le museau allongé, les yeux petits, la gueule étroite & sans dents, & la langue longue & menue; il l'insinue dans les fourmillieres; les fourmis s'y attachent; & dans un instant elle en est couverte; il la retire alors, pour les avaler; ensuite il recommence le même exercice, aussi long-

tems qu'il est pressé de la faim. Le paresseux est moins gros, a la tête noir, les yeux obscurs & couverts, la mâchoire lourde & épaisse, les cuisses mal emboîtées, & presque hors des hanches, les jambes courtes, les griffes longues & perçantes. Il se nourrit de feuilles; mais il est si long à se traîner, qu'après avoir dévoré toute la verdure d'un arbre, il emploie cinq ou six jours à en descendre, pour monter sur un autre; quoique fort gras en quittant le premier, il est maigre & décharné quand il arrive au second. Il ne lui faut pas moins de huit à neuf minutes, pour avancer un de ses pieds à la distance de trois pouces. Il les remue l'un après l'autre avec la même lenteur; & les coups seroient inutiles pour lui faire doubler le pas.

Sans entrer dans de longs détails sur la beauté, l'excellence & la variété des oiseaux de la Nouvelle Espagne, il suffit de dire, en général, que l'Europe n'a rien en ce genre, qui en approche, ni le reste de l'univers, qu'on puisse leur comparer. Aussi le principal ornement des Mexicains consiste dans les belles plumes, qu'ils emploient, non-seulement

à se parer, mais à faire des étoffes & des tableaux, dont on ne peut trop vanter l'art & la perfection. Les couleurs y sont tellement nuancées & fondues, qu'on les prend pour de véritables peintures. On présenta à Sixte-Quint un portrait de saint François, fait au Mexique; & ce ne fut qu'en le touchant plusieurs fois avec le doigt, que ce pontife s'assura que le tableau étoit de plumes. On les arrache aux oiseaux morts, avec de petites pinces extrêmement delicates; & avec une colle très-déliée, on les attache sur le vélin, le papier ou la toile. Les anciens Mexicains étoient si experts dans cet art, & représentoient si parfaitement les animaux, les arbres, les fleurs, les herbes & les racines, que ces ouvrages faisoient l'admiration des Espagnols. Ils devoient leur habileté à leur application; car souvent un ouvrier passoit un jour entier, pour mettre une plume dans sa vraie place: il la tournoit & retournoit une infinité de fois, au jour & à l'ombre, pour mieux juger de son effet.

Parmi les oiseaux qui fournissent ces belles couleurs, le *sansousflé* tient le pre-

mier rang. Il joint à cet éclat naturel, un chant si agréable, qu'on a cru ne pouvoir mieux le définir, que par son nom, qui signifie *cinq cens voix*. Le *vicicili*, qui veut dire *ressuscité*, n'a pas le corps plus gros qu'une guêpe, & ne se nourrit que de la rosée & de l'odeur des fleurs, en voltigeant autour d'elles, sans jamais se reposer. Son plumage est une espece de duvet, mais varié de différentes nuances. Les Indiens estiment principalement celui du cou & de l'estomac, pour le mettre en œuvre avec l'or dans les étoffes. Le vicicili meurt ou plutôt s'endort au mois d'octobre, sur quelque branche, à laquelle il reste attaché par les pieds jusqu'au mois d'avril, qui est la principale saison des fleurs dans la Nouvelle Espagne. Il se réveille alors; & de-là lui vient le nom de *ressuscité*.

On appelle *subtiles* une espece de corneilles du Mexique, moins remarquables par leur plumage, que par une façon extraordinaire de faire leurs nids. Elles les suspendent aux branches des plus grands arbres, & même à l'extrémité de celles qui s'éloignent le plus du tronc. Ce que ces nids ont de plus

étrange, c'est qu'on les voit toujours à deux ou trois pieds de la branche, à laquelle ils sont suspendus, ayant la figure d'un saladier rempli de foin. Les fils qui attachent le nid à l'arbre, & le nid même, sont composés d'une herbe extrêmement longue, adroitement entrelacée, menue près de la branche, & plus grosse vers le nid. Le même arbre offre quelquefois vingt ou trente de ces nids suspendus, qui forment un spectacle fort agréable. La province de Guaxaca est fertile en plantes salutaires, parmi lesquelles il y en a aussi de très-venimeuses. On m'a parlé d'une, entre autres, dont on croit les propriétés sans exemple. Sa force, pour empoisonner, dépend du tems qui s'est écoulé depuis qu'elle est cueillie; c'est-à-dire, que, pour faire mourir quelqu'un à la fin de l'année, il faut qu'elle soit coupée depuis un an; ou depuis six mois, si l'on veut qu'elle soit mortelle au même terme; on l'emploie fraîche pour ceux dont on veut se défaire sur le champ.

Avant l'arrivée des Espagnols, on ne connoissoit point ici les jardins potagers; les légumes se semoient en

plein champ, comme le maïs. L'empereur & les caciques en recevoient de leurs vassaux, pour l'usage de leur table. Ces secours étoient compris dans le tribut qu'on devoit au monarque; le reste lui venoit des marchés publics. Les fleurs & les simples étoient les seules productions qu'on cultivât dans les jardins du palais; les fruits en étoient bannis, suivant ce principe, qu'un roi ne doit pas chercher du plaisir, dans ce qui peut être un objet de lucre pour son peuple: mais on y voyoit les plus belles fleurs d'un heureux climat, & toutes les herbes médicinales, que la Nouvelle Espagne produit avec tant de variété. Des intendans les distribuoient gratuitement aux malades. On rendoit compte au souverain, du succès de leur usage; & les médecins en tenoient registre, à leur maniere; car ils n'avoient point l'usage de l'écriture. Peu de nations ont eu autant de goût pour les fleurs, que les Mexicains. Ils en faisoient des bouquets très-galans, & des couronnes, qu'ils s'envoyoient en présens; ils en composoient des figures humaines, qui décoroient les ap-

partemens de l'empereur. Cette passion s'est communiquée aux Espagnols, sur-tout dans les couvens & les monasteres.

De tous les pays du monde, il n'y en a point où les plantes d'Europe ayent fructifié avec plus de perfection & d'abondance, qu'au Mexique. Chaque province offre aujourd'hui tout ce qui croît en Espagne, excepté des cerises, des nefles, des noisettes, des châtaignes, que les Mexicains regrettent peu. Les pommes, les poires & les prunes ne se sont pas avantageusement ressenties de la faveur du climat, soit que leur culture ait été négligée, ou que, dans une grande région, dont la température est inégale, on n'ait pas assez distingué celle qui leur convient. Les arbres qui ont le mieux réussi, sont les orangers, les limoniers, les citroniers : on en vit bientôt des forêts, produites, pour ainsi dire, par le hasard. Des oranges, tombées à terre, s'étant pourries, leurs semences dispersées par les eaux & le vent, ont germé d'elles-mêmes, & ont trouvé, dans la nature du terroir, les dispositions les plus favorables

à leur accroissement. Les deux qualités dominantes du pays, la chaleur & l'humidité, ont multiplié ces arbres & leurs fruits avec le même succès.

Un des principaux objets de la commission de Don Juan, regardoit les droits royaux, qu'on accusoit les officiers du domaine d'avoir négligés. Il avoit ordre de prendre, par-tout, des notes exactes de la maniere dont cette partie des finances étoit administrée. Ses instructions portoient d'abord sur le cinquieme de tous les métaux, qui, comme je l'ai dit, appartient au prince, ainsi que le quint des perles & de toutes les pierres précieuses, sans compter un & demi pour cent, pour la sortie, de même que ce qui se leve sur toutes les monnoies qui se fabriquent au Mexique. C'est ce que les Espagnols appellent droit de seigneurie, auquel ils ajoutent celui qui réserve au souverain la moitié des trésors cachés, qu'on découvre dans les anciennes habitations. Les Indiens les ensevelissoient en terre, pour les besoins dont ils se croyoient menacés après leur mort. Les autres droits regardent les biens de ceux qui meurent sans héritiers,

confiſqués au profit du roi; les cartes à jouer, ſur leſquelles il y a des impôts, comme en France; le vingtieme ſur tous les ouvrages des manufactures d'Eſpagne, qu'on apporte aux Indes; le vingt-cinquieme ſur tout ce qui ſe vend, s'achete ou s'échange dans le pays, ſur les teſtamens, les dons mutuels, les charges, &c; droit de ſaiſir les marchandiſes de contrebande, de jouir des revenus d'un office vacant, de lever deux piaſtres par tête, pour l'entrée de chaque negre. Les Indiens ſont obligés de payer leur ſortie, lorſqu'ils quittent leurs bourgs ou leurs villages. S'ils en ſont chaſſés, ou par la guerre, ou par confiſcation, ils ſont tenus de ſervir à gages, & de travailler tour-à-tour aux mines du roi. Comme le nombre des cabarets & des auberges eſt réglé dans toutes les villes du Mexique, ceux qui paſſent ce nombre, paient au ſouverain un tribut annuel de quarante piaſtres. Dans les inſtructions de Don Juan, il n'étoit point parlé d'un certain droit qui regarde le ſaint ſiege, & qui ſe paie ici avec plus de zele, que ceux du roi: il eſt fondé ſur une bulle, par laquelle toute perſonne qui poſſede le bien d'autrui

ſans le ſavoir, en acquiert la propriété ſûre, tranquille, & en pleine conſcience, moyennant douze réales pour trente ducats.

Il nous fallut enfin quitter la riche & riante ville de Guaxaca, pour nous rendre au fameux port d'Acapulco, dans la mer du ſud. Cette place a l'avantage de ſervir d'entrée aux richeſſes des Indes orientales, & à celles des parties méridionales de l'Amérique, qui viennent tous les ans dans la Nouvelle Eſpagne, par les vaiſſeaux des Philippines & du Pérou. Nous y arrivâmes au mois de mars; & nous y reſſentîmes la même chaleur, que celle de la canicule en Europe. Elle vient de ce qu'il n'y tombe point de pluie pendant la moitié de l'année; ce qui y cauſe une ſtérilité qui oblige de tirer de fort loin, les proviſions néceſſaires à la vie, & les rend par conſéquent d'une cherté exceſſive. Les logemens n'y ſont pas moins incommodes par la malpropreté, que par la chaleur. La ville n'eſt remplie que de noirs & de mulâtres; les marchands Eſpagnols ſe retirent dans d'autres lieux, lorſque le commerce

est fini. Les officiers du roi, & le gouverneur même, prennent ce parti, pour n'être pas exposés au mauvais air.

Acapulco n'a de bon, que son port, qui est un de plus profonds, des plus sûrs, des plus commodes de la mer du sud, & le seul, pour ainsi dire, que l'on trouve sur la côte occidentale de la Nouvelle Espagne. Les navires y sont renfermés comme dans une cour, & amarrés aux arbres du rivage. On y entre par deux embouchures; & il est défendu par un château qui a quarante ou cinquante pieces de canon, & soixante hommes de garnison. Les maisons de la ville ne sont que de bois, de paille & de terre; & cet assemblage de baraques mérite plutôt le nom d'un village de pêcheurs, que celui de premiere foire de l'océan méridional, & d'échelle de la Chine. Il est vrai qu'en certain tems de l'année, la ville change de face, & devient un des plus riches marchés de l'univers. Vers le mois de décembre, le grand gallion, qui fait toute la communication entre l'Amérique & les Philippines, après un voyage de cinq mois, & un trajet de trois mille lieues, pendant lequel on ne

voit d'autres terres, que les petites isles des larrons, débarque dans ce port, chargé des marchandises les plus riches de l'orient. Dans le même tems, il en arrive un autre de Lima, dont la cargaison est de deux millions de piastres, indépendamment de toutes les productions de l'Amérique méridionale, qui s'échangent contre celles de l'Asie. Le grand gallion a quelquefois plus de mille hommes à bord; & il n'y a point de commerce où l'on fasse de plus grands profits. Le capitaine, les pilotes, les contremaîtres, & même les simples matelots gagnent, dans un seul voyage, de quoi faire leur fortune, conformément à leur état. Il n'est pas, jusqu'aux religieux, qui ne s'enrichissent dans ce négoce. On transporte les marchandises des Indes orientales à Mexico, sur le dos des mulets; & après que cette capitale s'en est fournie, on envoie le reste à Vera-cruz, de-là dans la province de terre ferme, dans les Antilles &c. Acapulco rapporte par an, au gouverneur, vingt mille piastres, & presqu'autant à ses officiers. Le curé, qui n'en a que cent quatre-vingt de son

bénéfice, en gagne quelquefois, dans une année, jusqu'à quatorze mille; tant il fait payer cher ses fonctions curiales, & spécialement la sépulture des étrangers qui meurent dans la ville & sur les vaisseaux. Comme le commerce y monte tous les ans à plus de douze millions, je le répete, chacun fait, en peu de tems, d'immenses profits, suivant son état & sa profession.

Nous restâmes peu de jours dans le port; & nous prîmes la route de Mexico, par la province de Tlascala, si célebre dans les annales espagnoles, par les services que Cortez reçut de ses habitans. Quand il y arriva, ce pays étoit extrêmement peuplé. Ses bourgades occupoient le haut des collines, par une ancienne politique de ces peuples, qui trouvoient, dans cette situation, le double avantage de se mettre à couvert de leurs ennemis, & de laisser leurs plaines libres pour la culture. Dans l'origine, ils avoient été gouvernés par des rois; mais une guerre civile leur ayant fait perdre le goût de la soumission, ils avoient secoué le joug de la royauté, pour former une espece de république, dans laquelle ils

ſe maintenoient depuis pluſieurs ſiécles. Leurs bourgades étoient partagées en cantons, dont chacun choiſiſſoit des députés, qui alloient réſider dans la capitale, nommée Tlaſcala, comme la province : ces envoyés formoient le corps d'un ſénat, dont toute la nation reconnoiſſoit l'autorité. Cet exemple du gouvernement ariſtocratique eſt aſſez remarquable chez des barbares.

Les Tlaſcalans s'étant toujours défendus contre la puiſſance des empereurs du Mexique, ſe trouvoient au plus haut point de leur gloire. Leur ville étoit bâtie ſur quatre éminences, qui avoient l'apparence de quatre citadelles, avec des rues de communication, bordées de murs fort épais, qui formoient l'enceinte de la place. Ces quatre parties étoient gouvernées par autant de caciques, deſcendus des premiers fondateurs, mais ſoumis néanmoins à l'aſſemblée générale du ſénat. Ils avoient droit d'y aſſiſter, & recevoient ſes ordres, pour tout ce qui concernoit le bien public. Le pays abondoit en maïs, d'où la province tiroit ſon nom, qui ſignifie maiſon de pain. On n'admiroit pas moins l'excel-

lence & la variété de ses fruits, la multitude de ses animaux sauvages & domestiques; mais ces avantages de la nature étoient balancés par de grandes incommodités. Le voisinage des montagnes exposoit le pays à de furieuses tempêtes, à des ouragans terribles, & souvent aux inondations d'une riviere, dont les eaux s'élevoient jusqu'au sommet des collines. Le défaut de sel étoit une autre disgrace des Tlascalans; non qu'ils n'en pussent tirer des provinces de l'empire; mais, dans leurs idées d'indépendance, ils aimoient mieux se priver de ce secours, que d'entretenir le moindre commerce avec leurs ennemis.

Tels étoient ces fameux républicains, sans le secours desquels jamais Cortez n'eût achevé la conquête du Mexique. Il s'étoit déja attaché d'autres Indiens, qu'il avoit envoyés en ambassade aux Tlascalans, pour les attirer dans son parti. Cette députation est encore une chose à observer, pour l'entiere connoissance des mœurs, coutumes & usages de ces peuples. Quatre Indiens, les plus distingués par leur noblesse & leur habileté, furent choisis pour ambassa-

deurs. Marine prit ſoin de les inſtruire, juſqu'à compoſer, avec eux, le diſcours qu'ils devoient faire au ſénat. Ils partirent avec toutes les marques de leur dignité : c'étoient une mante de coton, bordée d'une frange treſſée avec des nœuds; une longue flêche qu'ils devoient tenir à la main droite, la pointe en bas, les plumes en haut; & ſur le bras gauche, une grande coquille en forme de bouclier. On jugeoit du motif de la négociation, par la couleur des plumes de cette flêche : les rouges annonçoient la guerre, & les blanches la paix. Ces caracteres faiſoient connoître & reſpecter les envoyés dans leur route : mais ils ne pouvoient s'écarter des grands chemins, ſans perdre leur droit de franchiſe, auquel ils donnoient des noms qui revenoient à ceux de droit des gens & de foi publique.

Les quatre députés ſe rendirent à Tlaſcala, & furent conduits dans le lieu deſtiné aux ambaſſadeurs. Dès le jour ſuivant, on les introduiſit dans la ſalle du conſeil, où les ſénateurs étoient aſſis, ſuivant l'ordre d'ancienneté, ſur des tabourets aſſez bas, & faits d'une ſeule

piece. Ils entrerent dans l'assemblée, la tête couverte de leur mânte ; ce qui passoit, parmi eux, pour une marque d'une très-grande soumission. Dès qu'ils parurent, tous les sénateurs se leverent, & les reçurent avec une certaine modération dans leurs civilités. Les envoyés leur firent la révérence, suivant leur usage ; & s'étant avancés gravement jusqu'au milieu de la salle, ils se mirent à genoux, les yeux baissés, pour attendre la permission de parler. Alors le plus ancien du sénat leur ayant demandé le sujet de leur arrivée, ils s'assirent sur leurs jambes ; & l'orateur prononça le discours dont il avoit chargé sa mémoire. Si-tôt qu'il fut achevé, ils se leverent sur les genoux, firent, dans cette posture, une profonde inclination ; & se laissant retomber sur leurs jambes, ils attendirent modestement la réponse de la république. Les délibérations durerent quelques momens ; ensuite un sénateur ayant dit, au nom de l'assemblée, qu'elle avoit besoin de quelques jours pour se consulter, les ambassadeurs se retirerent. Cette députation n'eut pas le succès qu'en attendoient les Espagnols ;

mais Cortez obtint, par la voie des armes, ce qu'il ne put gagner par celle de la négociation. Il vainquit les Tlascalans, & en fit des alliés fideles, avec lesquels il acheva enfin la conquête du Mexique; il les subjugua ensuite eux-mêmes; & après leur avoir fait embrasser le christianisme, les Castillans s'établirent dans leur capitale, qui portoit le nom de la province, & l'habiterent conjointement avec eux. On y fonda un évêché, qui dans la suite, fut transféré à Puebla-de-los-Angeles, devenue une ville importante depuis cette époque. Elle tire son nom d'un songe de la reine Isabelle de Castille, qui crut en voir tracer le plan de la main des anges.

Ce diocese a plus de cent lieues d'étendue, depuis le golphe du Mexique, jusqu'à la mer du sud. La ville épiscopale, qui en même tems a usurpé le titre de capitale, est située dans une agréable vallée, éloignée d'environ dix lieues d'une très-haute montagne, qui est toujours couverte de neige. Il en sortoit autrefois des tourbillons de fumée, qui montoient en l'air avec beaucoup de rapidité, sans céder à l'impétuosité des vents, jusqu'à ce

qu'ayant perdu leur force, ils se divisoient, pour former des nuées plus ou moins obscures, suivant la quantité de cendres & de vapeurs qu'ils avoient entraînée. Bientôt ces tourbillons paroissoient mêlés de flammes, ou de globes de feu, qui se divisoient, dans leur agitation, en une infinité d'étincelles. Le peuple étoit persuadé que c'étoient les ames des méchans, qui sortoient du gouffre infernal, pour châtier les habitans de la terre; car les Tlascalans croyoient à l'immortalité de l'ame. Jamais les plus braves de la nation n'avoient osé s'approcher du sommet de cette montagne, où l'on entendoit quelquefois des mugissemens épouvantables. Les Espagnols, plus hardis, entreprirent de le visiter. En arrivant près de l'ouverture du volcan, ils sentirent que la terre trembloit sous leurs pieds par de violentes secousses. Bientôt ils entendirent les bruits qu'on leur avoit annoncés, & qui furent immédiatement suivis de flammes mêlées de cendres & de fumée. Ils se mirent à couvert sous un rocher, où ils perdirent quelque tems la respiration; mais quand le tremblement eut

cessé, & que la fumée fut moins épaisse, ils acheverent de monter jusqu'à la cime. Ils remarquerent, au fond du gouffre, une grande masse de feu, qui leur parut s'élever en bouillon, comme une matiere liquide & brillante. La circonférence de cette horrible bouche, qui occupoit presque tout le sommet de la montagne, n'avoit pas moins d'un quart de lieue. On assure que les Espagnols, manquant de poudre dans une de leurs plus importantes expéditions, se souvinrent de ces flots de matiere enflammée, & en retirerent assez de souffre pour la munition de toute l'armée.

Les édifices de la nouvelle capitale de la province de Tlascala sont bâtis de pierre, & ne le cedent point à ceux de Mexico. Les rues, sans être pavées, sont droites, bien formées, & d'une propreté singuliere. La grande place est fermée, de trois côtés, par des portiques uniformes, sous lesquels on voit de riches boutiques. La quatrieme face est occupée par la cathédrale, qui offre un portail magnifique. L'évêque a quatre-vingt mille piastres de revenu; le moindre des chanoines en a cinq mille;

& les dignitaires, depuis sept jusqu'à quatorze. Cette ville a plusieurs paroisses, & quantité de couvens très-riches, comme le sont tous ceux du Mexique. L'air de la Puebla est d'une pureté qui y rend les maladies fort rares. On y fait des draps qui ne sont pas moins estimés que ceux de Ségovie, d'excellens chapeaux, & des verres, dont le commerce est d'autant plus considérable, que c'est la seule manufacture de ce genre, qu'il y ait dans tout l'empire. Mais ce qui contribue principalement à l'enrichir, c'est son hôtel de la monnoie, où se fabrique la moitié de l'argent qui sort des mines de la Nouvelle Espagne.

La ville de Tlascala n'étant qu'à cinq ou six lieues de celle des Anges, je cédai à la curiosité de voir les restes de cette ancienne rivale de l'empire du Mexique. Elle n'avoit pris, de ses adversaires, que l'horrible usage de sacrifier & de manger ses prisonniers. Il paroît même qu'elle ne s'y étoit accoutumée, que pour rendre, à ces cruels ennemis, le traitement qu'ils ne cessoient d'en recevoir. L'amour de la liberté avoit,

comme vous avez vu, donné naissance à cette république; la valeur & la justice en furent comme le soutien. Elle punissoit de mort le mensonge dans ses propres sujets, & le pardonnoit aux étrangers; comme si elle ne les eût pas cru capables de la perfection d'un Tlascalan. C'étoit un opprobre, pour les marchands de cette nation, que d'emprunter de l'argent ou des effets commerçables; parce que l'emprunt expose à l'impuissance de rendre, & conséquemment au manque de parole. Les fils qui s'écartoient du respect dû à leurs peres, étoient étouffés par ordre du sénat, comme des monstres naissans, qui pouvoient devenir pernicieux à la patrie. Un traître à l'état étoit mis à mort, lui & ses parens jusqu'au septieme degré, dans l'idée qu'un crime si noir ne pouvoit venir à l'esprit de personne, s'il n'y étoit porté par l'inclination du sang. Certains désordres qui choquent la nature, étoient punis par la perte de la vie, comme autant d'obstacles à la population, qui fait toute la force d'une république. Entre mille sujets de haine, les Tlascalans

reprochoient aux Mexicains de les avoir infectés de ce goût détestable. Les caciques, ou les premiers de la nation, étoient adorés du peuple, qui se prosternoit presqu'à terre pour leur parler.

La liberté qui régnoit à Tlascala, y attiroit de toutes parts des étrangers; ils y étoient reçus, à la seule condition de se conformer aux usages du pays. On en comptoit plus de soixante, parmi la noblesse, qui s'étoient mis volontairement, en qualité de vassaux, sous la protection du sénat. Non-seulement les loix permettoient d'avoir plusieurs femmes; mais elles y exhortoient tous ceux qui pouvoient les nourrir. On prétend que le fameux Xicotencal, qui s'opposa long-tems aux entreprises de Cortez, en entretenoit jusqu'à cinq cens. Dans ce nombre, m'a-t-on dit, il y en avoit une fort jolie, qui portoit extérieurement les marques des deux sexes. Elle fut d'abord la femme du général Tlascalan, & ensuite son rival. Vivant familierement avec ses compagnes, elle les consola de l'absence de leur époux; car pendant un an qu'il fut à la guerre,

faisant usage du sexe qui leur étoit le plus agréable, elle en rendit meres une vingtaine. A son retour Xicotencal trouva tout le serrail en désordre. Il répudia les coupables, & fit punir l'hermaphrodite; on lui ouvrit le côté; & les enfans acheverent de la faire mourir à coups de pierres.

La prospérité des Tlascalans n'étoit due qu'à leur valeur militaire : ils rapportoient tout à l'honneur des armes. Ils employoient les embuscades, les surprises, & tous les stratagêmes que nous admirons dans nos plus habiles généraux. L'étendard de l'état demeuroit toujours à l'arriere-garde. Après la bataille, ils l'exposoient à la vue de toute l'armée; & ceux qui ne venoient pas s'y ranger, étoient punis très-sévérement. Comme ils n'aspiroient pas à s'étendre par des conquêtes, ils ne profitoient de la victoire, que pour faire des prisonniers, & les sacrifier à leurs dieux. Ces dieux étoient adorés dans les bois & sur les montagnes. Les vices avoient leurs divinités, comme les vertus : on gravoit leurs noms sur les rochers; & il reste encore plusieurs monumens de

cette idolatrie. On attribuoit l'empire des vents à la déesse de l'amour. On la croyoit suivie par d'autres femmes associées à son culte, & par une troupe de bouffons & de nains employés à son amusement. Ils lui servoient de messagers, pour avertir les dieux dont elle desiroit le commerce. Son temple étoit somptueux ; & sa fête se célébroit avec une pompe qui attiroit toute la nation.

Les Tlascalans ont su les premiers, tout l'avantage qu'on pouvoit tirer d'une plante fort commune dans cette contrée ; elle est connue sous le nom de metle ; & ils la faisoient servir à toutes sortes d'usages. C'est une espece de chardon qui jette des feuilles très-larges, très-dures, & garnies d'épines très-pointues. On en fait du papier, de la filasse, des mantes, des nattes, des souliers, des ceintures, des cordages, des scies, des plumes, des poinçons, des aiguilles. L'écorce brûlée guérit différentes blessures ; la gomme qui sort de ses branches, est un excellent antidote. Du fil de ses feuilles, on fait jusqu'à des dentelles, & d'autres ouvrages de la même délicatesse.

Des

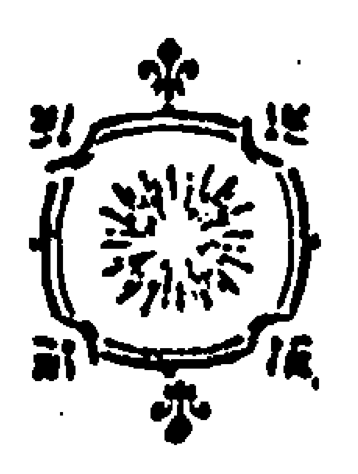
Des rejettons, on compose une espece de conserve d'un usage sain & d'un goût agréable. Enfin le tronc rend, par incision, une liqueur claire & sucrée lorsqu'elle sort de la plante : elle s'épaissit sur le feu, en y metrant une racine qui la fait bouillir & fermenter comme le vin; aussi est-elle très-capable d'enivrer; & l'on en tire une excellente eau-de-vie.

Les habitans de Tlascala obtinrent de Charles-Quint, après la conquête, une exemption perpétuelle de toutes sortes d'impôts. Mais quoique cette faveur eût dû servir à la rendre longtems florissante, Tlascala n'est plus aujourd'hui qu'un gros village, ou un mélange d'Indiens & d'Espagnols menent une vie assez douce, parce que les campagnes voisines leur fournissent beaucoup de blé & de fruits, & que l'herbe qui croît dans les bois, entre les arbres, nourrit des bestiaux à peu de frais. Un couvent de cordeliers, & la figure du vaisseau qui apporta Cortez à Vera-cruz, gravée sur les murs de l'église, sont les seuls objets qui m'ayent paru dignes d'attention. Cholula, que j'allai voir par curiosité, entre Tlascala & la ville des

Anges, sur le chemin de Mexico, est orné de très-beaux jardins; & quoique ce lieu ne mérite pas le nom de ville, il est habité par quantité de marchands de Vera-cruz, qui s'y retirent, ainsi qu'à Puebla, dès que les vaisseaux ont quitté le port. Je revins le lendemain à los Angeles, d'où nous partîmes trois jours après, pour la capitale de l'empire. Don Juan fit loger sa maîtresse dans une maison d'ami, avec son médecin. Il prit un appartement chez le viceroi; & nous acceptâmes, le confesseur & moi, une chambre que nous offrit, dans son couvent, un religieux de son ordre.

Je suis, &c.

A Mexico, ce 21 Février 1750.



LETTRE CXVII.

SUITE DU MEXIQUE.

Le logement que j'occupe est à côté de la bibliotheque. Si elle n'est pas l'endroit le plus fréquenté du couvent, on ne peut pas dire non plus, qu'elle soit totalement abandonnée. Parmi plus de cent vingt religieux qui composent cette communauté, il y en a quatre ou cinq qui aiment l'étude, & deux ou trois qui pourroient passer pour savans, même en Europe. Le bibliothécaire me paroît très-versé dans la connoissance des faits, de ceux sur-tout, qui ont rapport aux Castillans & à leurs conquêtes dans le Nouveau Monde. Depuis dix ans il est occupé à des recherches sur l'histoire du Mexique. Je traduis ici littéralement un morceau qu'il m'a confié, sur les commencemens de cette monarchie, & sur l'état de sa capitale avant & depuis l'arrivée des Espagnols.

« Suivant une ancienne tradition, » dit notre historien, les peuples du » Mexique reconnoissent, comme nous,

» un déluge qui fit périt le genre humain.
» Un homme & une femme se sauverent dans une barque ; & ce couple
» heureux mit au monde des enfans qui
» peuplerent une grande vallée, &
» s'établirent sur le bord d'un lac. Ils
» y fonderent une ville, qui, après
» avoir changé plusieurs fois de nom,
» a retenu enfin celui de Mexico. Sans
» nous arrêter à cette fable, il paroît
» évident que les premiers habitans
» de la Nouvelle Espagne étoient des
» sauvages sans loix, sans religion, sans
» gouvernement, vivant de leur chasse, & des fruits qui viennent dans les
» bois. Ils se réunirent sous divers
» chefs, & formerent différentes nations autour du lac. Ils changerent
» insensiblement de mœurs & d'usages, bâtirent des cabanes, & reconnurent l'autorité d'une sage administration.

» Ils vécurent de la sorte jusqu'au tems
» où les Mexicains, ainsi appellés du nom
» de *Mexi*, leur principal chef, partirent de leur pays, sur la foi d'un oracle, qui leur promettoit la possession
» d'un vaste empire, & vinrent, comme
» les Visigoths en Espagne, ou les

» Francs dans les Gaules, se rendre
» maîtres de ces belles contrées. Ils y
» apporterent leurs idoles, les mêmes
» qu'on y reconnoissoit encore sous
» Montezuma, & par l'ordre desquelles
» ils placerent le siége de leur puissan-
» ce, dans un endroit du lac, où ils
» trouverent une aigle perchée sur un
» figuier. Ils y éleverent un temple,
» autour duquel ils bâtirent une ville,
» dont les armes ont toujours été une
» aigle regardant le soleil, tenant un
» serpent dans une de ses griffes, & de
» l'autre appuyée sur une branche de
» figuier des Indes.

» Les Mexicains ayant perdu leur
» chef, qui avoit donné son nom à la ca-
» pitale, élurent un prince né parmi eux,
» sans cesser néanmoins de conserver
» la forme de république. Contens de
» son administration, ils choisirent
» son fils pour lui succéder, avec le titre
» de roi; & cet état a toujours été de-
» puis un royaume électif. La couronne
» se donnoit au plus brave, sans au-
» cun égard au droit de la naissance;
» & cet usage n'étoit interrompu,
» que dans les occasions, où l'égalité
» du mérite accordoit la préférence

» au sang royal. Après l'élection, le » nouveau monarque étoit obligé de » se mettre en campagne, à la tête de » ses troupes, de remporter quelque » victoire, ou de conquérir quelque » province. Quand le succès des ar- » mes avoit justifié le choix des élec- » teurs, il entroit triomphant dans la » capitale; & l'on sacrifioit, sous ses » yeux, une partie des prisonniers. » Le chef des sacrificateurs s'appro- » choit ensuite, pour recevoir un ser- » ment, dont on ne connoît pas d'au- » tre exemple dans tous les gouverne- » mens humains. On lui faisoit jurer, » que, pendant tout le cours de son re- » gne, les pluies tomberoient à pro- » pos, les rivieres ne causeroient point » de ravages par leurs débordemens, » les campagnes ne seroient point af- » fligées par la stérilité, ni les hommes » par les malignes influences de l'air. » L'intention de ces peuples, par un ser- » ment si bizarre, étoit de faire com- » prendre à leur souverain, qu'il de- » voit régner avec tant de sagesse & de » modération, qu'on ne pût jamais » regarder les calamités publiques, » comme une punition de ses dérégle-

» mens. Dans la cérémonie du couron-
» nement, parmi divers ornemens
» symboliques, on mettoit, sur la tête
» du monarque, un manteau blanc,
» semé de têtes de mort. On le con-
» duisoit ensuite dans une salle du tem-
» ple; & tout le monde s'étant retiré,
» il se plaçoit sur un lit, pour ne pas
» sortir de quatre jours. Il employoit
» ce tems en oraison, en pénitence &
» en sacrifices. Il ne mangeoit qu'une
» fois dans vingt-quatre heures, se bai-
» gnoit la nuit, & se tiroit du sang des
» oreilles. Les offrandes de pain, de
» fleurs & de fruits, qu'il faisoit aux ido-
» les, devoient être teintes du sang de
» sa langue, de son nez, de ses mains,
» de ses oreilles, &c; comme si, en
» répandant son propre sang, il dût s'ac-
» coutumer à faire couler celui des
» autres.

» Les Mexicains s'aggrandirent suc-
» cessivement, comme les Romains;
» & quand la nation devint trop nom-
» breuse, l'élection d'un nouveau roi
» fut remise à six caciques, pour éviter
» la confusion des suffrages. Cette mé-
» thode subsistoit encore à l'arrivée des
» Espagnols. Montezuma avoit été pré-

» cédé par un souverain du même nom,
» que les Mexicains regardent comme le
» plus grand de leurs empereurs. Ce fut
» lui qui donna naissance au barbare
» usage de ne pas couronner les rois, sans
» avoir immolé plusieurs prisonniers
» qu'ils devoient faire eux-mêmes,
» après leur élection. La forme de ce
» sacrifice, qui fut réglée dans le même
» tems, consistoit à fendre l'estomac
» de la victime avec un couteau de
» pierre, pour en tirer le cœur, & en
» frotter la face de l'idole. Ce même
» monarque, par une politique que les
» Romains ne connurênt pas, lorsqu'ils détruisirent Carthage, réprima
» constamment l'ardeur qui le portoit
» à soumettre la république de Tlascala. Il comprit que, son empire ne
» pouvant se soutenir que par les armes, il étoit important de se conserver toujours des ennemis belliqueux,
» pour aiguiser le courage de son peuple. Ce même motif fit instituer la coutume de se tirer un peu de sang de
» quelque endroit du corps, pour le
» faire servir au culte des idoles. Il falloit
» que les offrandes fussent toujours sanglantes; & lorsque le sang ennemi
» manquoit dans les temples, il n'y

» avoit personne qui ne fût prêt à » verser le sien. Avec de pareilles dispositions, on ne craignoit pas d'en aller répandre à la guerre. Aucun souverain du Mexique n'a plus contribué » que ce prince, à l'aggrandissement de » sa nation. Il établit des tributs dans » les provinces qu'il avoit assujetties, se » fit bâtir un magnifique palais, éleva » un temple superbe pour la principale » idole, forma divers tribunaux de » justice, qui reçurent leur perfection » de ses successeurs. Un de ces derniers » s'est rendu fameux par ses cruautés, » & illustre par ses exploits. On assure » que, pour la consécration d'un temple, il immola, dans l'espace de » quatre jours, soixante-quatre mille » personnes. Malgré ces cruautés, la » capitale lui fut redevable de la plupart de ses embellissemens.

» Montezuma II. fut le dixieme de » ces empereurs, & presque le dernier » de la monarchie. Quoique son pere » eût occupé le trône, il n'avoit dû son » élévation, qu'à ses qualités personnelles, soutenues par beaucoup d'artifice. » Dès qu'il se vit le maître, il se livra à » tous les vices qu'il avoit sçu dégui-

» ser. Son orgueil avoit d'abord éclaté
» en lui faisant congédier ceux de ses
» officiers qui étoient d'une naissance
» commune, pour n'employer que la
» noblesse, jusques dans les emplois les
» plus bas : ce qui choquoit également,
» & les nobles, qui se trouvoient avi-
» lis par des fonctions indignes d'eux,
» & les familles populaires, qui se
» voyoient fermer l'unique voie qu'ils
» avoient à la fortune. Il paroissoit ra-
» rement à la vue de ses sujets, sans
» excepter même ses ministres, aux-
» quels il ne se communiquoit qu'avec
» beaucoup de réserve, faisant entrer
» ainsi le chagrin de la solitude dans la
» composition de sa majesté. Il avoit
» inventé de nouvelles révérences, &
» des cérémonies gênantes, pour ceux
» qui approchoient de sa personne. Le
» respect lui paroissoit une offense, s'il
» n'étoit poussé jusqu'à l'adoration ; &
» dans la seule vue de faire éclater son
» pouvoir, il exerçoit quelquefois
» d'horribles cruautés, dont on ne
» connoissoit d'autre raison, que son ca-
» price. Il avoit créé, sans nécessité,
» de nouveaux impôts, qui se levoient
» par tête, avec tant de rigueur, que

» ses moindres sujets, jusqu'aux men-
» dians, étoient obligés d'apporter des
» présens au pied du trône. Ces vio-
» lences avoient jetté la terreur dans
» tous les ordres du royaume. Il n'i-
» gnoroit pas la misere & les plaintes de
» ses peuples; mais il mettoit l'oppres-
» sion entre les plus fines maximes de sa
» politique; & il y avoit près de quinze
» ans qu'il regnoit suivant ces maxi-
» mes, lorsqu'il perdit la couronne & la
» vie.

» Ce prince, plus attaché que ses
» prédécesseurs, à relever la majesté
» de l'empire, en soutenoit la magni-
» ficence par l'appareil le plus fastueux.
» Il avoit deux compagnies pour sa
» garde; l'une de soldats, qui occu-
» poient les avenues du palais; l'au-
» tre, de nobles, composée de deux
» cens hommes, qui se tenoient dans
» l'intérieur des appartemens. Ils étoient
» partagés en deux corps, qui compre-
» noient toute la noblesse de l'état,
» venoient successivement des provin-
» ces les plus éloignées, & faisoient alter-
» nativement le service. Leur principal
» poste étoit dans les antichambres,
» d'où le monarque les appelloit quel-

» quefois, auprès de sa personne, moins
» par faveur, que dans le dessein de les
» tenir dans la dépendance, & de con-
» noître leur caractère, leurs dispo-
» sitions, & leur capacité. Il donnoit
» rarement des audiences publiques;
» mais elles duroient une partie du
» jour; & les préparatifs en étoient
» imposans. Les grands avoient or-
» dre d'y assister, & devoient être
» rangés autour du trône. Des secretai-
» res, placés suivant leurs fonctions,
» marquoient, avec des caracteres qui
» leur étoient propres, les demandes
» des supplians, & les réponses du prin-
» ce. Ceux qui vouloient se présenter,
» donnoient leurs noms à des officiers
» chargés de cet emploi, & paroif-
» soient à leur tour. On entroit pieds
» nuds, les yeux baissés, & en faisant
» trois révérences. On disoit à la pre-
» miere, *seigneur;* à la seconde, *mon-*
» *seigneur;* à la troisieme, *grand sei-*
» *gneur.* Après avoir exposé sa deman-
» de, & reçu la réponse, à laquelle
» il n'étoit pas permis de répliquer,
» on se retiroit, en répétant les mêmes
» révérences & les mêmes paroles sans
» tourner le dos, & sur-tout sans lever

» la vue. Les plus petites fautes, con-
» tre l'obſervation de ces cérémonies,
» étoient punies ſur le champ; & les
» exécuteurs du châtiment attendoient
» le coupable à la porte. L'empereur
» écoutoit les moindres affaires avec
» attention, répondoit d'un air ſérieux,
» & prenoit plaiſir à la confuſion du
» ſuppliant, parce qu'elle flattoit ſon or-
» gueil. Cependant il l'exhortoit à ſe raſ-
» ſurer; & ſi ſon embarras continuoit, il
» nommoit un miniſtre pour l'entendre.

» Ce prince mangeoit ſouvent en
» public, mais toujours ſeul, & avec
» le même faſte. Deux cens plats
» étoient rangés ſur des buffets, au-
» tour d'une ſalle; il en faiſoit la re-
» vue, & marquoit ceux qu'il choiſiſ-
» ſoit. Le reſte ſe diſtribuoit entre les
» nobles de ſa garde; tous ceux que
» le devoir retenoit auprès de ſa per-
» ſonne, étoient nourris au palais. Sa
» table étoit grande, mais fort baſſe, &
» ſon ſiege, un ſimple tabouret. Avant
» que de s'aſſeoir, les vingt plus belles
» femmes de la cour ſe préſentoient
» avec des baſſins, pour lui donner à
» laver. Elles aſſiſtoient debout à ſon
» dîner, pendant lequel on tiroit une ba-

» lustrade qui, sans ôter la vue, tenoit
» la foule & les domestiques éloignés.
» On observoit un grand silence; ses
» bouffons seuls avoient droit de par-
» ler pour le faire rire. Ses écuyers
» le servoient à genoux, les yeux baif-
» sés, & les pieds nuds; car il étoit
» défendu, sous peine de la vie, de pa-
» roître chaussé dans cette salle. Les sei-
» gneurs, qui tous les jours étoient pré-
» sens à ses repas, se tenoient à quelque
» distance de la table, & recevoient
» respectueusement les plats qu'il leur
» envoyoit. C'étoit une sorte de por-
» celaine qui se partageoit, ainsi que
» les serviettes & les nappes, entre les
» officiers; car il étoit de la dignité du
» prince de ne s'en servir qu'une seule
» fois. Les vases & les coupes étoient
» d'or, pour l'ordinaire, ou des coquilles
» richement garnies. On les remplissoit
» de différentes sortes de liqueurs, dont
» plusieurs étoient parfumées. Ce prin-
» ce se régaloit quelquefois de chair hu-
» maine; mais il falloit qu'elle eût été
» sacrifiée aux idoles. Au sortir de ta-
» ble, il fumoit du tabac mêlé d'ambre,
» dont la vapeur l'excitoit à dormir.
» Après quelques momens de sommeil,

„ on faisoit entrer des musiciens, qui » chantoient & jouoient des instru- » mens, tant qu'il plaisoit à Sa Majesté » de les écouter.

» Rien n'égaloit la magnificence de » ce monarque dans les occasions d'é- » clat. Quand, par une distinction sans » exemple, il vint au devant de Cor- » tez, à la tête des seigneurs de sa cour, » la premiere partie de son cortege » étoit composée de deux cens offi- » ciers de sa maison, tous en habit » uniforme, avec de grands panaches, » & les yeux baissés. En arrivant au- » près des Espagnols, ils se rangerent » le long des murs, pour laisser voir, » dans l'éloignement, une autre troupe » plus nombreuse & plus brillante, au » milieu de laquelle l'empereur étoit » élevé, dans une litiere d'or, sur les » épaules de ses favoris. Quatre ca- » ciques marchoient à ses côtés, & » soutenoient, au-dessus de sa tête, » un dais de plumes vertes, tissues » avec art, qui formoient une » espece d'étoile mêlée de figures » en or & en argent. Trois magistrats » le précédoient, armés chacun d'une » baguette d'or, qu'ils levoient par in-

» tervalle, pour avertir que le monar-
» que approchoit. A ce signal, tout le
» peuple, dont les maisons étoient
» couvertes, se prosternoit & baissoit
» le visage. L'empereur ayant mis pied
» à terre, on étendit des tapis devant
» lui; & s'avançant lentement, les deux
» mains appuyées sur les bras des prin-
» ces de son sang, il fit quelques pas
» vers le général Espagnol. Sa parure
» étoit un manteau de coton très-fin,
» & attaché simplement sur ses épaules,
» assez long pour lui couvrir la plus
» grande partie du corps, & bordé
» d'une frange d'or, qui traînoit jusqu'à
» terre. Les joyaux, les perles, les pierres
» précieuses, dont il étoit couvert, méri-
» toient plutôt le nom de fardeau, que
» d'ornemens. Sa couronne étoit une
» espece de mitre d'or, qui se terminoit
» en pointe par-devant, & dont l'autre
» partie, moins pointue, se recourboit
» vers le derriere de la tête. Il portoit
» des souliers d'or massif; plusieurs
» courroies, serrées par des boucles de
» même métal, remontoient, en se
» croisant, jusqu'au milieu de la jambe,
» & représentoient assez bien l'an-
» cienne chaussure des Romains.

» Le gouvernement de l'empire Mexi-
» cain, comme celui de toutes les mo-
» narchies bien réglées, étoit composé
» d'un conseil suprême de justice, d'un
» conseil de guerre, d'un conseil
» d'état, d'un conseil de commerce,
» & d'un conseil de finances. Chaque
» ville avoit ses magistrats particuliers,
» pour les causes qui demandoient une
» prompte expédition; ils jugeoient
» sommairement, & sans écritures:
» les parties s'y présentoient avec leurs
» témoins; & la contestation se déci-
» doit sur le champ; mais il restoit tou-
» jours la voie d'appel aux cours supé-
» rieures. Une augmentation de peine
» ou d'amende, étoit la punition de
» ceux qui, s'obstinant à changer de ju-
» ges, se voyoient condamnés à tous les
» tribunaux. L'empire n'avoit point de
» loix écrites; l'usage tenoit lieu de
» droit, & ne pouvoit être altéré que
» par la volonté du prince. Tous les
» membres de ces différens conseils
» devoient être, non-seulement des ci-
» toyens riches, qu'on supposoit à
» l'épreuve de la séduction, mais en-
» core des personnes distinguées par
» une conduite irréprochable. Leurs

» fonctions ne consistoient pas moins
» à récompenser la vertu, qu'à punir
» le crime. Ils étoient chargés par état,
» de connoître & de vérifier le mérite
» & les talens extraordinaires, pour
» en informer la cour : institution très-
» particuliere à ce gouvernement ; car
» dans les royaumes les plus policés,
» on trouve bien des supplices pour
» les coupables, mais jamais de récom-
» pense spécialement destinée aux
» gens de bien. L'homicide, le vol,
» l'adultere, l'irrévérence contre la
» religion & la majesté du trône, les
» défauts d'intégrité dans les minis-
» tres, étoient les principaux objets
» de l'attention des magistrats. Il
» n'y avoit point de fautes légeres
» pour ceux qui exerçoient les offices
» publics. Le monarque poussoit la
» rigueur si loin, qu'il recherchoit lui-
» même secrettement leur condui-
» te, jusqu'à les tenter par des
» sommes considérables, qu'il leur fai-
» soit offrir par différentes mains, dont
» ils ne pouvoient se défier.

» Le conseil d'état n'étoit composé
» que des électeurs de l'empire, dont
» les deux principaux étoient les caci-
» ques de Tezcuco & de Tacuba, par

» une ancienne prérogative qui se tran-
» mettoit de pere en fils. Les autres,
» au nombre de quatre, étoient logés
» & nourris dans le palais, pour se
» trouver toujours prêts à paroître de-
» vant l'empereur, quand il vouloit les
» consulter. C'étoient communément
» les princes du sang, qui remplissoient
» ces grandes dignités. Les autres con-
» seils relevoient d'eux ; & il ne se pas-
» soit rien dans l'empire, dont on ne
» leur rendît compte. Leur principale
» attention regardoit les arrêts de mort,
» qui ne s'exécutoient que par un or-
» dre formel, signé de leur main : aussi
» les distinguoit-on par les titres étran-
» ges de *coupeurs d'hommes*, d'*épan-
» cheurs de sang*, de *seigneurs de la mai-
» son noire*, &c ; noms terribles & bar-
» bares, qui ne peuvent convenir qu'à
» des geoliers ou à des bourreaux.

» Comme tous les souverains de l'Eu-
» rope, ceux du Mexique avoient établi
» des ordres de chevalerie. On en dis-
» tinguoit trois principaux, sous les ti-
» tres de chevaliers de l'aigle, du ti-
» gre & du lion. Ils avoient la figure
» de ces animaux pendue à leur cou,
» & peinte sur leurs habits. Montezu-

» ma en institua un quatrieme, supé-
» rieur aux précédens, où les princes
» seuls & la haute noblesse étoient ad-
» mis ; il s'en déclara le grand maître,
» pour lui donner plus de considéra-
» tion. Les chevaliers portoient un ru-
» ban rouge à leur tête, avec des cor-
» dons de même couleur, plus ou moins
» nombreux, suivant le mérite de
» chacun ; on les augmentoit à me-
» sure qu'on se signaloit par quelque
» action éclatante. La réception, dans
» ce premier ordre de l'état, étoit pré-
» cédée des épreuves les plus rigoureu-
» ses. Trois ans avant l'initiation, le
» récipiendaire sollicitoit les suffrages.
» Ce terme donnoit le temps de faire
» des recherches sur la conduite du no-
» vice. Si le résultat des informations
» lui étoit favorable, & qu'il n'arrivât
» rien, dans ce long espace, qui pût être
» regardé comme de mauvais augure,
» il se présentoit pour être reçu.

» La cérémonie se passoit dans le
» temple, au milieu d'un assemblée
» nombreuse. On conduisoit à l'autel le
» nouveau chevalier. Un prêtre lui per-
» çoit le nez avec un os pointu, & bou-
» choit les trous avec de l'ambre. Après

» cette opération, qu'il devoit souf-
» frir sans se plaindre, ce même prê-
» tre lui adressoit un discours plein d'é-
» pigrammes & de sarcasmes, & finis-
» soit par lui faire mille outrages. Le
» moindre étoit de le dépouiller de ses
» habits, & de l'envoyer nud dans
» une salle, où il passoit le reste du jour
» dans la priere & dans le jeûne, tandis
» que, sans jamais lui dire un seul mot,
» toute l'assemblée se livroit à la joie &
» à la bonne chere. A l'entrée de la nuit,
» chacun se retiroit, & ne le regardoit
» ni ne le saluoit. On lui jettoit seule-
» ment un manteau pour se couvrir,
» de la paille pour se coucher, une bû-
» che pour lui servir de chevet, de la
» teinture pour se frotter le corps,
» des poinçons pour se percer les oreil-
» les, & de la poix qu'il brûloit à l'hon-
» neur des dieux. Trois vieux soldats,
» qui faisoient toute sa compagnie, n'é-
» toient là, que pour l'empêcher de
» dormir. S'il paroissoit assoupi, ils le
» piquoient pour le réveiller; la
» nuit entiere & les trois suivantes se
» passoient à le tourmenter. Quatre
» épis de maïs & un verre d'eau fai-
» soient toute sa nourriture. Plusieurs

» mettoient leur gloire à ne rien pren-
» dre pendant les quatre jours.

» Les mêmes cérémonies se renou-
» velloient dans les autres temples,
» mais avec moins de rigueur. L'année
» entiere étoit employée à cette péni-
» tence, après laquelle on permettoit au
» nouveau chevalier de reparoître dans
» le monde: mais il y avoit d'autres for-
» malités à observer. Il attendoit
» un jour heureux, pour sortir avec
» des augures favorables. Lorsqu'il
» croyoit l'avoir trouvé, il le faisoit
» savoir à ses amis, qui venoient le
» prendre dès le matin. On commen-
» çoit par le bien laver, après lui avoir
» ôté son habit & ses instrumens de
» mortification; on lui présentoit d'au-
» tres vêtemens; on le paroit des plus
» belles plumes; on le ceignoit du col-
» lier de l'ordre; les prêtres le com-
» bloient d'éloges, & l'avertissoient
» qu'aussi long-tems qu'il porteroit au
» nez les cicatrices glorieuses de ses
» blessures, il devoit faire éclater la
» noblesse de l'aigle, l'intrépidité du
» tigre & le courage du lion. Enfin le
» grand-prêtre lui donnoit un nou-
» veau nom, & le combloit de béné-

» dictions & de louanges. Dès ce mo-
» ment il jouissoit de tous les privileges
» de la chevalerie : le principal étoit le
» droit de presséance dans les assem-
» blées, & celui de faire porter un sié-
» ge à sa suite, pour s'asseoir partout
» où il se trouveroit.

» Un autre ordre du Mexique, sous
» le nom des *grandes parentés*, étoit
» composé de tous les cadets de fa-
» mille des autres ordres. Ils tiroient
» leur distinction du plus ou du moins
» d'éloignement de leur origine. Les
» divers degrés de consanguinité for-
» moient naturellement différentes
» classes parmi eux. Dans la derniere
» étoient compris ceux qui s'éloignoient
» le plus de la souche commune. Outre
» le droit de pouvoir succéder aux
» chefs de leur race, leur noblesse les
» exemptoit de tout impôt. La plu-
» part étoient employés dans les ar-
» mées ; & l'on choisissoit, parmi eux,
» les ambassadeurs, les officiers des tri-
» bunaux de justice, & tous les mi-
» nistres publics. Les chefs de race leur
» fournissoient le logement & la sub-
» sistance.

» Les gouvernemens des provinces

» étoient héréditaires; les caciques,
» qui les possédoient par droit de suc-
» cession, jouissoient de celui de sou-
» veraineté dans toute l'étende de
» leur domaine, sans en être moins
» dépendans du chef général de l'em-
» pire. Ils tiroient un tribut particulier
» de tous leurs vassaux; les officiers
» payoient pour leurs charges, les
» marchands pour leur commerce, &c.
» Mais le plus malheureux ordre des
» tributaires étoit celui des laboureurs.
» Ils ne pouvoient ni posséder de
» terres en propre, ni les quitter pour
» en prendre d'autres, que celles qu'ils
» avoient affermées. Ils servoient à
» la guerre, parce que personne n'en
» étoit exempt; mais on avoit soin
» de ne pas trop diminuer leur nom-
» bre. Le besoin de troupes devoit
» être fort pressant, pour faire ou-
» blier qu'ils étoient nécessaires à l'a-
» griculture. Les seigneurs avoient
» sur eux la jurisdiction civile & crimi-
» nelle. Leur service personnel con-
» sistoit à bâtir pour les nobles, & sur-
» tout à leur porter chaque jour l'eau
» & le bois. Ce dernier office étant ré-
» parti entre les villages, le tour de cha-
cun

» cun revenoit rarement. S'il étoit » question de bâtiment, ils s'y livroient » avec autant de satisfaction que de „ zèle : hommes, femmes & enfans, » tous travailloient à des heures ré» glées. On les voyoit sortir de leurs » villages, au lever du soleil, & man» ger sobrement quelques provisions » qu'ils portoient avec eux. Ensuite » chacun mettoit la main à l'ouvrage, » sans attendre qu'il fût pressé par l'or» dre ou les menaces des chefs. Le tra» vail continuoit jusqu'à la premiere » fraîcheur de la nuit: à la moindre pluie » ils cherchoient à se mettre à couvert, » parce qu'étant nuds, ils connois» soient le danger d'y être long-tems » exposés : ils revenoient gaiment, » dès qu'ils voyoient le tems s'éclair„ cir. Le soir, retournant dans leurs „ maisons, & contens d'un repas fru„ gal, préparé par la main de leurs „ femmes, ils s'amusoient innocem„ ment au milieu de leur famille. Ils „ payoient les impôts en denrées, „ comme les ouvriers ou les mar„ chands en ce qui faisoit la matiere „ ordinaire de leur profession ou de „ leur commerce. Chaque commu-

» nauté avoit sa taxe, qui se divisoit
» entre ses membres. Les tributs de
» grains étoient recueillis au tems de
» la récolte; les autres se délivroient
» tous les mois, ou plus souvent, se-
» lon la nature de chaque production.
» La même regle s'observant pour le
» gibier, la volaille, les poissons, les
» oiseaux, les plumes, la vaisselle de
» terre, &c, les maisons des seigneurs
» se trouvoient fournies sans interrup-
» tion & sans embarras.

» Les successions suivoient les de-
» grés du sang; l'aîné entroit dans les
» droits de son pere, lorsqu'il étoit en
» état de les maintenir : autrement,
» le second fils prenoit sa place; & s'il
» ne restoit point de mâles, les ne-
» veux étoient appellés à l'héritage,
» à l'exclusion des filles. Quand le
» défunt laissoit un successeur trop
» jeune, on lui donnoit, pour tuteur,
» son plus proche parent; ou s'il
» n'avoit personne dans sa famille, qui
» méritât cette confiance, on élisoit
» un des amis du mort, pour y sup-
» pléer. Au défaut d'héritiers naturels,
» sur-tout lorsqu'il étoit question d'un
» gouvernement, on avoit recours à

» la voie de l'élection; & le choix tom-
» boit sur le plus digne; mais celui
» qu'on substituoit au véritable sang,
» étoit soumis à de rudes épreuves. Il
» devoit s'exposer, dans la place pu-
» blique, à toutes les injures qu'on ju-
» geoit à propos de lui faire essuyer,
» & les souffrir sans aucune marque
» d'impatience On le menoit ensuite
» dans le temple, pour y passer quel-
» ques jours en pénitence. Il mangeoit
» à des heures extraordinaires, veil-
» loit dans le tems destiné au sommeil,
» dormoit quand il falloit être debout;
» & lorsqu'il étoit endormi, on le pi-
» quoit avec des poinçons, en lui di-
» sant: songe qu'il te faut veiller pour
» prendre soin de tes vassaux, & que
» l'office dont tu t'es chargé, ne te per-
« met point de te livrer au repos. Après
» ce pénible exercice, on lui donnoit
» un festin; les convives étoient nom-
» més par les prêtres; & ceux qui s'en
» excusoient, n'y avoient pas moins
» leur siege, auquel le nouveau caci-
» que faisoit le même accueil, les mê
» mes remercîmens qu'à la personne
» qui auroit dû l'occuper.

» Les gouverneurs, soit électifs,

» soit héréditaires, & généralement
» tous les seigneurs riches du Mexique,
» étoient libres d'imiter la magnificence
» du souverain. Dans plusieurs provin-
» ces, leurs palais ne le cédoient point
» à ceux de l'empereur; mais il étoit
» défendu au commun des sujets,
» d'élever leurs maisons au-dessus du
» rez-de-chaussée, & d'y avoir des
» fenêtres. Ces maisons ressembloient à
» des fours quarrés, faits de terre;
» on n'y entroit que par une porte.
» Les murs, couverts & crépis d'une
„ sorte de chaux blanche, polie & lui-
„ sante, formoient un spectacle si
„ brillant, que les Espagnols, quand ils
„ en virent la premiere fois, s'écrierent
„ de toutes leurs forces, que les mu-
„ railles étoient d'argent. L'intérieur
„ étoit revêtu de nattes; & quoique
„ l'huile & la cire fussent communes
„ dans le pays, on n'y employoit,
„ pour s'éclairer, que des torches de
„ bois de sapin. Les lits n'étoient, le
„ plus souvent que de la paille, avec
„ des couvertures de coton; une grosse
„ pierre, ou quelque morceau de bois,
„ tenoit lieu de chevet; de petits sacs
„ remplis de feuilles d'arbres, ser-

„ voient de chaises, quoique l'usage
„ fût de s'asseoir à terre, & d'y man-
„ ger. Ce que l'on raconte de la mal-
„ propreté du peuple est incroyable ;
„ toute espece de nourriture lui étoit
„ bonne ; la plupart y mêloient jus-
„ qu'à de la vermine. Ils prenoient les
„ alimens avec les doigts ; essuyoient
„ leurs mains à leurs cuisses, ou à
„ d'autres parties de leur corps. Pour
„ manger un œuf dur, ils s'arrachoient
„ un cheveu, avec lequel ils coupoient
„ l'œuf en plusieurs morceaux ; & ils
„ n'ont point encore perdu cette cou-
„ tume. Le maïs en pâte, ou préparé
„ avec divers assaisonnemens, étoit
„ le principal mets de leur table. Ils y
„ joignoient mille sortes d'herbes, &
„ n'en exceptoient pas les plus dures.
„ Une composition d'eau, de miel &
„ de farine de cacao, faisoit leur bois-
„ son ordinaire. Les liqueurs fortes
„ étoient si sévérement défendues,
„ qu'on ne pouvoit en boire, sans une
„ permission expresse des seigneurs ou
„ des juges. Elle ne s'accordoit guère
„ qu'aux vieillards, aux malades, ou
„ aux jours de fête & de travail public.
„ Alors chacun avoit sa mesure pro-

» portionnée à son âge, & réglée
» suivant ses besoins. Les Mexicains
» détestoient l'ivrognerie. On ra-
» soit ignominieusement quiconque
» tomboit dans ce vice; & pendant l'o-
» pération, on abattoit la maison du
» coupable, pour faire connoître qu'un
» homme qui avoit perdu le jugement,
» devoit être séquestré de la société. S'il
» possédoit quelque charge, on l'en
» dépouilloit sur le champ; & l'inter-
» diction devoit durer jusqu'à la mort.

» Malgré l'éloignement de ces peu-
» ples pour les liqueurs enivrantes,
» ils n'en étoient pas moins passionnés
» pour le jeu, la danse, & les autres
» divertissemens. Ils s'assembloient au-
» tour des temples, & s'amusoient
» à tirer au blanc, à faire des courses,
» à jouer au ballon, à s'exercer à la
» lutte, à voir les baladins. La ville
» fournissoit chaque jour quelque spec-
» tacle; le prince en faisoit les frais
» pour occuper le peuple, dont il
» craignoit le désœuvrement. La mu-
» sique étoit une autre passion de ces
» Indiens; & quoique naturellement
» flegmatiques, ils paroissoient sensibles
» à l'harmonie. Leur maniere de danser

„ ressembloit peu à celle des autres nations : après une marche lente, qui „ duroit quelques tems, on s'entremêloit, en se tenant par la main, & „ en faisant des mouvemens divers. „ Deux chefs de rang conduisoient toute „ la bande, qui les suivoit en imitant „ leurs pas. Ils chantoient la vie & les „ actions héroïques des anciens rois ; & „ tout le monde répondoit en chœur. „ On y mêloit des compositions badines, en couplets rimés, qui n'étoient „ pas sans agrément. La danse duroit „ quatre ou cinq heures : il étoit permis de la quitter pour se reposer ou „ se rafraîchir ; mais il falloit sortir sans „ rompre la cadence, & la reprendre „ en rejoignant les danseurs. Quelquefois on voyoit arriver des masques „ & des bouffons, qui faisoient des sauts „ extraordinaires, disoient des plaisanteries, & contrefaisoient les fous & „ les ivrognes. Montezuma se donnoit „ souvent le plaisir en secret, de faire „ danser devant lui les plus belles femmes de sa cour.

» On étoit formé de bonne heure à „ ces exercices ; mais ce n'étoit pas là „ où se bornoit l'éducation mexicaine.

» Les enfans du peuple étoient instruits
» dans des écoles publiques, & ceux
» de la noblesse dans des colleges, où,
» sous l'autorité du roi, on leur ap-
» prenoit les sciences & les arts con-
» venables à leur naissance & au service
» de l'état. Ils passoient par trois classes
» différentes: dans la premiere, on leur
» enseignoit à déchiffrer les hyérogly-
» phes, & à répéter les chansons his-
» toriques. Dans la seconde, on leur
» donnoit des leçons de modestie & de
» politesse; & dans la troisieme, on
» les accoutumoit à porter des far-
» deaux, à manier les armes, à souffrir la
» faim, la soif, & les intempéries de
» l'air. Après les avoir formés par de-
» grés à tous ces exercices, on les en-
» voyoit à l'armée, en qualité de vo-
» lontaires, pour les habituer aux dan-
» gers & aux fatigues de la campagne.
» On les mettoit entre les hommes de
» bagages, avec une charge de provi-
» sions sur leurs épaules, tant pour les
» entretenir dans une sorte d'égalité,
» que pour connoître leur vigueur,
» leur courage, & leur inclination
» militaire. Ils trouvoient souvent,
» dans ces essais, le moyen de se dis-

» tinguer par des actions d'éclat ; & tel
» qui étoit parti sous un vil fardeau,
» revenoit quelquefois avec le titre
» & la réputation d'un grand capi-
» taine.

» Les filles n'étoient pas élevées avec
» moins de soin & de retenue. Dès
» leur plus tendre jeunesse, on les ac-
» coutumoit aux travaux de leur sexe,
» & à la pratique de la vertu. Elles ne
» sortoient de la maison de leur pere,
» que pour se marier ; ou si quelquefois
» on les menoit au temple, ce n'étoit
» que pour accomplir les vœux de leurs
» meres, qui avoient imploré le secours
» des dieux dans leurs maladies ; & alors,
» elles étoient accompagnées de vieilles
» femmes, qui ne leur permettoient, ni
» de hausser la vue, ni d'ouvrir la bou-
» che. Jamais elles ne mangeoient avec
» de jeunes garçons, pas même avec
» leurs freres, avant le mariage. Les
» personnes riches avoient des jardins,
» où l'appartement des femmes étoit
» séparé : elles pouvoient s'y promener,
» mais sans jamais sortir de l'enceinte :
» dans ces promenades même, elles ne
» devoient, ni lever les yeux, ni tour-
» ner la tête. On s'appliquoit sur-tout

» à leur inspirer de l'horreur pour le
» mensonge; & la moindre faute de ce
» genre étoit punie par une fente
» qu'on leur faisoit à la levre: il en
» restoit une cicatrice, qui servoit aux
» autres d'avertissement & d'exemple.

» Les filles se marioient communé-
» ment à quinze ans, & les garçons
» à vingt. Les peres n'y consentoient
» jamais à la premiere demande. Pen-
» dant la négociation, les deux parties
» observoient un jeûne rigoureux; &
» on les tenoit enfermées jusqu'à la
» conclusion. Le contrat réglé, elles se
» rendoient au temple, où le prêtre,
» après les avoir interrogées sur leur
» inclination réciproque, attachoit l'ex-
» trêmité du voile de la fille au coin
» de l'habillement du garçon, pour ser-
» vir d'emblême au lien intérieur de
» leur affection mutuelle. Il les con-
» duisoit, ainsi liés, au logis du pere,
» où ils tournoient sept fois autour
» d'un grand feu, s'asséyoient ensemble,
» pour en recevoir également la cha-
» leur; & le mariage s'accomplissoit
» par cette cérémonie. On établissoit
» la dot de la femme par un acte pu-
» blic; & le mari étoit obligé de la

„ rendre, en cas de séparation. Le di-
„ vorce se faisoit d'un consentement
„ mutuel, ou lorsque l'épouse, le jour
„ des nôces, avoit donné des marques
„ équivoques de virginité; car les
„ Mexicains étoient très-délicats sur
„ cet article. Alors les filles retour-
„ noient chez leur mere, & les gar-
„ çons dans la maison paternelle. Il leur
„ étoit défendu de se rejoindre, sous
„ peine de mort; mais ils avoient la li-
„ berté de se remarier avec d'autres.
„ Les degrés de mere & de sœurs
„ étoient les seuls prohibés. A l'égard
„ des concubines, ceux qui desiroient
„ une femme à ce titre, la demandoient
„ au pere, pour en avoir des enfans.
„ Quand il en naissoit un, il falloit, ou
„ épouser la mere, ou la renvoyer; &
„ dans ce dernier cas, ils ne pouvoient
„ plus avoir de commerce ensemble.

» On portoit au temple les enfans
„ nouveaux nés, en grande solemnité.
„ Les prêtres les y recevoient, & leur
„ parloient des troubles, des peines &
„ des embarras de la vie qu'ils alloient
„ commencer. Si c'étoit le fils d'un
„ noble, on lui mettoit une épée dans
„ la main droite, & sur le bras gauche

» un bouclier, qu'on gardoit dans le
» temple pour cet usage. S'il étoit de
» race plébéienne, on lui faisoit tou-
» cher des instrumens méchaniques
» de la profession de son pere : à légard
» des filles de l'un & l'autre état, on
» leur donnoit une quenouille & un fu-
» seau. Après cette cérémonie, on les
» apportoit à l'autel; on leur piquoit les
» parties naturelles avec une épine, ou
» une pierre pointue, pour en faire
» sortir quelques goutes de sang; & on
» les arrosoit d'eau, en invoquant les
» dieux pour leur santé & leur bonheur.
» On leur mettoit au cou des billets
» & autres amulettes, qui contenoient
» des figures d'idoles, & des caracteres
» mystérieux. C'étoient, pour l'or-
» dinaire, les meres qui nourrissoient
» leurs enfans; & alors elles évitoient
» avec soin tout commerce avec leurs
» maris, dans la crainte d'une nouvelle
» grossesse.

» Avant que le Mexique fût un mê-
» lange d'Indiens, d'Espagnols, de créo-
» les, de métis, de noirs & de mulâ-
» tres, on remarquoit en général, assez
» d'uniformité dans les traits & la figure
» de ses habitans. Les hommes étoien

„ d'une taille médiocre, & plutôt gras
„ que maigres ; ils avoient les yeux
„ grands, le front large, les narines
„ ouvertes, les cheveux plats, & di-
„ versement coupés, peu de barbe,
„ parce qu'ils se l'arrachoient, ou se
„ frottoient le menton d'une graisse
„ qui l'empêchoit de croître. Leur
„ usage commun étoit de se peindre le
„ corps, & de se couvrir la tête, les
„ bras & les jambes de plumes d'oi-
„ seaux. Ils se perçoient les oreilles,
„ le nez & les levres, pour y attacher
„ divers ornemens, tels que les on-
„ gles & le bec d'une aigle, les dents
„ de quelque animal, ou des arêtes
„ de poissons. Les seigneurs portoient
„ des pierreries, ou de petits ouvra-
„ ges d'or, d'un travail plus recherché.
„ Les femmes entretenoient leurs che-
„ veux dans toute leur longueur, &
„ avoient un soin extrême de les noir-
„ cir avec différentes sortes de poudres
„ ou de pommades. Celles qui étoient
„ mariées, les lioient autour de leur tête,
„ & en formoient un nœud sur le front.
„ Les filles les laissoient flotter sur le
„ sein & sur les épaules ; & comme elles
„ mettoient leur principale beauté

„ dans la petitesse du front, par des „ onctions continuelles, elles faisoient „ croître leurs cheveux jusques sur les „ tempes.

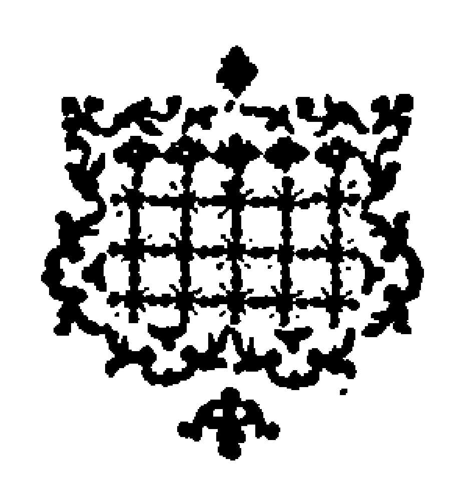
„ La chaleur du climat ne permet- „ toit pas aux Mexicains de se charger „ de beaucoup d'habits. Pour l'ordi- „ naire, le peuple étoit nud; les plus „ modestes avoient une espece de che- „ mise sans manches, qui n'alloit que „ jusqu'aux genoux. L'empereur lui- „ même & les caciques se contentoient „ d'une simple piece de coton qu'ils „ nouoient sur l'épaule, & dont ils „ s'enveloppoient à moitié. Leur chauſ- „ sure étoit une sorte de sandales, „ semblables à celles de nos capucins. „ Sur la tête, ils n'avoient que des „ plumes, & quelques légers cordons „ qui servoient à les attacher. Les gens „ de guerre, pour paroître plus re- „ doutables, se couvroient le corps de „ la peau de quelque animal, dont la „ tête leur servoit de casque. Cette „ parure, avec un cordon de cœurs, „ de mains, de nez, d'oreilles, & „ d'autres parties de l'homme, dont „ ils formoient une bandouliere, ter- „ minée par une tête humaine qu'ils

„ portoient suspendue, leur donnoit „ un air de férocité, qui les rendoit „ terribles.

J'en étois, Madame, à cet endroit du manuscrit du pere Lopez (c'est le nom du bibliothécaire), quand deux religieux sont venus, de la part du supérieur, me proposer différentes courses dans le voisinage, & même, si tel étoit mon plaisir, dans l'intérieur des provinces. J'ai accepté l'un & l'autre, remettant à mon retour la suite de ma traduction.

Je suis, &c.

A Mexico ce 28 février 1750.



LETTRE CXVIII.

SUITE DU MEXIQUE.

APRES six semaines d'absence, je reprends, Madame, la suite de mes lettres, que divers petits voyages viennent d'interrompre. On me mena d'abord dans un de ces lieux de plaisance, où les religieux qui se destinent aux missions, se disposent, par une vie douce, commode & récréative, aux travaux & aux fatigues de l'apostolat. La maison de saint Hyacinthe, qui appartient aux jacobins, ne manque de rien de tout ce qui peut rendre un séjour delicieux. Les jardins, d'une immense étendue, sont ornés de toutes sortes de fleurs, & partagés par des allées de citroniers, d'orangers, de figuiers, & de tous les fruits qui naissent au Mexique. On y fait la chere la plus exquise en viande, en gibier, en poisson; mais ce qui m'étonnoit le plus, c'étoit la prodigieuse quantité de confitures & particulierement de conserves, qu'on leur fournissoit chaque jour.

Je ne parle point de toutes les especes de rafraîchissemens qui couloient à grands flots dans ce séjour de la délicatesse & de l'abondance.

Mais rien ne me parut approcher du désert des carmes, situé au milieu d'une montagne, sur une chaîne de rochers, à quelques lieues de Mexico. On y a bâti un couvent magnifique; & entre les rochers qui environnent l'édifice, on a construit de petites grottes, en forme de cellules, qui servent de logemens & de retraites aux solitaires de l'ordre. On y voit des chapelles ornées de statues & de peintures, avec des cilices, des haires, des disciplines, & d'autres instrumens de l'austerité de leur vie. Ce sanctuaire de la pénitence est entouré de vergers & de jardins, arrosés de mille fontaines, dont la fraîcheur, jointe à l'ombrage des arbres, rend cet hermitage une des plus agréables solitudes de l'univers. On ne s'y promene qu'entre des jasmins & des roses, au milieu des eaux les plus claires & les plus pures. Tout ce qui peut donner du plaisir aux sens, & satisfaire la vue, le goût & l'odorat, se trouve réuni dans ce désert. Après huit jours

de délaſſement, les religieux retournent à la communauté, pour faire place à d'autres qui leur ſuccedent.

Si ce beau jardin forme un ſpectacle merveilleux, c'en eſt un plus admirable encore, de voir le nombre des équipages qui viennent viſiter ces pieux ſolitaires, les réverent comme des ſaints & échangent avec eux des liqueurs, des conſerves, des confitures, & autres ſucreries pour des prieres. On leur fait auſſi de grandes aumônes en argent, & ſur-tout de riches offrandes de diamans, de perles, de chaînes, de couronnes d'or, & de robes précieuſes, pour une image qu'ils appellent Notre-Dame du Mont-Carmel. J'ai vu, devant cette ſtatue, vingt lampes d'argent, dont la moindre vaut au moins deux mille francs. Le terrein compris dans ce riche hermitage, a plus de ſix lieues de circuit. L'enceinte eſt de murs, & renferme de hautes montagnes, où il ſe trouve des cerfs, des tigres, des lions qui viennent juſques ſous les fenêtres du couvent. Tandis qu'un dévot Eſpagnol employoit ſix cens mille piaſtres, tant à le bâtir qu'à le doter, ſa femme fondoit, pour une pareille ſomme,

un college magnifique pour le même ordre. Les moines disent que, depuis l'origine de l'hermitage, il y a toujours eu deux corbeaux qui ne permettent point à d'autres d'y entrer, & qui chassent même leurs petits, lorsqu'ils sont en état de voler. Le cuisinier les appelle, en sifflant; ils viennent, mangent, & retournent dans le bois. Comme je desirois de voir cette merveille, on me dit que ces oiseaux craignoient les étrangers.

On m'avoit parlé de quelques antiquités mexicaines, que j'appris n'être pas éloignées, & que je voulus visiter. Je fis d'abord plusieurs lieues dans une plaine, où les jésuites possedent un des plus riches domaines de cette contrée. Il est cultivé par six mille noirs mariés, dont chacun se vend trois ou quatre cens piastres. On y compte cent quarante mille, tant chevres que brebis, cinq mille chevaux & mille vaches. Cette immense possession est à quelque distance d'un village, dont le nom mexicain signifie *lieu des dieux & des adorations*, à cause de quelques pyramides qui sont dans le voisinage. Celle de la lune a plus de huit cens pieds de long

ſur une de ſes faces, & environ ſix cens ſur les deux autres. Je n'avois pas d'inſtrumens pour en meſurer la hauteur ; mais je jugeai qu'elle ne pouvoit guere avoir moins de cinquante toiſes. Ce n'eſt qu'un amas de pierres, avec des degrés. Le ſommet offroit autrefois une ſtatue de forme groſſiere, que le zele d'un évêque de Mexico fit mettre en pieces, comme un reſte d'ancienne idolatrie : on en voit encore les fragmens au pied de la pyramide. Cette grande maſſe renferme des voûtes, qui ſervoient de tombeaux aux rois du pays. Elle eſt environnée de petites élévations de terre, qui paroiſſent avoir été la ſépulture des ſeigneurs Mexicains. La route qui y conduit, conſerve encore le nom de *chemin des morts.*

A deux cens pas de là, eſt la pyramide du ſoleil : ſa hauteur eſt d'un quart de plus que celle de la lune ; & ſa longueur eſt proportionnée. La ſtatue du ſoleil, qui étoit au ſommet, n'a pas été plus ménagée que l'autre ; mais dans ſa chûte, elle s'eſt arrêtée vers le milieu de la pyramide. Cette idole avoit une ouverture dans l'eſto-

mac, qui contenoit la figure de cet astre. Vous demanderez, sans doute, comment les Mexicains, qui n'avoient point l'usage du fer, pouvoient tailler de si grandes pierres; par quelle force ils les élevoient à cette hauteur, sans machine, & sans art pour en inventer? J'aurois peine à vous répondre, si la conjecture ne venoit à mon secours. Les Espagnols disent qu'une colonie de l'isle Atlantide fut autrefois amenée au Mexique; que les habitans de cette isle tirant leur origine des Egyptiens, il n'est pas étonnant qu'ils eussent conservé le goût des pyramides, & l'art de les construire. Celles-ci sont très-anciennes; & j'ai jugé, par quantité de ruines qui se trouvent dans les environs, qu'il y avoit autrefois une grande ville dans le même lieu.

Au sortir de la province de Mexico, nous entrâmes dans celle de Méchoacan, qu'on vante comme un pays fertile en soie, en miel, en soufre, en cuir, en indigo, en laine, en coton, en cacao, en vanille, en fruits, en cire, en mines d'argent & de cuivre. On y excelle, d'ailleurs, à fabriquer ces ouvrages & ces étoffes de plumes, dont

l'invention eſt particuliere aux Mexicains. Le langage de cette province paſſe pour le plus pur & le plus élégant de la Nouvelle Eſpagne; & ſes habitans l'emportent ſur le commun des Indiens, par la taille & la force, autant que par l'eſprit & l'adreſſe. Sa capitale; qui portoit autrefois le nom de Méchoacan, ou pays de poiſſons, parce qu'il y a beaucoup de lacs, a reçu, des Eſpagnols, celui de Valladolid. C'eſt un riche évêché, dans lequel ſont compris les ports de Saint-Antoine & de Saint-Jacques, & les villes de Zacatula, de Colima, de Paſcaro, de Saint-Michel, de Saint-Philippe, dont les unes ſont voiſines de la mer du ſud, & les autres avantageuſement ſituées dans les terres.

On découvre de fort loin le volcan de Colima. C'eſt une montagne très-élevée, qui ſe termine par deux pointes, de l'extrêmité deſquelles on voit ſortir, ſans ceſſe, des flammes & de la fumée. Elle domine ſur une vallée qu'on regarde comme la plus agréable & la plus fertile du Mexique. Elle eſt remplie de jardins bien cultivés, & de champs féconds en froment & en toutes ſortes de grains. Ce canton produit

deux especes de cuivre ; l'une si molle & si ductile, que les habitans en font de très-beaux vases ; l'autre, si dure, qu'ils l'emploient, au lieu de fer, pour tous les instrumens du labourage.

C'est de Méchoacan, que nous vient cette plante fameuse, qui a pris le nom de la province où elle croît. Elle est aujourd'hui fort en usage dans la médecine : on la croit une espece de rhubarbe ou de scamonée. C'est une racine blanchâtre, d'une substance un peu mollasse, un peu fibrée, un peu douçâtre ; étant verte, elle est fort grosse, brune en dehors, blanche en dedans, laiteuse & résineuse. Dans le commerce, elle se vend en morceaux. On l'emploie de différentes manieres ; & elle guérit plusieurs sortes de maladies. Elle purge doucement & sans danger, les humeurs épaisses, visqueuses & séreuses de la tête, de la poitrine & des articulations. Elle convient dans la goutte, les écrouelles, les maux vénériens, l'hydropysie, &c. On la prend dans du vin, ou dans quelque autre liqueur convenable. L'espece de méchoacan que j'ai vu recueillir quelquefois en Provence, a moins de vertu que celui du Mexique.

De tous les peuples de l'empire,

celui de Méchoacan avoit la plus juste notion d'une divinité suprême, d'un jugement dernier, du ciel & de l'enfer. Le dieu de ce pays étoit regardé comme l'auteur de tout ce qui existe, & comme l'unique arbitre de la vie & de la mort. Ses adorateurs l'invoquoient dans leurs afflictions, en levant les yeux vers le ciel, qu'ils prenoient pour la base de son trône. Leurs idées sur l'origine des choses, sembloient venir de plus loin que les fables du paganisme. Ils racontoient „ que dieu avoit créé de terre „ un homme & une femme ; que leurs „ descendans étant tombés dans l'oubli „ de leurs devoirs, ils avoient été pu-„ nis par un déluge universel, à l'ex-„ ception d'un prêtre Indien, qui „ s'étoit mis, avec sa femme & ses „ enfans, dans un grand coffre de bois, „ où il avoit rassemblé aussi quantité „ d'animaux, & d'excellentes semen-„ ces ; qu'après la retraite des eaux, „ il avoit lâché un oiseau, qui n'étoit „ pas revenu, & successivement plu-„ sieurs autres, qui n'avoient plus re-„ paru. Le seul qui se soit remontré, „ est un petit animal, que les Indiens estiment

„ estiment le plus, pour l'éclat & la „ variété de ses couleurs „.

Si on en croit les Espagnols, les prêtres de cette province portoient des tonsures, comme les nôtres, & faisoient retentir, dans leurs temples, les menaces des punitions d'une autre vie; avec des peintures si vives & si effrayantes, qu'elles forçoient les auditeurs à changer de conduite. Les sacrifices humains n'étoient pas moins fréquens parmi eux, que dans la capitale de l'empire, dont ils avoient aussi emprunté l'affreux usage de manger les prisonniers. Lorsque les Castillans leur en faisoient des reproches, « il est vrai, » leur répondoient-ils, que vous vous » contentez de l'honneur de tuer vos » vaincus, & que nous les faisons ser» vir à nos repas; mais qu'importe à » qui n'est plus, de devenir la proie » des vainqueurs ou des vers »?

Avant la conquête du Méchoacan, le principal cacique de cette grande province faisoit sa résidence dans une ville qui se nommoit le séjour des oiseaux, & dont il ne reste aucun vestige. Quand ce prince se sentoit proche de

sa mort, son premier soin étoit de nommer son successeur. Celui-ci assembloit les grands de l'état, & tous ceux qui, sous son pere, avoient exercé quelque emploi. Il commençoit par en exiger des présens, comme des marques de sa souveraineté; & dès cet instant, personne ne paroissoit plus devant le cacique moribond. Son appartement étoit fermé; & l'on se contentoit de mettre sur la porte les attributs de sa dignité. Aussi-tôt qu'il avoit rendu le dernier soupir, toutes les personnes convoquées pour ses obseques, poussoient ensemble des cris & des gémissemens, & sembloient se livrer à la plus profonde douleur. Elles entroient ensuite dans une salle où étoit le mort; chacun le touchoit de la main, & lui jettoit quelques gouttes d'une eau parfumée. On le revêtoit de ses habits royaux; & dans cette parure, on le plaçoit assis sur une litiere découverte, avec ses armes d'un côté, & de l'autre, la statue du dieu auquel il avoit eu le plus de dévotion. Pendant ce tems-là, on nommoit ceux qui devoient le servir dans l'autre monde. Quelques-uns, & c'étoit le très-petit

nombre, regardoient ce choix comme une faveur : la plupart en étoient fort affligés. Sept femmes de la plus haute naissance avoient ordre de se disposer à suivre leur ancien maître, pour lui verser à boire, laver son linge, & lui rendre d'autres services de cette nature. On se défaisoit, par ce moyen, de quantité de vieilles mécontentes, qui n'auroient pas manqué de fronder les usages de la nouvelle cour.

Outre les victimes marquées par le nouveau cacique, on en rassembloit d'autres, prises dans toutes les classes des citoyens. Chaque condition étoit obligée d'en fournir une de son ordre, sans compter celles qui avoient le courage ou la folie de s'offrir volontairement. On avoit soin de les orner de fleurs, de les parer, & sur-tout de les enivrer assez, pour ne rien craindre de leur inconstance. La marche funebre commençoit par cette troupe de malheureux, qui, dans l'absence de leur raison, avoient toutes les apparences de la joie. Ils mêloient au son bruyant de divers instrumens, les cris insensés d'hommes qui extravaguent.

Après eux, venoient les parens du

mort. Sa litiere étoit portée par les principaux seigneurs du pays, & suivie de tous les autres, qui chantoient une espece de poésie fort triste, sur des airs encore plus lugubres. Le convoi étoit fermé par les domestiques du palais, chargés d'enseignes & d'évantails de plumes. Une multitude innombrable de peuple étoit rangée des deux côtés du chemin, & formoit, pour ainsi-dire, une garde, qui empêchoit les victimes de s'échapper. Cette procession partoit à minuit, éclairée d'une infinité de flambeaux. En arrivant au temple, on faisoit plusieurs fois le tour d'un grand bûcher, préparé à recevoir le feu de la main des prêtres. On plaçoit, au sommet, le corps du cacique défunt, assis sur sa litiere, où il étoit brûlé avec ses ornemens; & à peine la flamme avoit touché ses habits, qu'on égorgeoit les victimes. On les enterroit sur le champ derriere le mur du temple; & à la pointe du jour les prêtres ramassoient la cendre & les os du mort. Ils y joignoient l'or fondu, les pierreries calcinées, & tout ce qu'ils pouvoient recueillir de sa parure. Ils y mêloient différentes sortes de pâ-

tes; & de toute cette composition, ils formoient une grande statue de figure humaine, qu'ils revêtoient d'ornemens pareils à ceux du cacique. On la présentoit, dans cet état, à l'adoration du peuple; on la déposoit ensuite dans un caveau, au pied des degrés du temple, sur une espece de lit; & l'on suspendoit, autour d'elle, tout ce qu'on supposoit pouvoir lui servir dans l'autre vie.

Le soin des funérailles appartenoit aux ministres des autels, dans toute l'étendue de l'empire du Mexique; mais leur méthode n'avoit rien d'uniforme, & dépendoit presque toujours de la derniere volonté des mourans. Les uns vouloient être enterrés dans leurs héritages, ou dans les cours de leurs maisons: d'autres se faisoient porter dans les montagnes, à l'imitation des empereurs, qui, comme je l'ai dit, avoient leurs tombeaux dans celle de Chapultepeque. Plusieurs ordonnoient que leurs cendres fussent conservées dans les temples, avec leurs habits & ce qu'ils avoient de plus précieux.

Dès qu'un Mexicain étoit décédé, on appelloit les prêtres du quartier, qui le

mettoient eux-mêmes à terre, assis sur une natte, à la maniere du pays, & paré de tous ses atours. Dans cette posture, ses parens & ses amis venoient le saluer, & lui faire des présens. Si c'étoit un homme de considération, on lui offroit des esclaves, qu'on immoloit sur le champ, pour lui former un cortege dans le pays des ames. Chaque seigneur ayant un chapelain pour le diriger dans les pratiques de la religion, ce prêtre devoit aussi être du voyage, ainsi que les principaux de ceux qui avoient servi dans la maison. Les obseques duroient plusieurs jours, & se célébroient par un mêlange de pleurs, de chants, d'encensemens, & autres cérémonies. Il arrivoit souvent que les femmes honoroient le convoi de leurs maris, en se dévouant elles-mêmes à la mort. Les princes avoient des monumens d'une grande étendue, parce qu'on enterroit avec eux, une partie de leurs richesses & de leur famille.

Sur les confins de la province de Méchoacan, en tirant vers le nord, on me fit remarquer le pays des Otomies, peuples célebres, qui s'étant déclarés en faveur de Cortez, n'ont pas

moins contribué que les Tlascalans, à la conquête du Mexique. C'étoit une nation farouche & barbare; qui ne connoissoit aucune forme de gouvernement. Elle conservoit sa liberté dans des retraites inaccessibles, dont la stérilité & la misere n'avoient jamais tenté les Mexicains. Elle avoit toujours été rebelle à l'empire, sans autre motif, que son aversion pour le faste & la mollesse. Vivant de sa chasse & des fruits de ses arbres, elle se servoit de ses flêches avec autant d'adresse que de force; & la situation de ses montagnes aidoit si naturellement à sa défense, qu'elle avoit résisté plusieurs fois à des armées nombreuses. Mais elle ne pensoit à vaincre, que pour éviter la tyrannie, & continuer à vivre dans l'indépendance.

La haine des Otomies pour les Mexicains, le séjour de leurs forêts, & leur ancienne simplicité, sembloient devoir les préserver du barbare usage d'immoler des victimes humaines : ce sont eux, néanmoins, qui l'ont conservé les derniers, après l'avoir reçu de leurs ennemis. Ils ne sacrifioient, à la vérité, que les captifs qu'ils faisoient dans

leurs guerres ; mais ils les hachoient en pieces, & vendoient leur chair toute cuite dans les boucheries publiques. Quelques religieux Espagnols, qui s'étoient hasardés à vivre parmi eux, pour les instruire, commençoient à s'applaudir du succès de leur zele, lorsque, dans une maladie contagieuse, qui faisoit beaucoup de ravage, ils furent surpris de voir toute la nation rassemblée sur une colline. C'étoit pour y sacrifier une jeune fille à leurs anciennes divinités. Les missionnaires s'efforcerent en vain de les arrêter; on leur répondit qu'en embrassant un nouveau culte, l'ancien ne devoit pas être oublié; & la jeune fille eut le sein ouvert, à leurs yeux. Après ce sacrifice, les Otomies revinrent tranquillement à l'instruction.

La plus ancienne coutume de ces peuples, étoit celle qui regardoit leurs mariages. Ils vivoient librement avec toutes les femmes, jusqu'au jour de leur union; & lorsqu'ils étoient déterminés à l'engagement conjugal, ils passoient une nuit avec celle dont ils vouloient faire leur épouse, afin que, s'ils lui remarquoient quelque défaut, ils

pussent la renvoyer. Si au contraire ils la trouvoient à leur gré, il ne leur étoit plus permis de la répudier. Alors ils commençoient à faire pénitence de toutes les libertés qu'ils avoient prises avec d'autres femmes. Elle consistoit à se priver, pendant un certain tems, de tous les plaisirs des sens, à se purifier par des bains, & à se tirer du sang des bras, du nez & des oreilles, &c. Les femmes exerçoient de semblables rigueurs sur elles-mêmes; & ils se rejoignoient ensuite, pour vivre ensemble jusqu'à la mort. Cette loi ne regardoit que le peuple; car les chefs de la nation étant, comme par-tout ailleurs, au-dessus de la loi, pouvoient avoir plusieurs épouses, indépendamment des concubines.

Tandis que je m'entretenois des usages de ces peuples, « voici, me dit » un religieux, ce que j'ai appris » d'une autre nation, nommée les » Yzcatlans; vous n'avez peut-être » rien vu de semblable dans les divers » pays où vous avez voyagé. On » élisoit un souverain pontife, qui ne » sortoit jamais du principal temple, » & qui ne devoit approcher d'aucune

» femme. S'il violoit une de ces deux » loix, on le mettoit en pieces ; & ses » membres sanglans étoient présentés » tous les jours à son successeur, pour » lui servir d'exemple. Un Yzcatlan, » qui songeoit au mariage, étoit obligé » de s'adresser aux prêtres : ceux-ci » choisissoient un jour de fête, pour » le conduire au sommet du temple ; ils » lui coupoient quelques cheveux, en » disant à haute voix : cet homme veut » se marier. Ensuite ils le faisoient des- » cendre ; & la premiere fille qu'il ren- » controit dans son chemin, étoit à » lui. Il est vrai que cette loi n'étant » ignorée de personne, non plus que » le jour & l'heure de la cérémonie, » les femmes qui n'avoient pas de goût » pour ce même homme, évitoient sa » rencontre ; & l'on ne voyoit, dans » les environs du temple, que celle qui » étoit convenue de s'y trouver.

» Dans un autre canton, une épouse » accusée d'adultere, étoit citée au » tribunal du cacique ; & si les preu- » ves paroissoient convaincantes, elle » étoit tuée sur le champ, déchirée en » morceaux, & mangée par le mari, les » témoins, & le juge. Ailleurs, elle

» recevoit sa punition des mains de
» son époux, qui lui coupoit publi-
» quement le nez & les oreilles. Celui
» qui se plaignoit d'un vol, étoit obligé
» d'en nommer l'auteur; & s'il prou-
» voit la vérité de l'accusation, on le
» chargeoit de l'office de bourreau
» dans l'exécution du châtiment: mais
» s'il manquoit de preuves, il étoit
» puni lui-même, par le ministere de
» l'accusé. Dans une autre province,
» on avoit l'horrible usage d'écorcher
» les hommes qu'on immoloit aux ido-
» les, & de se revêtir de leur peau.
» Lorsqu'on manquoit d'esclaves pour
» les sacrifices, le cacique nommoit
» les victimes parmi ses sujets. Les exé-
» cuteurs de ses ordres alloient les en-
» lever avec beaucoup d'appareil; &
» ceux qui refusoient de se laisser con-
» duire à l'autel, étoient égorgés sur
» le champ: c'étoit un moyen qu'avoit
» le cacique, de faire servir la religion
» à sa vengeance, & de se défaire de
» ceux qui avoient le malheur de lui
» déplaire ».

Comme je désirois de pénétrer plus avant au nord & au couchant de l'empire: « je ne vous le conseille pas, me

dit ce même religieux, qui avoit parcouru tous ces pays, en qualité de visiteur de son ordre; « excepté les mines » d'or & d'argent, dont ces contrées » abondent, rien ne vous dédommageroit des fatigues d'une pareille » course. Les provinces du nord sont » Panuco, Zacatecas, la Nouvelle » Biscaïe, Cinnola, Culiacan; celles » de l'occident se nomment Chiametlan & Xalisco. La ville de Panuco, » qui donne son nom à la premiere de » ces provinces, dont elle est la capitale, ne contient pas plus de cinq cens » familles, tant Espagnoles, qu'Indiennes & Mulâtres. Ses maisons » sont grandes, bâties de pierres, & » couvertes de feuilles. Saint-Louis de » Zacatecas est la ville principale de la » province de ce nom, célebre par ses » mines d'argent; mais elle n'a d'ailleurs rien qui la fasse remarquer. On » en compte douze ou quinze, qui rendent ce pays le plus riche de la Nouvelle Espagne. Quelques-unes des » plus abondantes sont infestées par » des Indiens très-féroces, qui résistent encore au joug Espagnol. On » vante aussi beaucoup celles de la

» Nouvelle Biscaïe ; & c'est tout ce
» qu'on peut vanter dans cette pro-
» vince, dont la capitale s'appelle
» Darango, & les autres villes, Bar-
» ros, Sainte-Barbe, Saint-Jean, &c.
» Le canton de Cinnola contient fort
» peu d'Espagnols; on y trouve néan-
» moins deux villes, dont on ne sait
» guère que les noms, Saint-Jacques &
» Saint-Philippe. L'air y est sain, & le
» sol très-fertile en fruits & en coton.
» Peu de gens connoissent la province
» de Culiacan, située à l'extrêmité la
» plus septentrionale de l'empire,
» où est la ville de Saint-Michel.
» Chiametlan n'est presque habitée que
» par des Indiens: nous y avons Saint-
» Sébastien; & cette colonie n'a été
» fondée, qu'à cause des mines qui s'ex-
» ploitent dans cette province; elle
» est d'ailleurs, très-fertile en miel &
» en cire. Xalisco, ou la Nouvelle Ga-
» lice, passe pour une des plus riches
» du Mexique, par ses mines d'argent,
» autour desquelles il s'est formé des
» habitations nombreuses, avec des
» fonderies, des moulins, & tout ce
» qui est nécessaire à ce travail. Com-
» postelle en est la capitale, & étoit

» autrefois le siege d'un évêque, qui a
» été transféré depuis à Guadalaxara.
» Dans le voisinage de cette derniere
» ville, la nature a placé une monta-
» gne d'une lieue de hauteur, inacces-
» sible, de toutes parts, aux voitures &
» aux bêtes de charge. Elle est couverte
» de pins & de chênes d'une grandeur
» extraordinaire, sans autres habitans,
» qu'une quantité prodigieuse de loups.
» On y trouve aussi des mines d'argent
» & de cuivre ».

N'ayant rien de curieux à voir dans toutes ces provinces, nous nous rapprochâmes de la capitale; mais avant que d'y entrer, nous parcourûmes les environs du lac, sur lequel elle est située. Nous y vîmes plusieurs villes, dont la plupart ont conservé les noms qu'elles portoient avant la conquête; mais loin d'être aujourd'hui plus riches & plus peuplées, l'incroyable diminution des Indiens, par les travaux excessifs, auxquels ils ont été forcés, en a fait autant de solitudes. Une entreprise extraordinaire, pour pratiquer un nouveau chemin au travers des montagnes, a détruit un million d'hommes. La plupart de ces villes ne peuvent

plus passer que pour de médiocres bourgades, dont les habitans suffisent à peine pour la culture des terres. Tescuco étoit autrefois une des plus grandes villes de l'empire; elle le disputoit à la métropole même, sur laquelle on lui donnoit d'ailleurs l'avantage de l'ancienneté. Ses maisons s'étendoient sur les bords d'un grand lac, dans une très-belle situation, à l'entrée de la chaussée principale, qui conduisoit à Mexico. Cette place, jadis si florissante, ne contient pas présentement plus de cent Espagnols, & trois cens Indiens, dont les richesses ne viennent que des fruits & des légumes qu'ils envoient à la capitale. Tacuba n'est plus qu'un bourg agréable; la Piedad en est un autre, que les Espagnols ont bâti assez régulierement, au bout de la nouvelle chaussée de ce nom, & qui s'est accrû par la dévotion des Mexicains, pour une image de la Vierge, à laquelle ils ne cessent de faire des présens. Toluco est devenu célebre par ses jambons, & son commerce de porc salé.

Une des singularités du lac de Mexico, est le spectacle des isles flottantes, ouvrage de l'art & de l'indus-

trie des habitans. Ils étendent, sur deux ou trois grosses cordes, un grand nombre d'osiers les uns sur les autres, de la longueur de quatre-vingt pieds en quarré, & de six pouces de hauteur. Ils attachent le bout des cordes aux arbres qui bordent le lac, & couvrent toute cette machine de gazon. Ils y répandent de la terre & du fumier, & y sement des fleurs & des légumes, qui y croissent dans une singuliere abondance. De tant de matieres différentes, il se forme, avec le tems, une masse épaisse & solide, sur laquelle ils se construisent des barraques & de petits bâtimens pour la volaille. Il arrive assez souvent, que les cordes se rompent, & que le vent emporte l'isle loin de l'endroit où elle étoit attachée. D'autres dénouent les cordages, & vont habiter successivement les parties du lac, dont ils croient que la situation peut leur être plus avantageuse.

Mais de toutes les merveilles de ce lac fameux, la plus admirable est, sans contredit, la construction même de la capitale du Mexique, placée, pour ainsi dire, au milieu de ses eaux. Figu-

rez-vous une immense vallée, de soixante lieues de circuit, & qui en a au moins quarante de fond plat. On assure que les montagnes qui l'environnent ont plus de cent mille pieds de hauteur; & le lac, qui en occupe le centre, a sept lieues de long sur autant de large, avec des inégalités qui lui en donnent plus de trente de circonférence. Il est composé de deux parties, qui ne sont séparées que par un espace fort étroit, l'une d'eau douce & tranquille, très-poissonneuse, & plus haute que l'autre, dans laquelle elle tombe: la seconde, d'eau salée, qui ne nourrit aucune espece de poisson, & est sujette à des agitations très-violentes; elle a un flux & reflux, comme l'océan; mais avec cette différence, que l'un se fait par la regle des marées, & l'autre par le souffle des vents, qui rendent quelquefois ce lac aussi orageux que la mer même.

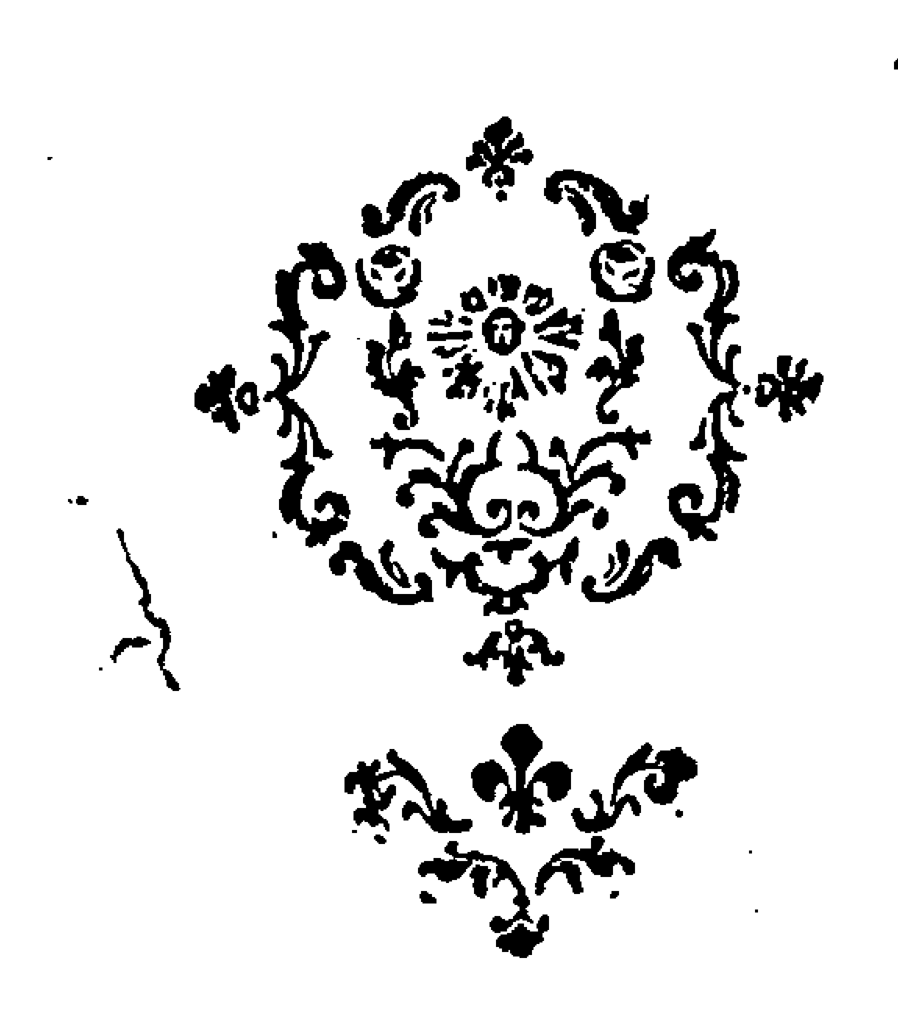
Les opinions ne s'accordent point sur l'origine de ces eaux: quelques-uns prétendent qu'elles viennent des mêmes sources, & que ce qui rend une partie du lac salée, est le fond même de la terre, qui est couverte de

sel. Il est certain qu'on en tire tous les jours de son eau, & qu'on en fait assez, non-seulement pour en fournir à toute la province, mais pour en transporter jusqu'aux Philippines. D'autres sont persuadés que le lac a deux sources, l'une salée, l'autre douce, qui communiquent à ses deux parties, leur propre qualité. Quoi qu'il en soit, on ne connoît rien au monde qui ressemble à ce phénomene; & la ville de Mexico est située sur le bord du lac salé, de maniere, que par sa forme, & la multitude de ses canaux, tout le corps de cette capitale paroît être bâti dans l'eau, comme Venise l'est dans la mer. Elle étoit déja, même avant la conquête, le plus beau monument de l'industrie américaine. Des chaussées immenses traversoient le lac, toujours couvert de petites barques, faites de troncs d'arbres. On voyoit autour plus de cinquante villes, & un nombre infini de villages, destinés au service de la Métropole, qui se faisoit reconnoître pour la capitale d'un grand empire, par la hauteur & la magnificence de ses bâtimens. Elle a depuis éprouvé di-

vers changemens, comme vous le verrez dans les recherches du pere Lopez, dont je vas bientôt reprendre la traduction.

Je ſuis, &c.

A Mexico, ce 26 mars 1750.



LETTRE CXIX.

SUITE DU MEXIQUE.

On conserve, Madame, dans la bibliothéque du couvent des dominicains de Mexico, un manuscrit légué à ce monastere par un des sécretaires de Fernand Cortez. C'est une description de cette ville, faite par ordre de ce général, avant que les Espagnols s'en fussent rendus maîtres, & du vivant même de Montezuma. Le pere Lopez le cite souvent dans ses recherches historiques, & en a fait un abrégé, dont je vous envoie la traduction, en supprimant ce que j'ai déja eu occasion de vous dire de cette capitale.

« Cette ville, dit l'abréviateur, » communiquoit à la terre par trois » digues, qu'on pouvoit comparer aux » ouvrages des Romains. La plus » grande avoit environ deux lieues » de long, & étoit composée, ainsi » que les deux autres, de pierres liées » avec du ciment. On voyoit, des » deux côtés, une grande partie du

» lac, sur lequel on découvroit d'autres
» belles chaussées, qui le croisoient di-
» versément, & quantité de bourgades
» embellies de tours, d'arbres & de jar-
» dins, qui sembloient sortir du sein de
» l'eau. Chaque digue étoit défendue
» par un boulevard & un pont-levis,
» après lequel on trouvoit une seconde
» fortification, qui faisoit proprement
» l'entrée de la ville. On appercevoit
» ensuite une grande rue, dont toutes
» les maisons étoient construites sur le
» même modele, avec des terrasses &
» des balcons. Les autres rues ne le cé-
» doient point à cette premiere : les
» unes étoient des canaux traversés de
» plusieurs ponts; dans d'autres, on
» avoit pratiqué des chemins pour les
» gens à pied; & l'eau du lac passoit au
» milieu : quelques-unes, entierement
» solides, étoient l'ouvrage de l'art;
» d'autres enfin, moitié terre & moitié
» eau, servoient, d'un côté, de chemin
» aux voitures, & de l'autre, au passage
» des barques qui couvroient toute la
» surface du canal. Le nombre en
» étoit prodigieux; ou en comptoit
» près de cinquante mille, qui appar-
» tenoient à la ville.

» Les édifices publics & les mai-

» sons des grands étoient de pierres, » & bien bâties, & celles du peuple, » petites, basses, inégales, & sans fe» nêtres, par une police singuliere, » qui ordonnoit que les simples habi» tans fussent plus humblement logés » que les seigneurs: mais elles étoient » commodes, & capables de contenir » plusieurs ménages. Les hôtels des » nobles devoient être en grand nom» bre, puisque l'empire n'avoit pas » moins de trois mille caciques, ou » seigneurs de villes, tous obligés de » venir passer une partie de l'année » dans la capitale, sans compter la no» blesse inférieure, & les officiers du » palais. Ces maisons étoient envi» ronnées de jardins, & de toutes les » commodités qui sont le partage de » la fortune & de la grandeur.

» Les places, les marchés, les bouti» ques brilloient d'ouvrages d'or & d'ar» gent, sculptés & ciselés, de vaisselle » de terre vernissée, d'étoffes de coton » & de tissus de plumes, qui formoient » des desseins éclatans par les plus vi» ves nuances. On y voyoit des mor» ceaux d'orfévrerie, qui attiroient » l'admiration des artistes Espagnols,

» On ne conçoit pas comment, sans
» marteau, sans ciseau, on pouvoit at-
» teindre à cette perfection. C'étoient
» des plats à huit faces, sans soudu-
» re, & dont chacune présentoit un
» métail différent; des poissons, dont
» les écailles étoient mêlées d'or & d'ar-
» gent; des perroquets qui remuoient
» la tête, la langue & les ailes; des sin-
» ges qui faisoient divers exercices.

» Ces Indiens excelloient aussi en
» plusieurs sortes de meubles peints
» sur bois, & travaillés avec un art in-
» fini. Ils préparoient d'abord les cou-
» leurs dont ils vouloient faire le fond
» d'une table, d'une cassette, d'une ar-
» moire, & passoient plusieurs cou-
» ches sur tout l'ouvrage. Pendant que
» la peinture étoit encore fraîche, ils
» prenoient un poinçon, avec lequel
» ils dessinoient les figures qu'ils vou-
» loient y représenter. Ils se servoient
» de l'autre bout du poinçon, qui étoit
» applati en forme de spatule, pour ra-
» cler la couleur enfermée dans le con-
» tour du dessein; dans ce vuide, ils
» mettoient une autre couleur, telle
» que la figure l'exigeoit: s'il devoit y
» entrer différentes nuances, ils rempliss

» soient d'abord tout l'espace de celle
» qui étoit faite pour dominer; puis
» ils dégarnissoient la place que de-
» voient occuper les autres couleurs.
» Ils les appliquoient les unes après les
» autres, comme ils avoient fait la pre-
» miere, jusqu'à ce que tout le travail
» fût achevé. S'ils vouloient, par exem-
» ple, peindre un perroquet sur le ti-
» roir d'un bureau, ils enduisoient
» d'abord tout le panneau, de bleu
» broyé avec l'anil. Quand cette cou-
» che étoit bien unie, on dessinoit
» le perroquet; on ôtoit le bleu
» renfermé dans l'espace qui devoit
» contenir le corps de l'animal; puis
» on y mettoit du verd; & comme
» cet oiseau a coutume d'avoir quel-
» ques plumes rouges, on dégarnis-
» soit les endroits où elles devoient
» se marquer; & on les remplaçoit par
» du carmin. Les yeux se faisoient de
» la même maniere, en mettant autour
» une couleur pâle, avec un peu de noir
» au milieu, pour former la prunelle.
» Telle étoit l'art de peindre, chez les
» anciens Mexicains; & pour conser-
» ver l'éclat des couleurs, & leur don-
» ner plus de lustre, ils avoient des
vernis

» vernis composés d'huiles tirées de
» différens végétaux. Les meubles ainsi
» peints & vernissés, pouvoient se la-
» ver, & être employés aux usages or-
» dinaires, sans en être endommagés.
» On faisoit des cuvettes, des bai-
» gnoires, & d'autres vaisseaux de cette
» nature, qui ne perdoient dans l'eau,
» ni leur éclat, ni leur couleur.

» La place où ces ouvrages s'expo-
» soient aux yeux du public, étoit si
» étendue, qu'elle pouvoit contenir
» jusqu'à soixante ou quatre-vingt
» mille personnes. On y apportoit
» toutes les productions de l'empire.
» Elle étoit remplie de tentes si serrées
« dans leur alignement, qu'à peine y
» trouvoit-on la liberté du passage.
» Chaque marchand connoissoit son pos-
» te; & les boutiques étoient couvertes
» de toiles de coton, qui garantissoient
» de la pluie & du soleil. On y vendoit
» diverses sortes de nattes, de la po-
» terie, des peaux de différens ani-
» maux, des oiseaux de toutes les es-
» peces, de toutes les couleurs, du sel,
» des toiles, des draps, du fil, de la
» pierre, de la chaux, de la brique, &
» d'autres matériaux de construction.

» Il y avoit un quartier pour les her-
» bes, les légumes, les racines, les
» graines, les plantes médicinales; un
» autre pour les fruits, les fleurs, la
» viande de boucherie, la volaille, le
» gibier, &c. On y apportoit jusqu'à
» des couleuvres, des chiens, des rats,
» des souris, & une sorte d'écume qui
» s'amasse, dans certaine saison, sur
» l'eau du lac. On en faisoit des gâ-
» teaux aussi estimés au Mexique, que
» le meilleur fromage l'est en Europe.
» C'étoit, dit-on, l'abondance de
» cette matiere, qui attiroit tant d'oi-
» seaux, principalement en hiver, où
» le nombre en étoit prodigieux. Sur
» ce grand marché, le plus vaste de
» l'univers, presque tout le commerce
» se faisoit par échange; on donnoit
» une poule pour un faisceau de maïs,
» de la toile pour du sel, &c. Les tra-
» fiquans payoient à l'empereur un
» droit pour leurs boutiques, moyen-
» nant lequel ils devoient être garantis
» des voleurs par des officiers qui
» veilloient à la sûreté du négoce: les
» infractions étoient punies avec la
» derniere sévérité. Les amandes de
» cacao servoient de monnoie pour les
» objets de peu de valeur.

» Les Mexicains n'avoient pas de « poids ; mais ils faisoient usage de « différentes mesures : ils en avoient « de bois pour les grains & les bleds, « de cordes pour les herbes, & de « terre pour l'huile, le miel, & les « liqueurs. Au lieu de chiffres, ils « employoient certains caracteres, « pour déterminer le prix des mar- « chandises. A l'égard de l'écriture, « comme ils n'avoient point de let- « tres, ils exprimoient toutes leurs « idées par des hyérogliphes. Les cho- « ses qui ont une forme, paroissoient « sous leurs propres images ; les autres « étoient représentées par des figures « de convention. On a trouvé plusieurs « prieres de l'église, écrites de cette « maniere, peu de tems après qu'on y « eut annoncé la religion chrétienne. « Voici, par exemple, le commence- « ment du *confiteor :* pour exprimer ces « mots, *je me confesse*, on avoit peint « un homme à genoux aux pieds d'un « religieux, lui parlant à l'oreille. « Pour dire *à Dieu tout-puissant*, on « voyoit trois visages, qui marquoient « la trinité. Celui d'une femme, avec « la moitié du corps d'un enfant, signi-

» gnifioit, *à la bienheureuse Marie*
» *toujours Vierge*. Deux têtes, avec une
» clé & une épée, exprimoient ces
» autres mots, *à Pierre & à Paul*, &c.
» J'ai vu la confession générale d'un
» Mexicain, écrite de cette maniere :
» deux personnes, dans une posture
» peu décente, marquoient le péché
» d'adultere.

» Quand les ambassadeurs de Mon-
» tezuma vinrent trouver Fernand
» Cortez, ils avoient avec eux des
» peintres de leur nation, qui repré-
» senterent, avec une diligence admi-
» rable, les vaisseaux, les soldats, les
» chevaux, l'artillerie, & tout ce qui
» s'offroit à leurs yeux dans le camp
» des Espagnols. Leur toile étoit une
» étoffe de coton préparée, sur laquelle
» ils traçoient assez naturellement,
» avec un pinceau & des couleurs,
» toutes sortes d'objets. Cortez, averti
» de leur travail, sortit pour se pro-
» curer ce spectacle, & ne vit pas sans
» beaucoup de surprise, avec quelle
» facilité ils rendoient, non-seulement
» les figures, mais les discours même
» & les actions. On l'assura que Mon-
» tezuma seroit informé, par cette

» méthode, de toutes les circonstances » de l'entretien qu'il avoit eu avec ses » envoyés: on prétend même qu'ils » tirerent au naturel le portrait des » Castillans. Dans la crainte que des » images sans mouvement & sans for» ce, ne donnassent des idées peu con» venables à ses vues; Cortez conçut » le dessein d'animer cette foible repré» sentation, en faisant faire l'exercice » à ses troupes. L'ordre fut donné sur » le champ; l'infanterie forma un corps » de bataille; & tout le canon fut mis » en batterie. Le général partagea son » monde en deux colonnes, & leur » fit faire une espece de combat, avec » toutes les évolutions de la cavale» rie. Les Indiens, dans leur pre» miere surprise, regardoient d'abord » avec frayeur les chevaux, dont la » figure & la fierté leur paroissoient » terribles; & n'étant pas moins frappés » de leur obéissance, ils conclurent » que des hommes, capables de rendre » ces animaux dociles, avoient quel» que chose de supérieur à la nature. » Mais lorsqu'au premier signal, l'in» fanterie fit deux ou trois décharges, » suivies du tonnerre de l'artillerie, la

» peur fit tant d'impression sur les Me-
» xicains, que les uns se jetterent à
» terre, les autres prirent la fuite; &
» les ambassadeurs cacherent leur ef-
» froi sous le voile de l'admiration.
» Cortez les rassura, en leur disant,
» d'un air enjoué, que c'étoit par ces
» fêtes militaires, que les Espagnols
» honoroient leurs amis. Les peintres,
» revenus de leur frayeur, invente-
» rent de nouvelles figures, pour ex-
» primer ce qu'ils venoient de voir &
» d'entendre. Les uns dessinoient des
» soldats armés & rangés en bataille;
» les autres peignoient des chevaux
» dans l'agitation du combat; ils repré-
» sentoient un coup de canon par du
» feu & de la fumée, & le bruit même,
» par des traits lumineux, qui faisoient
» naître l'idée de la foudre. On ne vit
» pas sans étonnement, avec quel art
» un peuple enseveli dans l'ignorance
» & la barbarie, avoit trouvé moyen
» de suppléer à l'usage des lettres.

» Il y avoit au Mexique une sorte
» de livres, où l'on perpétuoit non-
» seulement la mémoire des anciens
» faits, mais encore les coutumes, les
» loix & les cérémonies. C'étoit une

» sorte de parchemin, enduit de
» gomme & plié en double. Un cer-
» tain nombre de ces feuilles compo-
» soit un volume. J'en ai vu qui, de
» tous les côtés, paroissoient écrits, ou
» plutôt chargés des images dont je
» viens de parler. C'étoit une collec-
» tion d'histoires & de remarques sur
» les astres & sur les animaux. En exa-
» minant, avec attention, la partie
» qui regarde les planetes, j'ai cru
» découvrir que l'année des Mexicains
» étoit composée, comme la nôtre,
» de trois cens soixante-cinq jours,
» partagés en dix-huit mois, dont
» chacun avoit un tiers moins que les
» nôtres. Durant les cinq derniers
» jours, qu'on regardoit comme des-
» tinés aux plaisirs & au repos, les
» peuples se livroient à l'amusement,
» & ne s'occupoient d'aucune affaire.
» Ils avoient des semaines de treize
» jours, qui portoient différens noms;
» & leurs siecles étoient composés de
» cinquante-deux années, distribuées
» de la maniere suivante.

» Au centre d'un grand cercle, divisé
» en cinquante-deux degrés, dont cha-
» cun avoit rapport à une année, ils re-

» présentoient le soleil; & de ses
» rayons ; il sortoit quatre lignes de di-
» verses couleurs, qui partageoient
également la circonférence, & mar-
» quoient les quatre points du monde.
» Dans un autre cercle qui renfermoit
» le premier, ils écrivoient, avec des
» figures & des caracteres, les princi-
» paux événemens du siecle ; & ces
» cartes séculaires formoient des ac-
» tes publics, que ces peuples regar-
» doient comme les pieces justificati-
» ves de leur histoire. Les Castillans
» prenant ces titres pour des objets de
» superstition, parce qu'ils n'y voyoient
» que des figures bisarres, brûlerent
» tout ce qu'ils en purent découvrir :
» aussi n'en trouve-t-on presque plus
» dans la Nouvelle Espagne. C'étoit
» un ancien usage, au Mexique, de
» se mettre à genoux le dernier jour du
» siecle, sur le toit des maisons, le vi-
» sage tourné du côté de l'orient, pour
» observer si le soleil reprenoit son
» cours, ou si la fin du monde étoit
» arrivée : car nos Indiens croyoient
» que cet astre se renouvelloit tous les
» cinquante-deux ans, sans quoi le
» tems auroit fini avec le vieux soleil.

» Avant que de commencer un autre
» siecle, on rompoit tous les vases; &
» l'on éteignoit le feu; mais aussi-tôt que
» le premier jour paroissoit, on enten-
» doit retentir les tambours & les au-
» tres instrumens, pour remercier les
» dieux d'avoir accordé un nouveau
» siecle. On achetoit d'autres vais-
» seaux; & l'on alloit recevoir du feu
» de la main des prêtres, dans des pro-
» cessions solemnelles.

» Mais je reviens aux anciens palais
» de Mexico, dont je me suis trop
» écarté. Ceux de l'empereur contri-
» buoient encore plus, que les édifices
» dont j'ai parlé, à la somptuosité de
» la ville. Le principal, qui se nom-
» moit *Tepac*, ou palais par excellence,
» étoit d'une grandeur & d'une magni-
» ficence, dont la description cause de
» l'étonnement. On y comptoit vingt
» belles portes, qui donnoient sur au-
» tant de rues, & dont la plus grande of-
» froit les armes de l'empire. La partie
» qui servoit de logement au monar-
» que, renfermoit trois vastes cours,
» chacune ornée d'une belle fontai-
» ne, avec cent chambres, & autant
» de salles de bains. Quoiqu'il n'entrât

» pas un clou dans ce vaste bâtiment,
» tout y paroissoit d'une solidité que les
» Espagnols ne se lassoient point d'ad-
» mirer. Les murs sembloient un mê-
» lange de marbre, de jaspe & de por-
» phire, qui jettoient un éclat mer-
» veilleux. Les toits étoient de plan-
» ches jointes avec beaucoup d'art, les
» parquets, de bois de cedre, les ta-
» pisseries, de coton, enrichies de dif-
» férentes sortes de plumes. Les lits ne
» répondoient pas à cet air d'opulence
» & de grandeur; c'étoit de simples cou-
» vertures, étendues sur des nattes.

» Les femmes de l'empereur lo-
» geoient dans des appartemens sé-
» parés, où régnoient également la
» splendeur & la magnificence. Elles
» portoient le titre de reines, &
» étoient filles de quelques princes tri-
» butaires de l'empire. Le nombre des
» concubines se montoit à plus de trois
» mille, en y comprenant les suivantes
» & les esclaves. On les choisissoit
» parmi les plus belles femmes du
» royaume. Il n'étoit pas d'en voir
» cent cinquante qui se trouvoient
» grosses à la fois; mais l'héritage du
» trône ne regardoit que les enfans

» des impératrices ; les autres étoient
» dans l'usage de prendre des médica-
» mens pour faire périr leur fruit. La
» plupart étoient des filles de grands
» seigneurs, entre lesquelles le prince
» s'étoit attribué le droit de choisir
» celles qu'il trouvoit le plus à son
» gré. Elles étoient entretenues avec
» autant de propreté que d'abondance ;
» mais leurs moindres fautes étoient pu-
» nies très-sévérement. Quand on les
» renvoyoit, elles prenoient des ma-
» ris parmi les gens de qualité, parce
» qu'en général, elles étoient riches, &
» qu'on les regardoit comme très-ho-
» norées, d'avoir appartenu à l'empe-
» reur. Plusieurs furent mariées avec
» des officiers de Cortez, à qui Monte-
» zuma les avoit données, après les avoir
» fait baptiser, pour les rendre dignes
» de l'alliance Espagnole. On dit que le
» général épousa lui-même, ou prit
» pour maîtresse, une fille de ce prin-
» ce qui lui en avoit offert deux,
» croyant qu'il pouvoit avoir plu-
» sieurs femmes. La seconde fut don-
» née à un seigneur Castillan.

» Outre le palais où le souverain te-
» noit sa cour, il avoit dans la ville

» plusieurs autres maisons, dont cha-
» cune offroit des spectacles singuliers.
» L'une étoit un superbe bâtiment,
» porté sur des piliers de jaspe, qui
» servoit de voliere à des oiseaux re-
» marquables par leur chant, ou par
» leur plumage. Le nombre en étoit si
» grand, qu'il y avoit plus de trois cens
» hommes occupés au service de ces
» animaux. Les oiseaux marins étoient
» nourris dans un étang d'eau salée ; &
» ceux de riviere, dans de grandes
» pieces d'eau douce : ceux des champs
» & des bois remplissoient de vastes
» galeries, On les plumoit dans cer-
» taines saisons; & de leurs dépouilles,
» on faisoit des étoffes, des tableaux &
» d'autres ornemens de prix. A quelque
» distance de-là, étoient les oiseaux de
» proie, les uns dans des cages, les
» autres sur des perches, & dressés à
» tous les exercices de la fauconnerie.
» On y voyoit des aigles d'une gran-
» deur prodigieuse, & d'une voracité
» incroyable.

» Dans une autre cour, on avoit
» rassemblé plusieurs bêtes sauvages,
» telles que des lions, des ours, des
» tigres, & d'autres especes incon-

» nues en Europe, qui formoient une » menagerie digne des plus grands » monarques. Une troisieme cour ren» fermoit, dans des caves, dans des » fosses, ou autres trous pratiqués à » dessein, un horrible assemblage de » serpens, de scorpions, de crocodi» les, de viperes, qu'on nourrissoit, » dit-on, du sang des hommes sacri» fiés aux idoles. Les Espagnols n'en» tendirent pas, sans horreur, les sif» flemens, les cris, les rugissemens que » la faim & la contrainte de leur cap» tivité faisoient pousser à ces affreux » animaux. Il y avoit aussi un grand » appartement, pour les bouffons, les » nains, les bossus, les borgnes, les » boiteux & autres personnes de fi» gure monstrueuse, qu'on dressoit à » divers tours de souplesse, pour les » faire servir à l'amusement de l'em» pereur. Le soin qu'on prenoit d'eux, » rendoit leur condition si douce, qu'il » y avoit des peres qui estropioient » volontairement leurs enfans, pour » leur procurer une vie sûre & pai» sible. Mais ce qui doit paroître en» core plus étrange, c'est que Monte» zuma avoit choisi cette même mai» son, pour y exercer particulieremetn

» ses pratiques de dévotion. Il y avoit » une chapelle, dont la voûte étoit » revêtue de lames d'or, & où il se » rendoit pendant la nuit, pour y con» sulter ses dieux, au milieu du bruit » effroyable, qui faisoit, de ce lieu, une » véritable image de l'enfer.

» Deux arsenaux, l'un pour fabri» quer les armes, l'autre pour les con» server, contribuoient à la grandeur » du monarque, & à l'embellissement » de cette capitale. Les plus habiles » ouvriers étoient entretenus dans le » premier, chacun à la tête de son at» telier, avec la distinction qui con» venoit à ses talens. On y faisoit de » prodigieux amas de flèches & de » cailloux aiguisés, qui se distribuoient » aux troupes & dans les provinces, » mais dont il restoit toujours une » bonne partie dans le magasin. On y » voyoit aussi des arcs, des carquois, » des massues, des dards garnis de » pierres pointues, des frondes, des » boucliers, &c. Les armes destinées » à l'usage de l'empereur, étoient » dans un appartement séparé, suspen» dues en fort bon ordre, ornées de » feuilles d'or, d'argent, de plumes

» rares, & de pierres précieuses, qui
» formoient un coup-d'œil éclatant.

» Mais de tous ces palais, le plus re-
» marquable étoit celui qu'on appel-
» loit la maison de tristesse. Le prince
» s'y retiroit, à la mort de quelque pa-
» rent favori, ou quand il survenoit
» des calamités qui exigeoient une dé-
» monstration publique d'affliction. La
» seule architecture de cette retraite
» étoit capable d'inspirer les sentimens
» qu'il y portoit. Les murs, les lam-
» bris, les plafonds étoient noirs &
» lugubres; & au lieu de fenêtres, il
» n'y avoit que quelques ouvertures
» étroites, par où il ne passoit que ce
» qu'il falloit de lumiere, pour aug-
» menter l'horreur qui régnoit dans
» tout le bâtiment. Le prince y demeu-
» roit aussi long-tems, que ses regrets
» lui faisoient perdre le goût du plaisir.

» Toutes les villes, dans le voisi-
» nage de la capitale, fournissoient des
» hommes pour la construction & l'en-
» tretien de ces palais, ou contri-
» buoient à la dépense dont les com-
» munautés étoient chargées. Le tribut
» de la noblesse, outre l'obligation de
» garder la personne de l'empereur, &

» de servir dans ses armées, avec un
» certain nombre de vassaux; consis-
» toit à donner une quantité de pré-
» sens, qui passoient pour volontaires,
» mais qu'on n'osoit refuser. Le prince
» avoit différens trésoriers, pour les
» diverses especes de contributions;
» & quand le tribunal des revenus de
» la couronne avoit pourvu à ce qui
» étoit nécessaire pour la dépense des
» édifices, & l'entretien des troupes,
» le surplus étoit converti en lingots.
» Les richesses de l'empire venoient du
» produit des mines, de celui du sel,
» & principalement des contributions
» que le souverain levoit sur son peu-
» ple. Les officiers chargés de veiller à
» leur perception, punissoient de mort
» la faute la plus légere, ou la moindre
» négligence.

» L'ancienne ville de Mexico avoit
» près de trois lieues de circuit, &
» contenoit plus de deux cens mille
» habitans. Quoiqu'elle fût remplie
» d'eau, sa principale incommodité
» étoit de ne pouvoir s'en servir pour
» les besoins communs de la vie. On
» étoit obligé d'en faire venir, par des
» conduits de terre cuite, de la petite

» montagne de Chapultepeque ; an-
» cienne sépulture des empereurs Me-
» xicains. C'est de ce même endroit,
» qu'on la tire encore aujourd'hui, par
» un grand aqueduc, soutenu de trois
» cens soixante-cinq arcades de pierre
» de taille, qui l'amene au travers du
» lac, & en fait un des principaux or-
» nemens. On comptoit, dans cette
» capitale, deux mille temples, dont
» le plus grand étoit distingué par sa
» vaste étendue, sa magnificence &
» ses richesses ».

C'est ici, Madame, que finit le manuscrit espagnol. Ce qui va suivre, est l'ouvrage même du pere Lopez, que je continue toujours d'abréger en le traduisant. « Tel étoit, dit-il, l'état
» florissant de cette ville, lorsque Fer-
» nand Cortez en entreprit le siege. Il
» la soumit en moins de trois mois,
» après en avoir brûlé la plus grande
» partie, & fait périr les trois quarts
» des habitans. Mais il la rebâtit, lui
» donna une nouvelle forme, & la par-
» tagea entre ceux qui en avoient fait
» la conquête, & les principaux Me-
» xicains. Il promit à tous les Indiens
» qui voudroient s'y établir sous sa pro-

» tection, une certaine portion de ter-
» rein, pour y construire des maisons,
» dont leurs enfans hériteroient après
» leur mort, avec des privileges qui
» les distingueroient du reste de la na-
» tion. Il accorda des rues entieres aux
» plus considérables d'entr'eux, avec la
» qualité de chefs des quartiers qu'ils au-
» roient peuplés. Dom Pierre de Mon-
» tezuma, fils de l'empereur, & plus
» foible que son pere, eut une très-
» grande part à cette distribution. On
» ne craignit pas plus, au Mexique, d'y
» laisser vivre des descendans de la
» maison royale, devenus de simples
» gentilshommes, qu'on ne s'inquié-
» toit à Constantinople, d'y voir sub-
» sister une famille des Paléologues.

» Cortez fit tracer des places pour
» les églises, les marchés, & autres
» édifices publics. Il sépara, par un ca-
» nal, la demeure des Castillans, de
» celle des Indiens; & cette distinction
» existe encore. Le travail fut poussé
» avec tant d'ardeur, que dans peu
» de mois, on vit toute la ville cou-
» verte de maisons beaucoup plus
» belles, & dans un meilleur ordre,
» que les anciennes. Le général Espa-

» gnol éleva la sienne sur les fondemens
» de celle de Montezuma, & en fit un
» palais magnifique, qui, aujourd'hui
» même, peut servir & sert encore quel-
» quefois de logement aux vice-rois.

» Pour donner une forme solide à
» son établissement, il engagea tous les
» Espagnols mariés à faire venir leurs
» femmes ; & quantité d'autres fa-
» milles Castillanes y arriverent à sa
» sollicitation. On apporta d'Europe,
» de même que des isles de Cuba & de
» S. Domingue, des vaches, des co-
» chons, des chevres, des brebis, des ju-
» mens, des cannes de sucre, des mû-
» riers, & mille autres sortes de pro-
» ductions inconnues jusqu'alors des
» habitans du Mexique. D'habiles ou-
» vriers y formerent des manufactu-
» res, y eurent une imprimerie ; &
» l'on y frappa de la monnoie au
» coin du roi d'Espagne.

» Outre les mines d'or & d'argent,
» auxquelles on ne manqua pas de faire
» travailler, on en découvrit de fer &
» de cuivre, dont on fabriqua des ca-
» nons. Dès l'année suivante, il s'en
» trouva trente-cinq pieces de bronze,
» & soixante de fer. Enfin, peu de tems

» après la conquête, Mexico étoit la
» plus belle ville de l'Amérique; &
» par degrés, elle est devenue une des
» plus riches & des plus magnifiques
» du monde. On y a tracé de nouveaux
» canaux, qui communiquent par un
» grand nombre de ponts; on en a
» comblé d'autres, sur lesquels on a
» élevé des maisons; ensorte qu'il s'en
» faut de beaucoup, que l'eau en ap-
» proche, comme avant sa reconstruc-
» tion. L'ancienne ville n'a pas changé
» d'emplacement; mais on en a haussé
» le terrein, pour le mettre à l'abri des
» inondations. On a vainement essayé
» de faire écouler les eaux entre les
» montagnes qui environnent la plaine;
» après bien des travaux, des frais im-
» menses, & la perte d'un million d'In-
» diens, que les Castillans employoient
» comme des bêtes de charge, on n'a
» réussi qu'en partie; & l'on ne s'est
» pas encore mis à couvert des grands
» débordemens.

» Comme tous les peuples voisins de
» cette capitale ont été subjugués, &
» la plupart même anéantis, les Espa-
» gnols y vivent dans une si grande sé-
» curité, qu'ils n'ont ni portes, ni mu-

» raillés, ni munition, ni artillerie : » Vera-cruz leur paroît suffire pour les » défendre contre les invasions des » étrangers. Les naturels du pays de» meurent presque tous dans un des » fauxbourgs, nommé Guadalupa. Plu» sieurs pauvres Espagnols, épousent » leurs filles; d'autres les débauchent ; » tous usurpent, de jour en jour, les » fonds sur lesquels ils ont bâti ; & de » trois ou quatre maisons Indiennes, ils » en font une grande à la maniere d'Eu» rope, avec des jardins & des ver» gers : de sorte que la ville a été » presqu'entierement renouvellée de» puis Cortez, & n'offre plus aujour» d'hui, que de beaux édifices. Ils sont » à la vérité, peu élevés, à cause des » fréquens tremblemens de terre, qui » les exposeroient trop, s'ils avoient » plus de deux étages. Les murs » sont incrustés en dehors, de petits » cailloux de diverses couleurs, taillés, » les uns en cœurs, d'autres en soleils, » en étoiles, en fleurs, & autres figu» res, dont la variété offre un specta» cle agréable. Les portes sont gran» des & fort hautes ; les fenêtres ont » des balcons de fer, dont la plupart

» tiennent toute la face du bâtiment.
» Ils sont ornés de caisses d'orangers,
» & de fleurs de toutes les saisons;
» car le climat est si doux, si tempéré,
» qu'on ne ressent jamais ici, ni de
» chaleur incommode, ni de froid qui
» oblige de faire du feu.

» Les rues sont si larges, que même
» dans les plus étroites, quatre car-
» rosses peuvent aller de front; ce qui
» fait paroître la ville beaucoup plus
» grande, qu'elle n'est effectivement.
» Les places, sans être aussi spacieuses
» que du tems de Montezuma, sont
» encore d'une si vaste étendue, sur-
» tout celle où se tient le marché,
» qu'aux jours destinés pour les cour-
» ses de taureaux & autres jeux pu-
» blics, le peuple en remplit à peine
» la troisieme partie. Le centre est
» marqué par une colonne de marbre,
» au sommet de laquelle une aigle de
» bronze se fait admirer par l'excel-
» lence du travail. Autour de cette
» espece d'obélisque, quatre rangs de
» petites boutiques peintes & ornées,
» offrent tout ce qu'on peut desirer
» de curieux en soie, en or, en linge,
» rubans, dentelles, gazes, coëffures,

» & autres marchandises de modes.
» La cathédrale, bâtie d'un mêlange » de pierre & de brique, borne un » des côtés de cette place; dans la » partie opposée, sont l'hôtel-de-ville, » la maison du juge de police, & la » prison. Une troisieme face est occu» pée par le palais du vice-roi, l'au» dience royale, l'hôtel de la mon» noie, l'inquisition, l'université & » le college des dominicains. Le qua» trieme côté est formé par des mai» sons particulieres, qui servent de de» meures à quantité de riches habi» tans.

» Les rues par lesquelles on entre dans » cette place, sont si larges, qu'un car» rosse attelé de six chevaux y tourne » sans peine. On y remarque d'abord » celle des orfevres, toute resplendis» sante d'ouvrages d'or & d'argent. Elle » aboutit à un quinconce, d'où sort » une fontaine, qui rend cette pro» menade délicieuse. Des magasins de » soierie enrichissent la rue de Tacuba, » une des plus longues de la ville, & » remplie de boutiques de clincaille» rie. Elle tire son nom d'un ancien » bourg, dont elle est le chemin. Un

» autre rue, qui tient le premier rang
» par la beauté des édifices, est celle
» de l'Aigle, ainsi nommée par une an-
» cienne idole, qui représente cet oi-
» seau, & se conserve encore sans
» altération. Les plus riches Espagnols
» y ont leurs hôtels. On y voit aussi
» la façade du fameux palais des mar-
» quis del Vallé, descendans de Cor-
» tez. Il est plus grand, plus magni-
« fique que celui du roi à Madrid. La
» cour, qui est fort spacieuse, est en-
» tourée de balcons de fer; & l'on
» voit au centre une statue équestre
» sur un piédestal. Les vice-rois ont un
» autre palais à Chapultepequé, qui
» est devenu comme l'Escurial de l'A-
» mérique, depuis qu'on y enterre les
» gouverneurs qui meurent pendant leur
» administration. Les bâtimens en sont
» superbes; la chapelle seule a coûté
» plusieurs millions. Les jardins répon-
» dent à cette magnificence, par la
» beauté de leurs parterres, de leurs
» allées, & de leurs eaux.

» La multitude des canaux qui ar-
» rosent la capitale du Mexique, pro-
» cure aux habitans l'abondance & les
» commodités dont ils jouissent, par
un

» un commerce continuel. Chaque » jour de la semaine a ses différentes » marchandises ; le samedi, il arri- » ve de toutes parts, des flottes de » fleurs & de fruits, qui donnent à » cette ville l'air d'un jardin. On » n'est pas surpris de la voir ainsi pour- » vue de tout ce qui peut servir au » luxe & aux besoins de la vie, quand » on considere qu'outre la merveilleuse » fécondité du pays, il y vient tous » les ans deux galions d'Espagne, & » plus de quatre-vingt vaisseaux mar- » chands, qui lui fournissent ce qu'il » y a de plus précieux en Europe, tan- » dis que la flotte des Philippines lui ap- » porte les raretés de la chine, du Ja- » pon, de l'Indostan & de la Perse. Aussi » passe-t-elle pour une des plus ri- » ches villes du monde; son commerce » s'étend depuis la mer du nord, par » Vera-cruz, jusqu'à celle du sud, par » le port d'Acapulco. On y vit à si peu » de frais, qu'une demi-piece de huit » suffit chaque jour, pour la dépense » d'un homme. Comme il n'y a point » d'especes de cuivre, & que la moin- » dre piece d'argent est une demi-réale, » on est dans un embarras continuel

» pour le trafic des denrées, telles que
» les fruits & les légumes. Aujour-
» d'hui, comme avant la conquête, les
» noix de cacao sont la monnoie cou-
» rante du marché aux herbes. Il en
» faut soixante ou quatre-vingt pour
» une réale, suivant le prix actuel du
» cacao, qui n'est jamais fixe.

» On compte ici environ cent mille
« habitans, dont la plus grande partie
» est composée de noirs & de mulâtres.
» Cette capitale l'emporte sur la plu-
» part des villes de l'Europe, par la
» beauté du sexe, comme par la magni-
» ficence des édifices. Il est passé en
» proverbe, qu'il y a quatre belles cho-
» ses à voir à Mexico : les habits, les
» équipages, les rues & les femmes.
» Les dernieres sont si passionnées pour
» les Européens, que, quelque pau-
» vres qu'ils soient, elles les préferent
» aux plus riches créoles : de-là vient
» que ceux-ci ont tant d'aversion pour
» les Espagnols. L'usage des habitans
» est d'aller tous les jours, vers les qua-
» tre heures du soir, se promener, les
» uns à cheval, les autres en voiture,
» dans un cours magnifique, dont les
» arbres forment des allées impénétra-

» bles au soleil : on y voit régulièrement plus de deux mille carrosses. » Ceux des hommes sont suivis d'un » grand nombre d'esclaves noirs, en » livrée d'or & d'argent, en bas de » soie, avec des nœuds de rubans à » leurs souliers, & l'épée au côté. Le » vice-roi va souvent à cette promenade ; son cortege n'a pas moins d'é» clat & de magnificence, que celui du » roi d'Espagne. Les dames sont es» cortées d'une troupe d'Indiennes, » presque toutes mulâtres, vêtues » d'étoffes de soie, & couvertes de » pierreries. Elles ont tant d'agrement » dans leurs manieres, & leur ajuste» ment est si engageant, que les Es» pagnols les préferent à leurs propres » femmes. La plupart sont esclaves, » ou l'ont été, & ne doivent leur li» berté qu'à l'amour.

» Le canal de Xamaïca est encore » un endroit charmant ; on s'y pro» mene également, ou sur l'eau, ou » sur ses bords. Quantité de petites bar» ques, remplies de musiciens, font en» tendre des concerts de voix & d'ins» trumens. Les deux rives sont couver» tes de petites maisons, où l'on prend

» des rafraîchiſſemens. En général, le
» goût du faſte regne à Mexico dans
» toutes les conditions. Les carroſſes
» y ſont beaucoup plus riches, que
» dans les principales cours de l'Eu-
» rope ; on n'épargne, pour les embel-
» lir, ni l'or, ni l'argent, ni les pier-
» reries, ni les étoffes les plus pré-
» cieuſes. On en compte plus de qua-
» tre mille dans cette capitale. Tout
» ce qui eſt de fer ailleurs, eſt ici d'or
» ou d'argent. Rien n'eſt ſi commun,
» que de voir des roſes de diamants
» aux chapeaux des gens de con-
» dition, & des cordons de perles à
» ceux des plus vils artiſans. Les Mexi-
» cains qui habitent la ville, ſont preſ-
» que tous riches, parce qu'ils s'atta-
» chent au commerce. Les principaux
» d'entr'eux ne ſont pas moins conſi-
» dérés, que les deſcendans de race Eſ-
» pagnole : les reſtes du ſang de Mon-
» tezuma jouiſſent d'une penſion ſur
» la caiſſe royale, qui aide à les faire
» ſubſiſter avec honneur.

» Mais de tous les habitans de Me-
» xico, les plus révérés, & en même
» tems les plus opulens, ſont les eccle-
» ſiaſtiques. On prendra quelque idée

» de leurs richesses, par celles de l'ar-
» chevêque & du chapitre de la cathé-
» drale : leurs rentes annuelles sont de
» trois cens mille piastres. La construc-
» tion de l'église métropole a coûté
» des sommes immenses. Le chœur est
» orné de quantité d'ouvrages de sculp-
» ture en bois aromatiques, & de qua-
» tre autels qui forment les coins
» du quarré, indépendamment du
» grand, dont la magnificence est au-
» dessus de toute expression. Plusieurs
» chapelles richement dotées, augmen-
» tent l'éclat du spectacle. Ce siege ar-
» chiépiscopal a pour suffragans,
» les évêques de los Angeles, de
» Méchoacan, de Guaxaca, de Guada-
» laxara, de Guatimala, d'Yucatan,
» de Nicaragua, de Chiapa, d'Hon-
» duras, & de la Nouvelle Biscaye.
» On fait monter les revenus de ces
» évêchés à plus d'un millon cinq cens
» mille pieces de huit ».

J'ajouterai, Madame, à la description du pere Lopez, quelques remarques particulieres sur la ville de Mexico. Ses habitans, ainsi que dans le reste de l'empire, sont composés de toutes sortes de peuples; de blancs,

d'indiens, & de negres. Les blancs sont les Espagnols ou les créoles. Les premiers possedent la plupart des emplois, ou exercent le commerce, & ont le même caractere, les mêmes mœurs, que les Espagnols d'Europe. Ils sont graves, spirituels, indolens, fiers & présomptueux. Ils tirent vanité de leur origine; ce qui fait que les créoles leur portent envie & les haïssent. Ces derniers ont peu de courage, & sont en général mous & efféminés. Nés dans un climat dont la chaleur les énerve, & vivant dans l'abondance de toutes choses, ils s'adonnent à l'oisiveté & aux plaisirs. Plongés dans le luxe, sans goût ni discernement, ils dépensent leur bien par pure ostentation, plus jaloux de l'apparence que de la réalité. Ils sont très-modérés dans leur nourriture; mais par un effet de leur oisiveté & de leur tempérament, ils ne s'occupent que de galanteries & d'intrigues amoureuses. Ils les ménagent dans le goût des anciens Espagnols, s'efforçant de se rendre agréables au beau sexe, par des actions & des propos extravagans, par une mauvaise musique, des poé-

ſies pitoyables & de folles dépenſes. Les femmes ne ſe diſtinguent, ni par leur ſageſſe, ni par leurs vertus domeſtiques. Elles gardent cependant les apparences, pour ſe conformer à l'étiquette, & ont aſſez de prudence pour ſupporter, ſans ſe plaindre, la contrainte où on les retient. Les Indiens ſont encore aujourd'hui, ce qu'ils étoient avant la conquête, humbles, ſoumis, craintifs & dociles. On les traite en général avec beaucoup de dureté, quoiqu'ils ſoient plus civiliſés que dans les colonies des autres nations Européennes. Comme les negres qui ſont dans ce pays, y ont été tranſportés d'Afrique, ils ont le même caractere que ceux dont ils tirent leur origine. Ils ſont opiniâtres, groſſiers, ſans eſprit, endurcis à la fatigue, & très-propres à l'eſclavage.

La ville de Mexico eſt diviſée en dix-ſept paroiſſes; & le peuple y eſt fort attaché à la religion catholique. Les Indiens ne le cedent point aux Eſpagnols ſur cet article, ni ſur l'obſervation la plus ſcrupuleuſe de toutes les pratiques extérieures de piété. Les moines, qui jouent ici un ſi grand

rôle, les entretiennent dans ces dispositions, par le goût qu'ils leur inspirent, & qu'ils ont eux-mêmes pour les dévotions d'éclat. Ils aiment sur-tout à se montrer dans les processions; & il n'y a pas de jour, que l'on ne soit témoin de quelques scènes ridicules, qui ne donnent pas une haute idée du fond de religion des habitans, au milieu de tant d'eglises, de prêtres & de moines. Des gens masqués font des culbutes devant le saint sacrement, d'autres le moulinet; on y porte des chats & des cochons emmaillottés, qui en miaulant & en grognant, composent, avec les voix humaines, un concert des plus grotesques. A la messe de minuit, on voit tout le monde, moines & laïques, danser au son des instrumens, avec les gestes & les grimaces ordinaires aux mascarades du carnaval. Ceux-ci se déguisent en anges, ceux-là en diables; les uns & les autres se disent des injures de crocheteurs, qu'ils accompagnent de coups de poings, jusqu'à ce que le parti le plus foible ait pris la fuite. Les freres de la Trinité, ceux de saint François, & de saint Grégoire portant chacun leurs images, avec quantité de cier-

ges, arrivent à la cathédrale, & prennent querelle pour la préséance. Bientôt on en vient aux injures, des injures aux coups; & l'on se bat si vivement, qu'il y a des gens blessés qu'il faut emporter.

Au sortir de cette procession, j'allai visiter la bibliotheque du college des carmes, la plus belle de l'Amérique, & qui contient environ quinze mille volumes. De là je voulus voir, dans l'église de saint François, le tombeau de Fernand Cortez, conquérant du Mexique, où ses cendres furent apportées d'Espagne; je ne trouvai pas que ce monument fût digne d'un si grand homme. Son portrait est à la droite de l'autel, sous un dais. Le terrein qu'occupe la maison professe des jésuites, contenoit autrefois un des palais de Montezuma; il servit long-tems de demeure à Cortez & aux Espagnols. On y conserve encore, m'a-t-on dit, dans une petite partie de l'ancien édifice, la fenêtre où ce prince fut tué d'un coup de pierre. On lit, dans l'église de saint Dominique, l'épitaphe de Don Pierre Montezuma, fils de cet empereur : il y est qualifié de seigneur de la plus grande

partie de la Nouvelle Espagne. On y voit les armes de cette maison, qui sont une aigle regardant le soleil, & plusieurs figures des Indes à l'entour.

Il y a eu des gentilshommes de ce nom, qui ont occupé la place de vice-roi du Mexique, la plus grande qui soit à la nomination du roi d'Espagne, & le plus riche gouvernement qu'il y ait au monde. Sa Majesté donne annuellement à ceux qu'elle éleve à cette dignité, cent mille ducats à prendre sur les revenus de la couronne. Leur administration dure ordinairement l'espace de cinq années ; mais la plupart obtiennent, par les présens qu'ils font au conseil des Indes, que leur commission soit continuée jusqu'à dix ans: & la part qu'ils peuvent prendre au commerce, leur donne la facilité d'acquérir d'immenses richesses. Ils ont, dans leur dépendance, tous les gouvernemens particuliers des villes & des provinces; ils tirent des sommes considérables de ceux qu'ils nomment à ces emplois. Il y en a de si lucratifs, qu'en moins de deux ans, ils produisent plus de deux cens mille écus à ceux qui les exercent. On commence d'a-

bord par les plus petits; & ensuite les profits casuels & les épargnes, mettent ceux qui les possedent, en état d'aspirer à de plus importans. Aussi la plupart de ces officiers, dévorés par une cupidité qu'inspirent les postes lucratifs, & voulant profiter du tems, oppriment les peuples, & frustrent la couronne de ce qui lui appartient. Ceux qui leur succedent, sont dans les mêmes dispositions; personne ne se met en peine de faire des réglemens utiles, persuadé que son successeur refusera de s'y conformer, pour peu qu'ils soient contraires à ses intérêts.

Il faut entendre Don Juan de Mendez, lorsque son zele s'enflamme à la vue de ces désordres. « Comment » voulez-vous, dit-il, que cet état soit » bien gouverné? Les vice-rois, d'in- » telligence avec ces ministres subal- » ternes, épuisent les Indiens par leurs » exactions, vendent la justice, & fer- » ment les yeux à toutes les loix. On » voit de toutes parts, une infinité de » misérables, que l'indigence réduit au » désespoir, & qui font entendre inuti- » lement leurs plaintes. De cette mau- » vaise administration, il résulte que

» les places importantes ſont mal mu-
» nies, preſque ſans ſoldats, ſans ar-
» mes & ſans magaſins. Les troupes
» n'ont point de paie réglée; leur reſ-
» ſource eſt de piller les Indiens. Ja-
» mais on ne les forme à l'exercice
» des armes. A peine ſont-elles vêtues;
» auſſi les prendroit-on moins pour
» des ſoldats, que pour des mendians
» ou des voleurs. Les fortifications
» ſont abſolument négligées; parce
» que la Nouvelle Eſpagne n'a point
» d'ingénieurs. Elle n'eſt pas mieux
» fournie d'artiſans pour les ouvrages
» militaires, & pour les beſoins les
» plus communs. Le commerce même
» n'y conſiſte que dans l'art de trom-
» per; parce qu'il n'y a point de regles
» bien établies; ou, s'il en reſte d'an-
» ciennes, elles ſont mépriſées. Le
» quint de l'or & de l'argent, qui doit
» entrer dans les coffres de Sa Majeſté,
» eſt continuellement diminué par la
» fraude; il ne revient pas au tréſor
» un quart de ſes droits. Les gouver-
» neurs, leurs officiers & les négo-
» cians ſe prêtent la main, pour ſup-
» primer les ordonnances de la cour,
» ou les faire tomber dans l'oubli. L'au

» torité royale étant mal soutenue par » les auteurs du désordre, tous ces » peuples, que nous regardons comme » des esclaves fort soumis, seroient » les premiers à conspirer notre perte; » si des troupes bien disciplinées qu'on » feroit entrer dans le pays, les exci- » toient à la révolte. Il suffiroit de leur » fournir des armes, & de les traiter » avec assez de douceur & de désinté- » ressement, pour leur ôter la préven- » tion, qu'on n'en veut qu'à leurs ri- » chesses. L'impatience de voir finir » leur esclavage, est devenue si vive, » que tous les jours il en passe un » grand nombre dans des monta- » gnes inaccessibles, d'où ils ne sor- » tent, que pour massacrer les voya- » geurs. Il est donc clair, que dans cette » grande étendue de pays, qui recon- » noît la domination espagnole, cette » couronne n'a de véritables sujets, » que ceux qu'elle y envoie d'Europe, » pour retenir les autres sous le joug. » Une autorité si foible diminuant tous » les jours, il ne seroit pas surprenant » qu'elle fût bientôt anéantie, par » des révolutions dont les causes » augmentent sans cesse, & dont il est

» impossible que le tems n'amene pas
» l'occasion ».

Le gouvernement civil de l'empire du Mexique, est administré par trois tribunaux, auxquels on donne le nom d'audiences. Ils sont formés d'un certain nombre de juges, partagés en différentes chambres, à peu près comme nos parlemens. Le vice-roi est à la tête de la premiere, & y préside lorsqu'il lui plaît. Son autorité n'est cependant pas si absolue, que le conseil n'ait le pouvoir de s'opposer à tout ce qui blesse les loix & le bien public; mais tous les membres qui composent ce tribunal, ayant un intérêt continuel à ménager leur chef, n'usent de leur puissance, que pour juger, avec lui, les causes civiles & criminelles. Les trois audiences, sçavoir celle de Mexico, de Guadalaxara & de Guatimala, qui gouvernent tout le Mexique, contiennent ensemble vingt-deux provinces, qui reconnoissent toutes l'autorité d'un seul vice-roi.

Je suis, &c.

A Mexico, ce 30 mars 1750.

LETTRE CXX.

SUITE DU MEXIQUE.

DES ordres de la cour d'Espagne ayant appellé Don Juan de Mendez à Panama, nous partîmes de Mexico, avec le même cortege, & par les mêmes voitures qu'en y arrivant. Notre premiere marche nous conduisit à la petite ville d'Atlizco, située dans une vallée de sept lieues de tour, qui porte le même nom. Elle est si fertile en froment, que la capitale & plusieurs villes voisines, en tirent leur subsistance : on y voit quantité de riches bourgs Espagnols & Indiens. De-là nous entrâmes dans la vallée de Saint-Paul, qui, sans être aussi grande que la précédente, est cependant beaucoup plus riche, parce qu'on y recueille chaque année une double moisson de froment. On le seme, la premiere fois, dans la saison ordinaire des pluies; la seconde en été, après la premiere récolte. Les pluies cessant alors, on emploie, pour arroser les terres, l'eau des ruisseaux

qui tombent des montagnes, & qu'on a trouvé l'art de conduire où l'on veut, par de petits canaux. Les habitans de cette heureuse vallée sont si opulens, qu'un d'entre eux, chez lequel nous couchâmes, nous servit en vaisselle d'argent, nous logea dans des chambres parfumées, & nous fit donner un concert par ses filles, qui savent parfaitement la musique.

De-là, jusqu'aux montagnes de Misteque, nous trouvâmes la même fécondité dans les campagnes, & chez les fermiers, la même quantité de bestiaux, la même aisance. On y fait la plus belle soie du pays; on y recueille le meilleur miel. Le principal commerce consiste en sucre, en coton, en cochenille, en fruits de plusieurs especes, & sur-tout en cuirs, qui passent pour excellens, & sont une des marchandises qui se transportent le plus en Espagne. « Dans cette » province, nous dit le confesseur, » on ne voyoit autrefois aucun temple » public: chaque maison avoit son dieu » & son oratoire. Les monasteres y » étoient nombreux; & c'étoit d'eux, » comme des sources de la religion,

» que chaque famille recevoit la divi-
» nité qu'elle devoit adorer. La loi des
» successions étoit en faveur des aînés ;
» mais elle les obligeoit d'entrer dans
» un monastère, & d'y porter l'habit
» religieux pendant un an ; les fils des
» caciques même n'en étoient pas dis-
» pensés. Le jour choisi pour s'y ren-
» dre, les principaux habitans ve-
» noient les prendre en procession, au
» bruit des instrumens. En approchant
» du couvent, les prêtres les dépouil-
» loient de leurs habits, & les revê-
» toient de haillons. On leur frottoit
» le corps de certaines herbes ; c'étoit
» comme le sceau de leur consécra-
» tion. Pendant cette année de péni-
» tence & de solitude, ils étoient for-
» més à l'abstinence, soumis à toutes
» sortes de travaux, & châtiés rigou-
» reusement pour les moindres fautes.
» Au bout de l'an, on venoit les cher-
» cher avec la même pompe qu'en y
» entrant. Quatre jeunes filles les la-
» voient d'une eau parfumée, & ne
» laissoient, sur leur corps, aucune
» trace de mal-propreté, ni de souillu-
» res monacales. Ceux qui attendoient
» la mort de leur pere, pour com-

» mencer leur épreuve, n'y étoient pas
» moins obligés, avant que de recueil-
» lir leur succession.

» Dans la même province, ajouta
» le pere Acuença, lorqu'un cacique
» étoit attaqué d'une maladie mor-
» telle, tous les monasteres de son do-
» maine faisoient des sacrifices, des
» pélerinages, & des vœux pour sa
» guérison. Les fêtes étoient magnifi-
» ques après son rétablissement; & s'il
» mouroit, on continuoit à lui parler
» comme de son vivant; dans l'inter-
» valle, on mettoit devant sa porte,
» un esclave vêtu de tous les ornemens
» de sa dignité, pour recevoir les hon-
» neurs dus à son rang. Quatre prêtres
» enlevoient le cadavre vers le milieu
„ de la nuit, & alloient l'enterrer dans
„ un bois, ou dans quelque cave que
„ le défunt avoit désignée. A leur re-
„ tour, l'esclave qui représentoit le
„ mort, étoit étouffé. On l'ensevelis-
„ soit avec un masque sur le visage, &
„ le manteau du cacique dont il avoit
„ joué le personnage. On l'enterroit
„ dans cet état, avec ceux qui s'é-
„ toient acquittés avant lui du même
„ rôle. On appelloit cette sépulture,

„ le tombeau des esclaves couronnés,
„ sans doute pour signifier que la mort
„ rend tous les hommes égaux, & qu'a-
„ près la vie, il est indifférent d'avoir
„ été ou sur le trône ou dans les fers ».

Ayant quitté les montagnes de Misteque, nous découvrîmes celles des Quelenes, qu'il nous fallut traverser pour arriver à Chiapa. On nous avertit qu'elles étoient dangereuses, par leur extrême élévation. Les voyageurs y sont exposés à des coups de vents si furieux, que les hommes & les chevaux courent risque d'être renversés de cette hauteur, & de périr dans les précipices. Rien n'est cependant plus agréable que le pays qui est bordé par ces montagnes; comme si le ciel avoit voulu rassembler à l'entrée de ce passage terrible, tout ce qui peut en adoucir l'horreur. Les bestiaux y sont en si grand nombre, qu'une seule ferme Indienne nourrit, dit-on, trois ou quatre mille boeufs. La volaille & le gibier n'y sont pas moins abondans; & il n'y a point de pays où le poisson soit meilleur & plus commun. Les ruisseaux qui descendent des hauteurs, apportent une eau délicieuse, & dont il est facile

aux habitans d'arroser leurs jardins, qui produisent toutes sortes d'herbes & de légumes. Les oranges, les limons, les figues, & quantité d'autres fruits, s'y présentent de toutes parts; & leurs arbres fournissent assez d'ombre, pour faire supporter aisément la grande chaleur du climat; je me souviens même d'y avoir éprouvé une fraîcheur, qui me rappella cette fameuse réponse, que fit à l'empereur Charles-Quint un Espagnol nouvellement arrivé du Mexique. Ce prince lui demanda combien de tems il y avoit entre l'été & l'hiver dans la Nouvelle Espagne? „ Autant, „ Sire, lui répondit le voyageur, qu'il „ en faut pour passer du soleil à l'om- „ bre „.

L'air étoit si tranquille, quand nous fûmes au pied des montagnes, que nous y prîmes confiance, & nous déterminâmes à les passer. On nous donna des guides; & nous partîmes bien montés, avec une provision de vivres, qui devoit suffire pour plus d'un jour. Nous marchâmes avec assez d'agrément pendant les premieres heures; mais nous n'eûmes pas fait cinq ou six lieues, que nous entendîmes souffler

le vent, qui devenoit plus impétueux, à mesure que nous avancions. Bientôt il le fut tellement, que nous demeurâmes incertains, si nous devions retourner sur nos pas, ou nous arrêter; mais nos guides animerent notre courage, en nous assurant que nous allions bientôt nous trouver auprès d'une fontaine, où l'on avoit dressé une loge sous des arbres pour les voyageurs. Nous y arrivâmes en effet; mais le vent, dont la violence ne faisoit qu'augmenter, redoubla tellement notre crainte, que nous prîmes le parti de passer la nuit dans cet endroit. On ne s'endormit, qu'après avoir absolument résolu de mépriser toutes les difficultés, si le vent n'étoit pas changé le lendemain. Il se trouva le même que la veille; alors, vivement excités par le desir de continuer notre chemin, nous montâmes sur nos mulets, pour nous avancer vers le sommet de la montagne. Nous marchâmes assez long-tems, avec le seul embarras de résister au vent; mais ce fut principalement sur la cime, que nous reconnûmes toute la grandeur du péril. Nous regrettâmes la loge & la fontaine; car cette terrible hau-

teur, ſans arbres, & ſans pierres qui puiſſent ſervir d'abri, eſt ſi raſe & ſi étroite, que la tête tourne en y arrivant. D'un côté, on découvre la vaſte mer du ſud, ſi fort au-deſſous de ſoi, que la vue en eſt éblouie; de l'autre, on n'apperçoit que des pointes de rochers, & des précipices d'une immenſe profondeur. Entre deux ſpectacles ſi effrayans, le ſentier n'a pas, dans quelques endroits, plus d'une toiſe de largeur. Nous laiſſâmes à nos guides la conduite de nos mulets; & nous courbant ſur les pieds & ſur les mains, ſans oſer jetter un regard ni à droite ni à gauche, nous paſſâmes auſſi vîte qu'il nous fut poſſible, ſur la trace des bêtes qui nous devançoient. Nous fîmes ainſi plus de deux cens pas, craignant toujours qu'un coup de vent ne nous jettât dans les abîmes, dont cette affreuſe route eſt environnée. Heureuſement nous retrouvâmes bientôt de nouveaux arbres, dans un chemin un peu plus large, qui nous permirent de nous relever; & avant la fin du jour, nous gagnâmes le bas de la montagne, où commence le pays de Chiapa.

Cette province a deux villes prin-

cipales, auxquelles elle donne son nom, ou dont elle tire le sien. Quoique dans l'opinion des Espagnols, elle soit une des plus pauvres du Mexique, parce qu'on n'y a point encore découvert de mines riches, elle l'emporte néanmoins sur beaucoup d'autres, par la grandeur de ses villes, & l'avantage de sa situation. J'étois comme au centre des belles régions qui bordent les deux mers du nord & du sud. Une vallée, de quinze lieues de long, sur quatre de large, arrosée d'une grande riviere, & couverte de villes, de bourgs, de villages, rend ce canton très-peuplé. Une prodigieuse quantité de bestiaux, & de poissons, le maïs qu'on y cultive, le coton qui en est la marchandise principale, le gibier, la volaille, les fruits, le miel, le tabac, & le sucre, y mettent tous les habitans dans l'aisance : il est vrai que l'argent y est moins commun, que dans les provinces de Mexico & de Guaxaca, & que cette même riviere, qui répand la fertilité sur ses bords, est remplie de crocodiles, dont les dents sont meurtrieres pour les enfans & le jeune bétail. On dit que les chiens qui veulent

passer l'eau, sachant, par un instinct naturel, que ces monstres sont avides de leur chair, commencent par aboyer dans un endroit, afin de les y attirer, & vont promptement traverser la riviere dans un autre.

Des deux villes de Chiapa, l'une n'est presque habitée que par des Espagnols, l'autre par des Indiens. La premiere contient quatre ou cinq cens familles & trois couvens, qui sont les maisons du pays où il y a le plus de joie; & les gentilshommes du lieu passent pour les plus grands fanfarons du Mexique: ils se prétendent tous descendans de quelques ducs d'Espagne, ou des anciens conquérans, & portent les noms magnifiques de Cortez, de Vélasco, de Tolède, de Mendoze, &c; ce qui n'empêche pas qu'ils ne vivent très-pauvrement, & ne s'occupent qu'à élever des bestiaux. Les uns vous demandent avec dédain, si le soleil & la lune sont de la même grandeur à Londres qu'à Chiapa; les autres, si les Angloises portent leurs enfans aussi long-tems que les Espagnoles. L'évêque & le gouverneur de la province y font leur résidence. Le

premier

premier a huit mille ducats de revenu; la meilleure partie lui vient des offrandes qu'il va recevoir, chaque année, dans les bourgs & les villages, où il donne la confirmation aux enfans.

L'autre ville de Chiapa, habitée par les Indiens, est une des plus grandes qu'ils aient dans toute l'Amérique. On y compte au moins quatre mille familles; & les rois d'Espagne l'ont distinguée par divers privileges: mais quoiqu'elle ait, en particulier, celui de se régir elle-même, elle dépend toujours du gouverneur de la province, qui nomme à son gré les officiers parmi les naturels du pays, & doit veiller sur leur conduite. C'est la ville où l'on trouve le plus de noblesse Indienne; & comme elle est située sur le bord d'une grande riviere, c'est un théatre continuel, où les habitans exercent leur adresse & leur courage: ils font des flottes de bateaux pour se livrer des combats: ils attaquent & se défendent avec une habileté incroyable. Ils n'excellent pas moins à la course des taureaux, au jeu des cannes, à dresser un camp, à la musique, à la danse, & à

tous les exercices du corps. Ils bâtissent des villes & des châteaux de bois, les couvrent de toiles peintes, & en font le siege. Peut-être les Espagnols se repentiront-ils un jour, de leur avoir inspiré des goûts qui pourroient devenir funestes à cette province. Enfin, ils ont un théatre & des comédies qui font leur amusement ordinaire. Ils n'épargnent point la dépense pour se procurer des spectateurs, & en attirer des bourgs voisins, sur-tout les jours de fête, où ils aiment à les régaler. Ils sont riches par le commerce & l'industrie avec laquelle ils cultivent les arts; & ils ne manquent d'aucune des commodités de la vie.

Les moines tiennent ici le premier rang, comme dans presque toutes les villes du Mexique; les Indiens ont pour eux la même vénération, qu'avoient autrefois leurs ancêtres pour les ministres de leurs dieux; en quoi ce peuple n'a pas eu beaucoup de peine à se conformer au goût & au génie espagnol. Dans ce grand nombre de religieux qui se sont formé des établissemens à Chiapa, ceux de saint Dominique l'emportent par leur opulence. Ils ont, à quelques

lieues de la ville, des fermes à sucre, où ils emploient plus de cinq cens esclaves.

Au nord & nord-est de Chiapa, sont les provinces de Tabasco & d'Yucatan. Nous visitâmes l'une & l'autre, le docteur & moi, tandis que Dona Elvire se remettoit des fatigues de la montagne, & que son amant & le confesseur lui tenoient compagnie. Vous n'exigez pas un détail circonstancié de ces deux voyages, dont le premier est peu intéressant. La ville de Tabasco, qui donne son nom à la province, n'a de remarquable, que d'avoir été, comme je l'ai dit, la premiere conquête des Espagnols, qui, pour cette raison, la nommoient alors *Notre-Dame de la Victoire*. Comme il y pleut neuf mois de l'année, le pays est humide, & néanmoins très-fertile. Il est arrosé par la riviere de Tabasco, qui, avec celle de Saint-Pierre & de Saint-Paul, forme une isle de plus de trente lieues de circuit.

La province d'Yucatan avoit été découverte par Hernand de Cordoue, avant l'arrivée de Cortez dans la Nouvelle Espagne. Sa capitale, nommée Mérida, résidence du gouverneur & de

l'évêque, est habitée par un mêlange d'Espagnols, d'Indiens & de Mulâtres. Les autres villes sont Campêche, Valladolid, & Simancas. La premiere est située sur le golphe du Mexique, au milieu d'une baye dont elle a pris le nom. Son port, qui est le seul de cette côte, est renommé par le trafic qu'on y fait du bois d'Inde ou de Campêche, ainsi appellé de l'endroit où on le vend, & non de celui où il croît: car il ne s'en trouve qu'à dix ou douze lieues de là, comme on dit le caffé de Moca, quoiqu'à Moca il n'y ait de caffé, que celui qu'on y apporte, & dont il se fait un grand commerce. Lorsque les Anglois se furent établis à la Jamaïque, & qu'ils commencerent à croiser dans le golphe de Campêche, ils y virent plusieurs barques chargées de ce bois; mais n'en connoissant point encore le prix, ils se contentoient de prendre les cloux & toute la ferrure des bateaux Un de leurs capitaines ayant enlevé un gros vaisseau qui n'avoit pas d'autre charge, le conduisit en Angleterre, dans le seul dessein de l'armer en course. Contre son attente, il vendit fort cher ce bois précieux, dont il faisoit

d'abord si peu de cas, qu'on n'avoit pas cessé d'en brûler pendant tout le voyage. Les Jamaïquains découvrirent bientôt le lieu où il croissoit; & lorsqu'ils ne faisoient aucune entreprise sur mer, ils alloient à la riviere de Champeton, dans la certitude d'en trouver toujours de grandes piles, qui ne leur coûtoient que la peine de les embarquer. Cette pratique se soutint jusqu'à ce que les Espagnols y missent une garde. Mais les Anglois n'ignorant plus la valenr de cette marchandise, visiterent les autres côtes du pays, & en firent de très-amples récoltes.

Ce bois, qu'on emploie en teinture pour les couleurs noires, grises & violettes, se tire d'un grand arbre, dont les feuilles sont aromatiques, & ont quelque ressemblance avec celles du laurier ordinaire. Mises dans les sauces, elles leur donnent un goût semblable à celui de plusieurs épices. Les fruits sont de la grosseur d'un pois, & renferment des graines odorantes, d'un goût piquant, propre à assaisonner les ragoûts. Le bois est dur, compacte, d'un brun maron, tirant quelquefois sur le noir ou sur le violet. On en fait des meubles

précieux, d'un très beau poli, & qui jamais ne se corrompent. Il sert aux luthiers à faire des archets qui ont le coup d'œil de l'écaille; mais on l'emploie plus communément dans la teinture : il donne aux étoffes noires cette douceur, ce velouté qui fait le principal mérite de celles de Sedan.

On voit, près de la mer, un grand étang salé, appartenant à la ville de Campêche, qui fournit beaucoup de sel. Dans le tems qu'il se grêne, c'est-à-dire, aux mois de mai & de juin, les habitans s'assemblent sur les bords de l'étang, le ramassent en monceaux, le couvrent d'herbes seches, & y mettent le feu. La superficie brûlée forme une croûte si dure, qu'elle garantit ces grandes masses de l'humidité.

Les pluies, qui commencent alors, causent un déluge d'eau, qui fait déborder toutes les rivieres; les prés en sont couverts; & l'inondation reste dans cet état, jusqu'à l'arrivée des vents du nord, c'est-à-dire, au mois d'octobre. Ils soufflent vers la terre avec une si grande violence, que tant qu'ils regnent, ils troublent le cours des marées, & arrêtent celui des rivieres. Leur impétuosité croît encore aux mois de décembre

& de janvier ; mais ensuite elle diminue, & les eaux s'écoulent dans les lieux bas. Vers le milieu de février, tout redevient sec ; & dès le mois de mars, on trouveroit à peine de l'eau pour boire dans ces mêmes prairies, qui paroissoient une mer six semaines auparavant. Quand elle manque absolument, les habitans se retirent dans les bois, pour se rafraîchir de celle qui s'amasse dans les feuilles d'une espece de pin. Ces feuilles, longues de dix à douze pouces, & très-épaisses, sont si serrées entre elles, & si droites, qu'elles retiennent l'eau des pluies lorsqu'elle tombe, & en renferment près d'une pinte. Il suffit d'y enfoncer un couteau par le bas, pour la faire sortir ; & un seul arbre peut abreuver jusqu'à cent Indiens pendant plusieurs jours.

Dans les environs de Campêche, il est une espece de corneilles carnassieres, de la grosseur de nos corbeaux, qui ont la tête sans plumes, & le cou si rouge & si chauve, qu'on les prendroit pour des coqs-d'inde. Ces oiseaux vont par troupes ; & il y en a toujours un qui est tout blanc ; on le regarde comme le roi ; & l'on a observé

que lorſqu'ils s'aſſemblent auprès d'une carcaſſe, c'eſt lui qui commence la curée, ſans qu'aucun d'eux oſe y toucher. Dès qu'il eſt raſſaſié, & que les autres lui voient prendre ſon vol, ils fondent tous enſemble ſur la proie. Comme les coupeurs de bois de Campêche ne vivent preſque que de vaches ſauvages, dont ils laiſſent à l'abandon une partie de la chair avec les inteſtins, les Eſpagnols défendent aux habitans, ſous de groſſes peines, de tuer ces oiſeaux, qui garantiſſent l'air de l'infection de ces charognes.

De retour à Chiapa, nous trouvâmes Dona Elvire bien remiſe de ſes fatigues, & Don Juan prêt à partir pour Guatimala. Avant que d'y arriver, nous traverſâmes les montagnes de Cuchumatlanes. Un mulet, un lit enfermé dans une malle, un Indien qui porte la proviſion de chocolat, avec les uſtenſiles pour le faire; trois autres Indiens, dont l'emploi eſt de faciliter le paſſage, & d'écarter les dangers: tels ſont les ſecours que ſe procurent les voyageurs. Les naturels du pays marquent le plus grand empreſſement à les ſervir. Ils nous fourniſſoient gratui-

tement des vivres, suivant l'usage établi dans la Nouvelle Espagne. Je vous ai dit que les officiers royaux tiennent compte de cette dépense.

Au milieu de ces montagnes, est un village nommé Chiantla, qui appartient aux religieux de la Merci : ils y ont un monastere qui auroit peine à subsister dans un lieu si pauvre, sans une image, à laquelle ils attribuent des vertus miraculeuses, & qui leur attire sans cesse un nombre infini de pélerins. Cette dévotion les a tellement enrichis, qu'ils y ont bâti un couvent somptueux, & une église magnifique. L'image qui fait le fonds de leur revenu, est couronnée d'or & de pierres précieuses : douze lampes d'argent pendent devant l'autel : les chandeliers, les croix, les encensoirs & les autres ornemens de même métal, font de ce monastere un grand trésor caché dans les montagnes. Les moines ne nous entretinrent que des miracles de leur sainte : vous ne pourriez jamais ni compter ni croire toutes les especes de maux qu'elle a guéris. Au bas du mont, nous trouvâmes un autre couvent, dont tous les religieux, ainsi que les ha-

bitans des environs, avoient une loupe qui leur tomboit du menton. Celle du prieur étoit si grande, que, lui descendant jusqu'à la ceinture, il ne pouvoit remuer la tête pour regarder le ciel. Cette incommodité vient de l'eau de la riviere, la seule cependant qu'on puisse boire dans le pays.

L'audience de Guatimala comprend plus de provinces que celle de Mexico. Nous en traversâmes une partie ; mais nous ne nous arrêtâmes que dans la capitale. C'est une des villes les plus considérables de l'Amérique : les Espagnols la bâtirent d'abord à une lieue de l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui. La vallée où elle est située, est environnée de hautes montagnes. Celles qui s'en approchent le plus, portent le nom de volcans, & sont à peu près vis-à-vis l'une de l'autre, des deux côtés de la ville. Quoiqu'appellées de même, elles sont cependant très-différentes : l'une jette du feu effectivement, & ne présente qu'un aspect sec & aride : l'autre au contraire offre un point de vue agréable, par la verdure dont elle est couverte. Autour de la premiere, ce ne sont que cendres &

pierres calcinées ; nuit & jour on entend le bruit d'une espece de tonnerre, que les habitans attribuent aux métaux qui se fondent dans cette affreuse caverne. On en voit sortir des flammes, avec des torrens de soufre, qui brûlent continuellement, & remplissent l'air d'une mortelle infection. Ainsi Guatimala est placé, suivant le proverbe du pays, entre le paradis & l'enfer. Quand cette bouche infernale vient à s'ouvrir, elle menace d'engloutir la ville ; il en sort des cendres ardentes & une nuée de pierres, qui la ruineroient totalement, si l'action du feu les portoit vers les édifices; mais elles tombent à côté, dans un fond, où ceux qui les voient sont toujours étonnés, que la seule impétuosité des flammes ait pu transporter ces masses énormes, que vingt mulets n'ont pas la force de remuer.

Sur le mont opposé, on voit des champs semés de bled-d'inde, des parterres émaillés de fleurs, des vergers remplis de fruits, & quantité de petits villages, qui en occupent les pentes & le sommet. Les Espagnols lui donnent le nom de volcan d'eau, parce

qu'il en sort plusieurs ruisseaux, qui, du côté de la campagne, forment un lac, & produisent, du côté de la ville, une infinité de petites fontaines, & une riviere enfin qui arrose la vallée. Si on en croit les Espagnols, cette riviere n'existoit point du tems de la conquête; & il se conserve parmi eux une tradition, qui montre jusqu'où valeur crédulité. Ils disent qu'une dame (ils la nomment Marie de Castille) ayant perdu son mari à la guerre, & vu mourir tous ses enfans dans la même année, se livra à des blasphêmes horribles contre la Providence. A peine eut-elle fini ses imprécations, qu'un torrent d'eau, sorti de la montagne, l'emporta elle & sa maison, & forma cette riviere. La vieille ville fut dès-lors abandonnée; & ses habitans allerent s'établir dans le lieu où est présentement la nouvelle, qui a aussi le nom de S. Jacques. Elle n'est éloignée de l'ancienne, que par la rue de S. Dominique, la plus belle de la ville, celle où il y a le plus de riches boutiques & de beaux édifices. Il s'y tient tous les jours un marché, où rien ne manque pour les agrémens, les commodités & les besoins de la vie.

On compte, dans Guatimala, plus de six mille familles, dont plusieurs sont riches de quatre ou cinq millions; ce qui y rend le commerce très-florissant. La cour de l'audience royale, qui réside dans cette capitale, est composée du gouverneur, de deux présidens, de six conseillers & d'un procureur général. Quoique le premier n'ait pas, comme celui de Mexico, le titre de vice-roi, son pouvoir n'est ni moins grand, ni moins absolu; & il a les mêmes moyens de s'enrichir, ainsi que tous les autres officiers de ce même tribunal. La cathédrale est la seule paroisse de la ville; & son église fait le principal ornement de la grande place. Les dominiquains, les cordeliers, les augustins, les peres de la Merci y ont des couvens d'une magnificence extraordinaire, & des communautés très-nombreuses; le revenu annuel des jacobins est de cent mille écus: les richesses de leur église en or, en argent, en pierreries, sont estimées plusieurs millions. Les jésuites ont ici un college; & il y a deux monasteres de filles, dans l'un desquels on compte jusqu'à mille per-

sonnes, tant en religieuses, que pensionnaires, domestiques, esclaves, &c. Philippe IV, roi d'Espagne, a fondé une université qui dépend principalement des jacobins ; mais ici, comme dans la capitale du Mexique, les richesses & le goût du luxe font regner le vice dans toutes les conditions, sans distinction de religieux, de prêtres ou de laïques.

A six lieues de cette ville, est une vallée agréable, dont l'abondance se répand dans tous les lieux des environs. Ce qui la distingue particulierement, est une sorte de terre, dont on fait de la vaisselle, & que les femmes créoles mangent à pleines mains, dans la vue de paroître plus blanches ; mais elles ne parviennent qu'à se rendre plus pâles. Parmi les bourgades qui peuplent cette riche vallée, il en est une, nommée Pétapa, qui, de pere en fils, est régie par une famille qu'on croit descendre des anciens rois de cette contrée. Entre autres privileges, le gouverneur a celui de nommer, chaque jour, un certain nombre d'Indiens, pour le servir à table, & fournir les provisions

de sa maison : mais son pouvoir est limité par un moine Espagnol, dont il est obligé de prendre l'avis & le consentement dans tout ce qui concerne l'administration. Ce religieux est un jacobin, qui vit avec la magnificence d'un prélat, & demeure dans un couvent de son ordre, dont l'autorité s'étend sur tous les villages de la vallée. Ici, comme dans tous les lieux où les naturels du pays forment le plus grand nombre des habitans, les statues & les images des saints sont vêtues à l'Indienne : dans ceux au contraire où dominent les Espagnols, on les habille comme en Europe.

L'ancienne province d'Atlatan, qui touchoit à celle de Guatimala, étoit gouvernée par trois caciques : l'un tenoit le premier rang, & les deux autres le reconnoissoient comme leur chef commun. Quand le premier venoit à mourir, le second prenoit sa place, le troisieme celle du second ; & le fils du premier, si la nation l'en jugeoit digne, étoit nommé à celle du troisieme : ainsi nul d'entre eux ne succédoit à son pere ; & c'étoit toujours le plus digne, qui étoit appellé à la succession. La distinction de ces trois

caciques n'étoit marquée que par celle de leurs sieges : le premier avoit au sien trois tapis de plumes pour dossier ; le second en avoit deux, & le troisieme un seulement.

Soconusco, autre province de l'audience de Guatimala, n'offre rien de remarquable. Quoique celle de Vera-paz tire son nom de la facilité avec laquelle elle s'est soumise aux Espagnols, il reste cependant encore, ainsi que dans l'Yucatan, un grand nombre de barbares qu'on n'a pu subjuguer. Honduras & Nicaragua sont deux autres provinces de la meme audience, qu'il nous a fallu traverser, pour nous rendre dans celle de Costaricca, & de-là à Veragua, près de l'isthme de Panama. Le premier de ces quatre pays étoit autrefois très-peuplé; mais le fer des Castillans, le travail des mines, & les rigueurs de l'esclavage ont fait périr les trois quarts de ses habitans; le reste s'est sauvé dans des bois & des rochers inaccessibles. Cependant les Espagnols ont bâti plusieurs villes dans cette vaste région, dont Valladolid est la capitale, la résidence du gouverneur, & le siege de l'évêque.

A l'extrémité de cette province,

près du cap nommé Gratias-à-dios, est la célèbre nation des Mosquites, qui ont toujours résisté à la domination Espagnole. « Ce sont les amis & les al-
„ liés des François & des Anglois, me
„ dit le pere Acuença; & cette alliance
„ vient de ce qu'un aventurier de vo-
„ tre pays leur ayant offert quelques
„ présents, il en reçut des fruits &
„ d'autres provisions en échange.
„ Etant prêt à partir, il enleva deux
„ de ces Indiens, les traita avec hon-
„ nêteté, & leur apprit votre langue.
» Deux ans après, il les reconduisit lui-
» même dans leur patrie; & ils y ren-
» dirent un si bon témoignage de vo-
» tre nation, que ces peuples vous pri-
» rent dans la plus grande amitié, sur-
» tout lorsqu'ils sçurent que vous étiez
» ennemis des Espagnols. Les Mosqui-
» tes alors redoublerent de caresses
» envers les François; & la confiance
» s'établit de part & d'autre, jusqu'à
» vivre dans une sorte d'intimité. On
» parvint à s'entendre par l'usage com-
» mun des deux langues. Les aventu-
» riers demanderent des femmes du
» pays, qui leur furent accordées; &
» ils ne partoient plus sans quelques

» Indiens qui les accompagnoient vo-
» lontairement, & leur étoient très-
» utiles pour la pêche. Ils les firent
» connoître aux Anglois, avec lesquels
» ils étoient liés par les intérêts com-
» muns de la piraterie ; & dès-lors les
» Mosquites s'embarquerent indiffé-
» remment sur les vaisseaux de l'une
» & de l'autre nation. Quand ils
» avoient servi quelques années, &
» qu'ils parloient les deux langues,
» ils retournoient dans leurs pays,
» sans demander d'autre récompense,
» que des instrumens de fer, méprisant
» l'or, l'argent, & tout ce qui passe
» pour précieux parmi nous. Ils ont
» long-tems reconnu le roi d'Angle-
» terre pour leur souverain, & re-
» gardé le gouverneur de la Jamaïque
» comme un des plus grands princes de
» la terre. Pendant qu'ils demeuroient
» avec des Européens, ils portoient
» des habits ; mais ils n'étoient pas plu-
» tôt de retour dans leur patrie, que
» reprenant leurs usages, ils avoient,
» pour tout vêtement, une simple toile
» attachée au milieu du corps. Le gou-
» vernement de cette nation est abso-
» lument républicain ; elle ne recon-

» noît aucune ſorte d'autorité. Dans » ſes guerres avec d'autres Indiens, » elle choiſit pour ſon général, celui » qui paſſe pour le plus expérimenté » & le plus brave : après le combat, » tout rentre dans l'égalité.

» Parmi les Moſquites, il y a beau» coup de negres, libres, ou eſclaves, » dont la race eſt venue de Guinée par » une aventure extraordinaire. Un ca» pitaine Portugais, qui les apportoit » d'Afrique au Bréſil, les obſerva ſi » mal, qu'ils ſe rendirent maîtres du » vaiſſeau, & jetterent leurs conduc» teurs dans les flots : mais ignorant la » navigation, ils ſe laiſſerent conduire » par le vent, qui les porta au cap de » Gratias-à-dios, où ils tomberent en» tre les mains de ces Indiens. Ils y » trouverent une vie aſſez douce, ſans » autre aſſujettiſſement, que de parta» ger les travaux communs de la na» tion.

» Quoique les Moſquites, aujour» d'hui, n'ayent aucun principe de re» ligion, on dit cependant que leurs » ancêtres avoient des dieux & des ſa» crifices ; ils donnoient tous les ans à » leurs prêtres, un eſclave qui repré-

» sentoit leur principale divinité : re» vêtu des habits & des ornemens de » l'idole, il en portoit le nom, & en » recevoit le culte & les honneurs. » Une garde de douze hommes veil» loit sans cesse autour de lui, tant pour » l'empêcher de fuir, que pour four» nir à ses besoins, & lui rendre un » continuel hommage. Il occupoit la » partie la plus honorable du temple; » & s'il lui prenoit envie de sortir, il » étoit toujours précédé, accompagné » & suivi d'un nombre de courtisans » & d'adorateurs. Il portoit un instru» ment, qu'il touchoit par intervalle, » pour avertir le peuple de son passage. » A ce bruit, les femmes sortoient avec » leurs enfans, les lui présentoient pour » les bénir ; & à l'entrée de la nuit, » on l'enfermoit dans un lieu, dont la » situation répondoit de sa personne, » autant que la vigilance de ses gardes. » On donnoit à cette prison le nom de » sanctuaire ; & ces adorations du„ roient jusqu'au jour, où il étoit so„ lemnellement sacrifié.

„ Un autre usage de la religion des » anciens Mosquites, à la mort d'un „ pere de famille, étoit d'enterrer avec

„ lui tous ses domestiques. Un Portugais, devenu l'esclave d'un de ces „ barbares après avoir perdu un œil „ dans le combat, eut le malheur de „ survivre à son maître, & d'être „ nommé pour l'accompagner au tombeau. Comme il étoit au moment „ d'être égorgé, il dit aux enfans du „ défunt, que leur pere seroit peu considéré dans l'autre monde, s'il y paroissoit avec un borgne à sa suite. „ Les parens goûterent cette raison, „ & firent choix d'une autre victime.

„ Les femmes veuves, après avoir enterré leurs maris, & mis pendant un „ an, des alimens sur leur fosse, étoient „ obligées d'exhumer leurs os, de les „ laver, de les lier ensemble pour les „ porter sur le dos aussi long-tems „ qu'ils avoient été en terre; elles les „ plaçoient ensuite au sommet de leurs „ cabanes, & n'avoient la liberté de se „ remarier, qu'après s'être acquittés „ de ce pénible devoir ».

La province de Nicaragua, qui confine à celle de Honduras, est une des plus belles du Mexique. L'abondance & la tranquillité qui y regnent, la rendent digne du nom de paradis ter-

restre, que lui donnent les Espagnols. La beauté du climat se joignant aux commodités de la vie, les habitans s'abandonnent à la mollesse dans des jardins délicieux, où ils passent les jours à dormir, à élever des oiseaux, à faire bonne chere, &c. Ce repos voluptueux n'est troublé que par la crainte des tremblemens de terre & des volcans, qui causent quelquefois de terribles ravages dans la partie méridionale. Il est un lac d'eau douce de soixante lieues de long sur vingt de large, qui a son flux & reflux comme la mer. D'un côté il va se jetter, par une embouchure, dans l'océan septentrional; de l'autre, il n'est éloigné que de quelques lieues de la mer du sud; ses bords sont remplis de villes Espagnoles & de bourgs Indiens; & entre plusieurs isles environnées de ses eaux, il en est une très-fertile, au milieu de laquelle s'éleve un affreux volcan, qui paroît vomir des flammes du sein de l'onde.

La ville de Léon, capitale de Nicaragua, est située sur les bords du lac; on y compte plus de douze cens maisons, la plupart accompagnées de jardins & de vergers, où tous les agré-

mens de la nature se trouvent joints à l'abondance. Grenade est une autre ville mieux bâtie, plus peuplée que Léon : les négocians y sont plus riches, les églises plus belles, les moines plus opulens. L'évêque, le gouverneur, les officiers du roi préferent ce séjour à celui de la capitale. Le chemin qui communique à ces deux cités, cause de l'admiration aux voyageurs, par la beauté des villages & des campagnes. Les autres places, telles que Ségovie, Nicaragua, Réalego, Nicoïa, n'ont de remarquable, que l'avantage de leur situation, & la fertilité de leur territoire.

On pourroit prendre pour une ironie le nom de Costa-ricca, donné à une province voisine, qui en effet m'a paru pauvre & stérile. On y arrive par des montagnes & des lieux déserts, où l'on est obligé quelquefois de passer deux nuits de suite, sans rencontrer d'habitations. Cette ennuyeuse & pénible route conduit à Carthago, ville principale du pays. Elle touche à la province de Veraguas, qui fut découverte par Christophe Colomb. Il nomma *Verdes-Aguas* la riviere qui l'arrose, par-

ce que ses eaux lui parurent vertes. De-là s'est formé, par corruption, le nom actuel de cette contrée, érigée en duché, en faveur de ce navigateur & de ses descendans. Elle est aussi triste, aussi stérile que la précédente, & n'a de singulier, qu'une certaine espece de singes, dont la chair est un aliment délicat, & la chasse un spectacle agréable : nous nous procurâmes l'un & l'autre, par le secours de nos guides. Dès que ces animaux nous voyoient approcher, ils s'attroupoient en foule, poussoient des cris, lançoient contre nous des branches séches ; & faisant leur fiente dans leurs pattes, nous la jettoient à la tête. Je remarquai qu'ils ne s'abandonnoient jamais les uns les autres, & sautoient de branche en branche avec une légéreté incroyable. Je n'en voyois pas tomber un seul ; s'ils glissoient quelquefois, en s'élançant d'un arbre à l'autre, ils s'y accrochoient avec les pattes ou avec la queue : aussi ne gagne-t-on rien à les blesser; un coup de fusil, s'il ne les tue pas sur le champ, n'empêche point qu'ils ne demeurent accrochés à leurs branches : ils y meurent, & ne tombent que par pieces. Je vis

vis avec étonnement, qu'aussi-tôt qu'on en blessoit un, les autres s'assembloient autour de lui, mettoient leurs doigts dans sa plaie, comme s'ils eussent voulu la sonder. S'il en sortoit du sang, ils la tenoient fermée, pendant que d'autres apportoient quelques feuilles qu'ils mâchoient un moment, & qu'ils poussoient fort adroitement dans l'ouverture. C'est un spectacle que j'ai eu plusieurs fois, & qui m'a toujours causé de l'admiration. La chair de ces animaux ressemble assez à celle du lievre pour le goût & la couleur; mais elle demande à être cuite avec beaucoup de sel.

Cette chasse est l'unique amusement que puisse offrir à un voyageur, la triste province de Veraguas, la plus orientale du Mexique, & la huitieme de l'audience de Guatimala. Elle est éloignée d'environ cinq cens lieues de la Nouvelle Gallice, qui termine l'empire à l'occident; & l'on compte, entre ces deux extrêmités, plus de quarante mille églises, cent trente villes, un nombre infini de bourgs & de villages. Voilà, Madame, ce qu'un seul homme a acquis à la couronne d'Espagne. Un peintre Grec, pour donner une idée

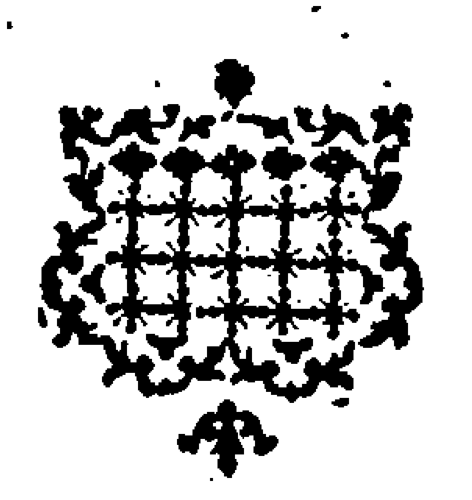
du bonheur de Cimon, général des Athéniens, le peignit endormi à côté de la Fortune qui prenoit les villes avec un filet. Est-il un prince, à qui cet emblême convienne mieux qu'à Charles-Quint? Sans former aucun plan dans le cabinet, sans tirer un sol de son trésor, sans mettre sur pied un seul régiment de ses troupes, un de ses sujets, qu'il ne connoît même pas, le rend possesseur d'un des plus vastes, & des plus riches pays de l'univers. Ce n'étoit point une région habitée par des barbares, dont la conquête ne laisse au vainqueur, qu'une troupe de bêtes féroces à dompter. Autant l'Europe surpasse les autres parties du monde en tout ce qui peut faire le mérite & la gloire des nations, autant les loix, la politique, les arts, la discipline militaire distinguoient les Mexicains des peuples sauvages du continent; car, comme me disoit un homme instruit, » la fertilité de cette terre, les trésors » qu'elle renferme, les salines du lac » étoient les sources de l'opulence de » cet empire. Un tribunal judicieux » & éclairé les faisoit circuler; » un commerce florissant, l'industrie

» de ce grand peuple savoient les mul-
» tiplier. Il excelloit à fondre, à cise-
» ler l'or & l'argent, à mettre en œu-
» vre les pierreries. La terre rafi-
» née par le feu, conduite & colorée
» par d'habiles mains, lui produisoit
» des vases utiles & précieux; le coton
» filé avec soin, mêlé de plumes bril-
» lantes, étoit tissu pour des étoffes,
» somptueuses par leur éclat & par
» leur dessein; le marbre, le porphire
» étoient employés pour l'architecture
» extérieure des bâtimens; le cedre,
» l'or, la peinture en ornoient les de-
» dans. Le goût qui regnoit dans ces
» arts, n'étoit point imité; le Mexicain
» le tenoit de la nature; il réunissoit les
» objets de commodité, d'agrément &
» de magnificence. La jeunesse élevée
» dans les écoles publiques, étoit for-
» mée de bonne heure aux travaux du
» corps & de l'esprit; elle apprenoit
» l'ordre des tems par l'astronomie,
» l'histoire des ancêtres par la poésie;
» elle étoit instruite des principes du
» gouvernemnent & des mœurs, &
» dressée à la discipline militaire par
» la frugalité, & les exercices qui
» augmentent l'adresse, l'agilité, &

» les forces du corps. Les filles même
» étoient pliées, dès l'enfance, à la
» retraite, au travail, à la modestie, à la
» pudeur, &c. Quel bien les Espagnols
» ne pouvoient-ils pas faire à une sem-
» blable nation & quel mal ne lui ont-ils
» pas fait? Ils avoient à lui donner une
» religion douce; ils lui apporterent
» une superstition furieuse; ils auroient
» pu rendre libres les esclaves; ils ren-
» dirent esclaves les hommes libres. Ils
» pouvoient les éclairer sur l'abus des
» sacrifices humains; & au lieu de cela,
» ils les ont inhumainement exterminés.

Je suis, &c.

A Panama ce 15 mai 1750.



LETTRE CXXI.

LA CALIFORNIE.

DANS ma derniere lettre, datée de Panama, je ne pouvois, Madame, vous rien dire encore de la ſituation & des habitans de cette ville, où je ne faiſois que d'arriver. Elle n'a pas ſeulement l'avantage d'être la capitale de cette province; elle l'eſt auſſi de celle de Darien & de tout le royaume de terre ferme. Les Eſpagnols la fonderent au commencement du ſeizieme ſiecle, dans un pays abondant en poiſſon, d'où lui eſt venu le nom de Panama, qui, en indien, veut dire *poiſſonneux.* Elle s'accrut tellement dans l'eſpace de cent cinquante ans, qu'elle contenoit plus de ſix mille maiſons, un grand nombre d'égliſes & de monaſteres, lorſque le célebre Morgan la livra aux flammes, & la ruina de fond en comble. Obligés de la reconſtruire, les habitans choiſirent une poſition plus avantageuſe, & la tranſporterent à une lieue & demie de ſon

ancien emplacement; ils la revêtirent d'un mur de pierres, & y mirent une forte garnison. Ses maisons alors n'étoient que de bois; on y voyoit cependant de beaux hôtels & de riches couvens; mais ayant essuyé un nouvel incendie en 1737, elle fut une seconde fois totalement consumée. La plupart des édifices furent rebâtis de pierre & de brique; les rues sont larges, droites & pavées; & le fauxbourg est plus grand que la ville même. Le port m'a paru un des meilleurs de la mer du sud; les gros vaisseaux mouillent à quelque distance de la place, & les petits sous ses murailles. Elle entretient un commerce lucratif avec le Pérou, le Chili, & la côte occidentale du Mexique, d'une part; de l'autre, avec l'Europe, par la voie de l'isthme de Darien & la riviere de Chagra. Aussi voit-on, tous les jours, quantité d'étrangers aborder dans ses murs : les uns arrivent d'Espagne, pour passer dans les ports de la mer du sud; d'autres reviennent de ces mêmes ports, pour retourner en Europe. La ville est environnée, du côté du continent, d'une infinité de vergers & de jardins; & plus loin, d'un

pays agréable, entrecoupé de côteaux, de vallées & de bois.

Mais un des grands avantages de Panama, est la pêche des perles, qui se fait dans son golphe. Il y a peu d'habitans qui n'y emploient un certain nombre de negres. La methode n'est pas différente de celle du golphe persique, comme vous avez pu le voir dans une de mes anciennes lettres; mais elle est ici plus dangereuse, par la multitude des monstres marins, qui font la guerre aux pêcheurs. Il semble que ces animaux veulent défendre les plus riches productions de leur élément, contre les hommes qui entreprennent de les ravir; car on observe que c'est dans les lieux où se fait cette pêche, qu'ils se trouvent en plus grand nombre. Pour combattre des ennemis si redoutables, chaque plongeur est armé d'un couteau pointu & tranchant: dès qu'il apperçoit un de ces monstres, il le lui enfonce dans le corps; l'animal ne se sent pas plutôt blessé, qu'il prend la fuite. Un negre qui a l'inspection sur les autres esclaves, veille, de sa barque, à l'approche de ces cruels animaux, & ne manque point d'en avertir les pêcheurs,

en ſecouant une corde qu'ils ont autour du corps. Souvent il ſe jette lui-même dans les flots, armé d'un fer ſemblable, pour ſecourir le plongeur quand il le voit en danger ; mais ces précautions n'empêchent pas qu'il n'en périſſe toujours quelques-uns, & que d'autres ne reviennent eſtropiés. Les perles de ce golphe ſont ordinairement d'une très belle eau : il s'en trouve de remarquables par leur groſſeur & leur figure. Une petite partie eſt tranſportée en Europe ; la plus conſidérable paſſe au Pérou, où elles ſont encore plus recherchées.

Panama eſt le ſiége d'une audience royale, dont le préſident eſt, tout à la fois, gouverneur de la ville, & capitaine général de la province de terre ferme. Cette place, ainſi que la vice-royauté du Mexique, n'eſt occupée que par des Eſpagnols d'une grande diſtinction. L'évêque ſe qualifie de primat de tout le pays ; mais il préſide ſur un clergé peu opulent & peu nombreux ; les moines même y ſont pauvres, & leurs égliſes mal ornées ; parce que la piété des Eſpagnols ne s'eſt pas tournée à les enrichir, comme au Me-

xique. Ces religieux sont des dominicains, des cordeliers, des augustins, des peres de la Merci & des jésuites. C'est dans la maison de ces derniers, que Don Juan de Mendez m'a procuré un logement, en attendant qu'un navire de Porto-Bello, qui doit faire voile pour Saint-Domingue, me transporte dans cette isle. Son Excellence est elle-même déja partie pour l'Espagne avec son monde; & cette absence me laisse un vuide que je remplirois difficilement, sans la compagnie d'un missionnaire jésuite, nouvellement arrivé de Californie, à côté du quel je suis logé. Vous jugez bien, Madame, que le pays d'où il vient, & où il a vécu près de dix ans, à donné lieu, de ma part, à bien des questions, & de la sienne, à plusieurs réponses dont voici le résultat.

Après beaucoup de détails sur la conduite édifiante des jésuites, leur zele, leur désintéressement, les miracles fréquemment opérés en leur faveur, & le prodigieux succès de leurs travaux apostoliques dans la Californie, ce bon missionnaire me parla des tentatives de ses confreres, pour y

former un établissement durable, des obstacles qui les ont arrêtés, des difficultés sans cesse renaissantes, qu'ils ont eues à combattre, des secours que leur a procurés la cour d'Espagne, & des ressources qu'ils ont trouvées auprès du vice-roi du Mexique. Il m'apprit ensuite, que cette grande péninsule de l'Amérique septentrionale, située au nord de la mer du sud, est habitée par des sauvages divisés en familles, qui vivent séparées les unes des autres, sans aucune forme de gouvernement. Sa longueur est de trois cens lieues; & l'on n'en compte guere que quarante dans sa plus grande largeur. L'air y est, en général, très-chaud, le terrein stérile, chargé de rochers & de sable, dénué d'eau, & par conséquent peu propre pour l'agriculture, les plantations & les pâturages; il y a pourtant, vers les côtes, plusieurs cantons susceptibles de culture, & arrosés de quelques rivieres. On voit, dans le centre même, des vallées & des côteaux qui nourrissent des animaux de toute espece. On y trouve même aujourd'hui, tous ceux que l'on connoît en Espagne & dans le Mexique. Les missionnaires y ont transporté des che-

vaux, des mulets, des ânes, des bœufs, des moutons, des chevres, des cochons, & même des chiens & des chats, qui ont parfaitement réussi.

La variété des oiseaux est infinie : on y voit une sorte de poule d'eau singuliere, qui vit de poisson, & dont le missionnaire m'a fait la description que voici : « Sa grosseur est celle d'une oie; » son bec est de la longueur d'un pied, » ses jambes comme celles de la cigo- » gne. Elle a le jabot fort gros ; elle y » met les provisions qu'elle réserve à » ses petits. L'amitié que ces oiseaux » ont les uns pour les autres, est quel- » que chose d'étonnant : ils se secou- » rent entre eux, comme s'ils avoient » l'usage de la raison. Qu'un d'eux soit » malade, foible, impotent, ou hors » d'état de chercher sa nourriture, les » autres ont soin de lui en fournir. » C'est de quoi j'ai été témoin plus » d'une fois. Dans l'isle de Saint-Roch, » je trouvai un de ces animaux attaché » à une corde, avec une aile cassée, » & autour de lui, des poissons que ses » camarades lui avoient apportés. C'est » le stratagême dont se servent les In- » diens pour avoir du poisson : ils se

» tiennent cachés, pour ne point épou-
» vanter les pourvoyeurs, & s'empa-
» rent des provisions, lorsqu'il y en a
» une quantité suffisante ».

Entre les plantes dont abonde la Californie, la principale est une espece de hêtre, dont le fruit sert de nourriture aux habitans. Cet arbre n'est point connu en Europe, & differe de toutes les autres productions de ce genre. Ses branches sont cannelées, verticales, & forment un très-beau bouquet : elles n'ont point de feuilles; & le fruit, qui naît des tiges, imite le maron d'inde, & est armé de pointes; mais sa chair ressemble à celle de la figue, avec cette différence, qu'elle est plus molle & plus succulente. Il y en a de blancs, de rouges & de jaunes, & d'un goût très-exquis. Les uns sont doux, les autres acides; & comme ils sont pleins de suc, ils se plaisent dans les terreins secs. Le tems où s'en fait la récolte, est, pour les Californiens, ce qu'est en France celui de la vendange, un tems de fêtes & de réjouissances. Ils perdent alors le peu de raison qu'ils peuvent avoir, & se livrent entierement à la bonne chere & à la danse. Ils s'invitent réci-

proquement, & représentent entre eux des farces & des comédies. On choisit les acteurs selon leurs talens ; & tous s'acquittent assez bien de leur rôle. Leurs danses sont très-variées, & rendent les différentes circonstances de leur pêche, de leur chasse, de leur sépulture, de leur mariage, de leur discipline militaire, de leurs voyages.

Les diverses nations qui habitent ce pays, ressemblent assez, pour les mœurs & le génie, aux autres sauvages de l'Amérique. Ils auroient le visage assez agréable, s'ils ne le défiguroient pas par le fard & les couleurs, & ne se perçoient pas les levres & les narines. Il est vrai qu'ils ont le teint plus basané, que les Indiens de la Nouvelle Espagne. Mais, ce qui les caractérise, c'est l'indolence, la bêtise, le défaut de réflexion, & l'inconstance. On auroit de la peine à trouver une nation plus stupide, plus bornée, plus foible d'esprit, & même de corps. Leur intelligence ne va pas au-delà de ce qu'ils voient ; les pensées abstraites, les raisonnemens les moins compliqués sont hors de leur portée ; ils ne perfectionnent point leurs premieres

idées, toujours fausses & imparfaites; ils ne connoissent ni l'honneur, ni la réputation, ni les distinctions, ni les titres, & ne savent ce que c'est que d'agir pour se procurer un bien, ou se garantir d'un mal. Ils s'irritent facilement; mais ils s'appaisent de même, pour peu qu'on leur tienne tête; & dès qu'ils commencent à céder, il n'y a point de bassesses, auxquelles la crainte ne les réduise. « En un mot, me dit le » jésuite, on peut les comparer à des » enfans, dans qui la raison n'est pas » encore développée; c'est, à propre- » ment parler, un pays où personne » ne parvient à l'âge viril ». Mais quelque stupides que soient les Californiens, on doit leur rendre cette justice, qu'ils ne sont ni méchans, ni vicieux, ni corrompus. Ils ne connoissent, ni le vol, ni les querelles; & il regne une union figuliere, & beaucoup d'harmonie, parmi les divers membres qui composent leurs habitations. L'opiniâtreté, la cruauté ne trouvent jamais d'accès dans leur cœur: rien n'égale leur docilité & leur douceur; mais on les porte aussi aisément au mal qu'au bien.

Avant l'arrivée des missionnaires, ces peuples n'avoient point de vêtemens. Ils employoient quelques parures, mais sans cacher leur nudité. Les hommes connoissoient si peu la décence, qu'ils regardoient les principes qui les obligeoient à se couvrir, comme ignominieux & déshonorans. Ils refusoient les habits que leur offroient les jésuites; & s'ils en voyoient à leurs camarades, ils éclatoient de rire, comme nous ferions, en regardant un singe vêtu en moine ou en soldat. Un missionnaire nouvellement arrivé, ayant pris la peine d'habiller lui-même deux petits garçons, pour les accoutumer à la modestie, ils furent si honteux de se voir la risée de leurs compatriotes, qu'ils ôterent leur vêtement, & le pendirent à un arbre : mais craignant de désobliger le jésuite, & d'être réprimandés, ils trouverent l'expédient de se mettre nuds pour aller dans le village, & de reprendre leurs habits, lorsqu'ils retourneroient à la mission.

Le palmier, différent de celui qui porte les dattes, fournit aux femmes l'étoffe dont elles se couvrent : elles

battent ses feuilles comme nous battons le lin, pour en séparer le fil. Leur habillement est composé de trois pieces, dont deux forment une jupe, qui descend de la ceinture jusqu'aux pieds; la troisieme est une espece de mantelet, qui leur couvre les épaules & le reste du corps. Ces pieces ne sont point tissues; les fils, attachés par le haut, tombent le long du corps, en forme de franges épaisses & serrées. La coëffure consiste en une sorte de réseau de même matiere. Elles portent des colliers de nacre de perles, entrelacée de joncs, de coquillages & de noyaux, qui leur descendent jusques sur le sein.

Cette façon de se mettre n'est point tellement uniforme, qu'il n'y ait quelque diversité dans les ornemens: les uns parent leurs têtes de divers rangs de perles, qu'ils tressent avec leurs cheveux; les autres y entremêlent de petites plumes, qui, de loin, donnent à cette coëffure, l'air d'une perruque. Quelquefois les femmes se couvrent de peau de loup marin, de renard, ou d'autres animaux que les maris prennent à la chasse. Une de leurs grandes fêtes est le jour où se fait la distribution

de ces fourrures. On se rend dans un lieu marqué ; on y éleve avec des branches d'arbres, un berceau spacieux, précédé d'un vaste emplacement. Là, on apporte toutes les dépouilles des bêtes tuées dans l'année; on les étend par terre en guise de tapis. Un prêtre, un médecin, ou un sorcier, (car ces trois mots signifient ici la même chose) se place à l'entrée du berceau, & fait l'éloge des chasseurs. Les autres Indiens courent çà & là, comme des fanatiques, tandis que les femmes chantent & dansent de toutes leurs forces. Les chefs alors sortant du berceau, où ils se sont régalés à frais communs, font la distribution de toutes ces peaux ; & le reste du jour se passe en réjouissances.

Quelque simples que soient les Californiens dans leur parure, ils le sont encore plus dans leur logement : leurs maisons consistent en de petites huttes, où ils peuvent à peine s'étendre pour dormir. Ils les transportent d'un lieu à un autre, aussi souvent qu'ils sont obligés de chercher leur subsistance. Ils ont attention de les construire près des ruisseaux, qui sont fort rares dans ce

pays; & en hiver, ils se retirent dans des cavernes. L'ameublement de ces sauvages est aussi très-conforme à leurs habitations. Ils n'ont ni lits, ni tables, ni coffres, ni chaises: un dard, un plat, une tasse, un petit morceau de bois sec pour allumer du feu, un sac pour les provisions, un autre, attaché au bout d'une perche, pour porter les enfans; voilà ce qui compose, à peu près, tout le ménage d'un Californien. Les plus industrieux font des bateaux & des filets pour la pêche; on vante beaucoup l'art avec lequel ils les travaillent.

Il y avoit des nations en Californie, qui admettoient la pluralité des femmes; chez d'autres plus modérées, les chefs en avoient deux; les autres se bornoient à une seule. Ceux-ci regardoient l'adultere comme un crime impardonnable, excepté dans leurs fêtes & dans leurs luttes, où le vainqueur avoit droit de jouir de l'épouse du vaincu. Les mariages se faisoient sans cérémonie; un jeune homme présentoit une cruche à la fille qu'il aimoit; s'il lui convenoit, elle y répondoit par un présent à peu près semblable; & ces

dons mutuels confirmoient l'hyménée, toujours accompagné de festins & de danses, comme chez toutes les nations. L'usage vouloit que dès qu'une femme étoit accouchée, elle allât se baigner avec son enfant dans le premier ruisseau, & vaquât aux fonctions du ménage, tandis que le mari, assis dans sa hutte ou sous un arbre, feignoit d'être malade. Cette farce duroit trois ou quatre jours, pendant lesquels il recevoit les visites & les complimens. Il arrivoit souvent que les meres, qui n'avoient pas moyen de nourrir leurs enfans, les détruisoient : pour faire cesser cette coutume barbare, les missionnaires pourvûrent à leur subsistance.

La religion de ces peuples présente plusieurs singularités difficiles à expliquer. Avant l'arrivée des jésuites, les Californiens, dit-on, n'avoient nulle idée de l'Être suprême, & ne lui rendoient aucun culte : cependant, si l'on en croit les missionnaires, ils connoissoient l'unité & l'universalité de Dieu. Ils avoient même, ajoutent-ils, des lumieres sur la Trinité, & la génération éternelle du Verbe. Ils croient

encore qu'il y a dans le ciel, un Maître très-puissant, auteur & conservateur de toutes choses; qu'il a une femme dont il n'use pas, parce qu'il n'a point de corps; mais il n'a pas laissé que d'en avoir des enfans. L'aîné fixa son séjour chez ces Indiens pour les instruire: ils se révolterent, lui mirent une couronne d'épines, & le firent mourir. Cependant il conserve toujours sa beauté. Ils disent encore, que le ciel est très-peuplé; qu'un de ses principaux habitans osa exciter une révolte contre l'Être suprême, qui le vainquit dans une bataille, le chassa, & l'enferma dans des cavernes souterreines.

Les anciens peuples de cette péninsule n'avoient ni temple, ni lieu de priere, ni culte extérieur. Ils reconnoissoient un premier Être, & bornoient là toute leur piété, sans l'invoquer, sans lui rendre des actions de graces. Ils avoient pourtant des prêtres, qui, à la vérité, n'instruisoient point le peuple, mais s'en faisoient respecter & craindre, en leur persuadant qu'ils entretenoient un commerce secret avec des esprits invisibles. Ils s'arrogeoient un pouvoir illimité; &

il ne leur étoit pas difficile d'en imposer à des gens, dont la timidité & la superstition égaloient la stupidité & l'ignorance. Ces mêmes gens s'imaginoient que pour réussir dans leurs entreprises, ou éviter les malheurs dont ils étoient menacés, il suffisoit de donner aux prêtres les prémices de leurs fruits, l'élite du poisson & du gibier. La qualité de médecin, que prenoient aussi ces derniers, augmentoit leur crédit; & ceux qu'ils n'avoient pu intimider par leurs sortileges, ils les effrayoient par la crainte de la mort. Si le malade étoit sans espérance, on assembloit les parens; & sa fille ou sa sœur lui coupoit un petit doigt de la main, afin que le sang répandu dissipât le chagrin de la famille. On voyoit arriver ensuite tous les habitans, qui venoient lui faire visite. Sachant qu'il n'y avoit plus de remede, ils poussoient des hurlemens affreux; & les femmes, pour exciter de plus en plus la compassion, mêloient à leurs cris, l'éloge du mourant. Celui-ci prioit la compagnie de le sucer & de le souffler; & chacun s'empressoit de lui rendre ce bon office. Le malade jugeoit de l'affection qu'on avoit pour lui, par

la force qu'on employoit dans cette occasion, & par les lamentations des assistans. Cependant les médecins lui enfonçoient leurs doigts dans la bouche, pour en arracher la mort; & les femmes, continuant de crier, lui donnoient des coups pour le réveiller, jusqu'à ce qu'enfin il rendit l'ame. A peine étoit-il expiré, qu'on procédoit à ses funérailles: elles se faisoient à la maniere des sauvages, c'est-à-dire, qu'on brûloit ou qu'on enterroit le corps, & avec lui, tout ce qui avoit été à son usage. Le plus souvent, on ne se donnoit pas la peine de connoître s'il étoit mort effectivement; & le missionnaire assure avoir retiré du tombeau, un homme qui a vécu encore plusieurs années.

L'habit des prêtres Californiens consistoit en une longue tunique, qui les couvroit depuis le cou jusqu'aux pieds, & uniquement faite de cheveux d'hommes. Ils avoient sur la tête un panache de plumes de faucon, & portoient à la main un grand éventail de plumes de diverses couleurs, avec un tube de pierre, pour sucer les moribonds. C'étoit dans cet état, qu'ils al-

loient visiter les mourans, & présidoient aux fêtes de la nation.

La plus solemnelle étoit celle qu'ils célébroient, lorsqu'on perçoit le nez & les oreilles aux enfans, pour y mettre des pendans de perles, & d'autres ornemens d'usage. Comme cette opération ne pouvoit se faire sans beaucoup de douleur, les parens, pour empêcher qu'on n'entendît les cris de ces petites créatures, en poussoient de plus forts. Les prêtres taxoient de lâcheté ceux qui donnoient des marques de foiblesse, & leur enjoignoient certaines pénitences, dont la plus ordinaire étoit le jeûne & l'abstinence. Quelquefois la punition s'étendoit sur une famille entiere, que ces ministres barbares condamnoient à de rudes travaux, & souvent à une mort cruelle. Une des peines les plus légeres, étoit de leur couper les cheveux, pour en faire leur habit de cérémonie; & tel étoit l'aveuglement de ces peuples, que de pareils ordres s'exécutoient à la rigueur. Les sorciers commençoient la fête par s'enivrer de tabac; & dans cet état ils se mettoient à prêcher sur leurs dogmes, avec des gestes & un ton de

voix qui inspiroient la terreur. La joie succédoit à la crainte, la danse à la bonne chere, & la débauche à l'une & à l'autre. Les hommes & les femmes se mêloient ensemble, & satisfaisoient tous leurs desirs, sans égard, ni pour la décence, ni pour la pudeur.

Quoique la Californie, considérée en elle-même, soit peut-être le pays le plus stérile, le plus désagréable & le plus pauvre qu'il y ait au monde, cependant l'Espagne n'a rien négligé, pendant près de deux siecles, pour en faire la conquête. Fernand Cortez y employa plusieurs fois toutes les forces qu'il fut en état de lever: son exemple excita quantité de particuliers à l'entreprendre: des gouverneurs, des amiraux, des vice-rois y dépenserent une partie de leur bien: les souverains eux-mêmes s'en chargerent; & les jésuites seuls sont enfin venus à bout de soumettre cette nouvelle contrée à la domination espagnole.

Vous demanderez, peut-être, de quelle importance étoit pour cette couronne, un pays si misérable; pourquoi elle préféroit cette conquête à celle de tant d'autres régions, dont le climat étoit plus

plus doux, le sol plus riche, & qu'on eût pu réduire à moins de frais? C'est la question que je fis moi même au missionnaire; & voici quelle fut sa réponse.

« Ce pays ayant une connexion essentielle avec les provinces de la » Nouvelle Espagne, les côtes septentrionales du Mexique, sur la mer » du sud, ne seroient point en sûreté, » si la Californie n'appartenoit pas à la » même couronne. Les habitans de ces » côtes ne pourroient pas aller à la » pêche des perles dans le golphe qui » sépare cette péninsule du continent, » ni entretenir entre eux aucun négoce » maritime. Il est vrai que les pirogues » des Californiens sont peu redoutables; mais leurs rades ont plusieurs » fois servi de retraite à des pirates » qui ont infesté ces mers, pris un » grand nombre de vaisseaux Espagnols, troublé le commerce de l'océan méridional, & répandu l'alarme » dans ces régions éloignées. Que » seroit-ce donc, si quelque puissance » Européenne venoit à établir des colonies, & à bâtir des forts dans ce » pays? On ne peut nier que l'empire

» du Mexique ne courût un très-grand » risque. La Californie est encore très-» importante, soit pour étendre les » domaines du roi dans l'Amérique » septentrionale, soit pour assurer le » commerce des Philippines avec la » Nouvelle Espagne. Il arrive tous les » ans un galion de manille à Acapulco, » & d'Acapulco à Manille. Ce vaisseau » est obligé de relâcher dans quelque » port de la Californie, sans quoi plu-» sieurs sujets de Sa Majesté périroient » dans ce long trajet; & le vaisseau » deviendroit la proie de l'ennemi, qui » se posteroit sur son passage. Si donc » les Philippines méritoient d'être con-» servées, peut-on douter qu'il ne » fallût conquérir la Californie?

» Indépendamment de ces raisons, » il y en a d'autres très-intéressantes » pour les Espagnols. On sait que les » Russes, en 1741, ont débarqué sur » ses côtes, dans la partie la plus sep-» tentrionale. N'est-il pas naturel de » croire que dans une seconde entre-» prise, ils pourroient arriver jusqu'à » nous? Comment alors les détourne-» rions-nous de former des établisse-» mens dans un pays, dont nous ne se-» rions pas les maîtres; & convien-

» droit-il qu'ils devinssent nos voisins
» & nos rivaux? Enfin, personne n'i-
» gnore les peines que les Anglois se
» sont données, pour trouver un pas-
» sage dans la mer du sud, par le nord
» de l'Amérique : si jamais ils réussis-
» sent, qui les empêchera de pousser
» leurs conquêtes vers le midi, & de
» s'emparer de l'extrêmité septentrio-
» nale de la Californie? Je ne serois
» point surpris qu'ils le tentassent un
» jour; & si cela arrivoit, je demande
» en quel état seroient nos possessions?
» La foi des traités suffiroit-elle pour
» les garantir? La Jamaïque, la Geor-
» gie, la Caroline, la Virginie, la
» Nouvelle Yorck, la Pensilvanie, &
» beaucoup d'autres provinces de cette
» nation dans le Nouveau Monde, ont
» été découvertes par les Espagnols, &
» ont fait, pendant long-tems, partie
» de nos domaines. Elles sont actuelle-
» ment entre les mains des Anglois; &
» il ne leur eût pas été plus difficile de
» s'établir en Californie, si nous ne
» nous fussions assurés de la possession
» de ce pays.

» Les hommes, continua le religieux
» missionnaire, fondoient le succès de

» cette conquête sur leurs armes & sur
» leur puissance; mais c'étoit la vo-
» lonté du ciel, qu'on la dût à la dou-
» ceur, au zele, & à la patience de
» ses ministres. Peut-être n'a-t-il pas
» voulu favoriser les premieres expé-
» ditions, parce qu'elles n'avoient
» pour objet, que les biens temporels;
» il les a bénies, lorsqu'on a eu plutôt
» en vue son royaume, que les avan-
» tages de la monarchie espagnole. Un
» missionnaire jésuite, le pere Salva-
» Tierra, avoit cette entreprise d'au-
» tant plus à cœur, qu'elle lui parois-
» soit peu difficile. Il étoit doué de tous
» les talens nécessaires pour un pa-
» reil projet : son jugement & sa
» prudence lui avoient mérité l'ap-
» probation unanime de la société. Il
» étoit d'un tempérament fort & ro-
» buste, & par conséquent très-propre
» à supporter le travail & la fatigue. Tel
» fut l'homme que Dieu choisit, pour an-
» noncer l'évangile aux Californiens,
» & les rendre sujets de S. M. Catholi-
» que. Par l'ordre qui lui fut expédié,
» on lui enjoignoit de prendre posses-
» sion du pays au nom du roi; & on lui
» donnoit le pouvoir de lever des trou-

» pes, de nommer un commandant,
» & des officiers qui jouiroient des mê-
» mes prérogatives, que s'ils avoient
» servi en tems de guerre. Il pouvoit
» les congédier, ainsi que les soldats,
» les réformer, les élever aux grades,
» &c, selon qu'il croiroit convenir au
» succès de sa commission. Enfin on
» lui permettoit de choisir telles per-
» sonnes qu'il jugeroit à propos, pour
» administrer la justice dans le pays
» nouvellement conquis.

» Muni de cette autorité, & accom-
» pagné de plusieurs de ses confreres,
» le pere Salva-Tierra partit de Me-
» xico, & arriva dans son royaume,
» à la tête de ses troupes, vers la fin
» de l'année 1697. Il débarqua près de
» la baye de la Conception, & s'éta-
» blit dans un lieu couvert d'arbres &
» de verdure, où l'on trouve, à peu
» de distance du rivage, une quantité
» suffisante d'eau douce. Il campa dans
» un terrein convenable, où il déposa
» les vivres, les animaux & le bagage.
» Roi, pontife, général, conquérant &
» missionnaire, le pere Salva-Tierra n'en
» fut pas moins le premier à les charger
» sur son dos, & à faire l'office du plus

» simple manœuvre. On construisit des » barraques pour la garnison; on les » environna d'une ligne de circonval- » lation; & l'on dressa une tente au » milieu de ces travaux, pour servir de » chapelle. On plaça à l'entrée un cru- » cifix couronné de fleurs, &, dans » l'intérieur, l'image de la sainte Vier- » ge, patrone de la conquête.

» Les jésuites se donnerent d'a- » bord beaucoup de peine pour ap- » prendre la langue du pays, & n'é- » toient pas peu embarrassés de trou- » ver les mots indiens, pour rendre » divers articles du symbole des apô- » tres, celui ci entre autres : *il est res- » suscité d'entre les morts*. Comment s'y » prendre pour le demander à ces » bonnes gens, & leur faire connoître » le sens qui y est attaché ? Voici » l'expédient dont ils se servirent. Ils » prirent quelques mouches; & en » leur présence, ils les tinrent dans » l'eau jusqu'à ce qu'elles parussent » mortes. Ils les couvrirent ensuite de » cendres, & les exposerent au soleil; » ce qui les fit aussi-tôt revivre. Les » Indiens en parurent si étonnés, qu'ils » s'écrierent, *ibimu hueite ! ibimu hueite !*

» Les jésuites écrivirent ces mots, s'en » servirent pour désigner la résurrection » du Sauveur & celle des morts ; & ils » n'en ont point eu d'autres depuis ; » pour expliquer ces deux mysteres.

» Les naturels du pays apporterent » à la garnison, du fruit, du poisson & » quelques perles ; ils demandoient » aux missionnaires, s'ils n'étoient pas » fils du soleil, les regardant comme » des divinités. Ils se plaignoient à eux, » des injures que leur faisoient les sol- » dats, qui leur enlevoient de force » tout ce qu'ils avoient ; ils les conju- » roient de les renvoyer, comme des » hommes cruels & inhumains, & de » rester parmi eux comme leurs amis, » leurs protecteurs & leurs peres. » Malgré ces heureux commencemens, » Salva - Tierra rencontra divers » obstacles au succès de son entre- » prise : les Indiens, excités par leurs » magiciens, se souleverent ; les pro- « visions manquerent ; on reçut de foi- » bles secours de la part des Espagnols. » Sa patience & son zele, secondés de » celui d'un pere Ugarte, parvinrent à » tout surmonter. Ce dernier se dis- » tinguoit dans la mission de Viggo :

» les peuples de ce canton étoient » déja un peu instruits; il résolut de les » civiliser; mais il étoit difficile de résou» dre des gens paresseux, aux travaux » qu'exigent la culture des terres & le » soin des troupeaux. Il les dirigeoit » dans les bâtimens qu'il entreprenoit; » il étoit à la fois ouvrier & architecte, » instituteur & pourvoyeur; & voici » le partage qu'il faisoit de son tems. » Le matin, il les obligeoit d'entendre » la messe; il distribuoit ensuite de la » nourriture aux travailleurs. Le soir » il les ramenoit à la chapelle, leur » faisoit réciter le rosaire, leur expli» quoit le cathéchisme, & renouvel» loit leurs provisions. Il eut d'abord » assez de peine à les contenir pen» dant le sermon : ils contrefaisoient » ses gestes, éclatoient de rire, se mo» quoient de lui. Il dissimula pendant » quelque tems; il leur fit ensuite des » reproches; mais voyant qu'ils n'a» boutissoient à rien, il voulut essayer » s'il réussiroit à se faire craindre. Il » y avoit auprès de lui un Indien ex» trêmement renommé pour sa force, » & qui, fier de cet avantage, le » seul dont on fasse cas parmi ces

» peuples, se comportoit encore plus
» grossierement que ses camarades. Le
» pere Ugarte, qui étoit d'une taille
» avantageuse, & très-vigoureux, s'é-
» tant apperçu qu'il rioit & cherchoit
» à faire rire les autres, le prit par les
» cheveux, l'enleva de terre, le se-
» coua pendant quelque tems, & ins-
» pira tant de terreur aux autres, qu'ils
» s'enfuirent tous. Ils revinrent le len-
» demain; & le pere leur parla avec
» un ton si ferme, qu'ils se conduisi-
» rent dans la suite avec plus de dé-
» cence; mais ayant appris que leurs
» éclats de rire ne venoient que de sa
» mauvaise prononciation, il se servit,
» pour la corriger, de l'entremise des
» enfans, dont il voulut bien recevoir
» des leçons; car il s'étoit apperçu
» que les hommes le reprenoient mal,
» pour avoir occasion de rire encore
» à ses dépens.

» Le pere Ugarte jouit bientôt des
» fruits de son courage, de sa patience
» & de son zele. Il défricha les terres
» & civilisa les Californiens; il leur
» apprit à filer la laine des troupeaux,
» qui s'étoient déja fort multipliés, &
» fabriqua lui-même des quenouilles &

» des rouets. Il fit venir ensuite du Me-
» xique à ses propres frais, un tisserand
» qui leur apprit son métier; & par-là, il
» s'épargna l'embarras & la dépense d'a-
» cheter ailleurs les étoffes nécessaires
» pour les couvrir. Ces avantages fu-
» rent le fruit du tems & de la pru-
» dence de ce missionnaire, dont l'e-
» xemple a été suivi par ses confreres:
» ils en connoissoient le prix, par le
» besoin, la disette & les dangers
» qu'ils éprouverent les premieres an-
» nées de leurs travaux apostoliques.
» Les enfans, attirés par de petits pré-
» sens, furent d'abord les seuls qui les
» suivirent; encore falloit-il employer
» bien des stratagêmes, pour les ha-
» bituer au travail. Quelquefois le
» pere gageoit avec eux, à qui déraci-
» neroit plutôt un arbre; ou bien il
» proposoit une récompense à ceux qui
» porteroient le plus de terre. Enfin,
» il suffit de dire que, pour façonner
» les briques, il devenoit enfant avec
» eux, les défiant à qui paitriroit mieux
» la terre glaise, & la fouleroit davan-
» tage en piétinant dessus. Il quittoit
» ses sandales & commençoit à broyer
» l'argile: les enfans se mettoient auf-
» si-tôt de la partie, chantant, dan-

» sant, sautant tous ensemble; & cet
» exercice duroit jusqu'à l'heure du re-
» pas. Ce fut par ce moyen, qu'il bâtit
» une petite chapelle & un logement
» pour sa personne.

» Encore un mot de ce bon & vi-
» goureux pere Ugarte, qui sçavoit
» être sévere, & paroître méchant,
» quand les circonstances l'exigeoient.
» On vint l'avertir qu'une femme chré-
» tienne se mouroit; il y accourut; un
» sorcier y étoit déja, qui lui adminis-
» troit ses prétendus remedes. Le pere
» le chassa, en blâmant les parens de
» leur foiblesse, confessa la femme, &
» ne la quitta point, qu'elle ne fût morte.
» Quelques jours après, ils vinrent lui
» dire qu'ils avoient tué le magicien:
» le jésuite se fâcha, & leur fit une
» sévere réprimande; les Indiens irri-
» tés à leur tour, voulurent le tuer
» lui-même: il alla trouver les chefs du
» complot; & leur montrant un vieux
» mousquet rouillé, il les menaça de
» les exterminer, s'ils osoient exécu-
» ter leur dessein: ils en furent si ef-
» frayés, que s'étant enfuis, aucun
» d'eux n'osa coucher cette nuit dans
» sa cabane ».

Je ne finirois pas, Madame, si je rapportois tout ce que m'a dit mon missionnaire jésuite touchant la piété, le zele, la patience, le courage & le saint enthousiasme de ses confreres dans la Californie, où il n'y a que des perles à pêcher, & des sauvages à convertir. L'audience de Mexico leur fit éprouver, pendant trente ans, toutes les contrariétés imaginables. On leur attribua des vues moins pieuses qu'intéressées, en les accusant de s'approprier exclusivement la pêche des perles. On trouvoit surtout très-mauvais, qu'on eût confié à des religieux une autorité entiere & despotique sur les troupes. Ce dernier article avoit tellement irrité les esprits, que dans le premier transport de zele pour l'honneur des gens de guerre, on s'en étoit plaint au roi d'Espagne. On lui représenta même cette escorte militaire comme incompatible avec la liberté, qui doit être inséparable du christianisme.

Les jésuites répondirent que cette méthode étoit, au contraire, la seule qu'on dût employer pour achever la réduction & la conversion des Californiens ; que dans plusieurs autres provinces de l'A-

mérique, on prêche l'évangile sous la protection des garnisons; que, faute de cette précaution, plusieurs missionnaires n'avoient reçu de leurs travaux apostoliques; que la couronne du martyre, sans guérir les infideles de leur aveuglement & de leur insolence; qu'au reste ce n'étoit ni une invention, ni une institution de la société, mais des rois d'Espagne, qui n'ont fait que suivre l'avis de leur conseil; qu'enfin on ne force personne à embrasser la foi; que tous ceux qu'on baptise, ne reçoivent le sacrement, qu'après qu'on s'est bien assuré de leur sincérité & de leur persévérance; qu'en même tems que les soldats garantissent les missionnaires des insultes des sauvages, les intentions de Sa Majesté, & les ordres du gouvernement sont, qu'ils ne fassent à ces derniers aucune injure, & ne les attaquent jamais, à moins qu'ils n'y soient forcés.

De son côté, le pere Salva-Tierra prétendit que ses efforts, ses dépenses & ses travaux seroient perdus, si le corps de la milice cessoit de lui être subordonné, & qu'il abandonneroit la partie, si ce point essentiel n'étoit décidé en sa faveur. « En

» effet, disoit-il, si le capitaine & les » soldats étoient indépendans des jé» suites, ils seroient les premiers à » aller à la pêche des perles; & au » lieu de garder le pays déja conquis, » au lieu d'escorter les missionnaires » dans leurs voyages, de les assister dans » leurs fonctions, ils n'occuperoient » les barques & les Indiens qu'à cette » pêche, pour satisfaire plus promptement leur avarice. De-là s'ensui» vroit l'oppression de ces pauvres » sauvages, & de-là encore des plain» tes, des inimitiés, des querelles, » des complots, & enfin une révolte » générale, qui feroit perdre en un » instant, tout le fruit de la conquête. » Il est donc nécessaire, continuoit-il, » tant dans les affaires civiles que spi» rituelles, que les troupes soient sou» mises à notre direction ».

Ce fut aussi l'avis du conseil d'Espagne; & le roi ordonna de plus, qu'on fourniroit, aux frais de Sa Majesté, toutes les choses nécessaires pour le service divin, telles que les cloches, les tableaux, les ornemens, l'huile, les cierges & le vin pour la messe. On prétend que cet ordre n'a jamais été exécuté, &

que les missionnaires sont obligés de pourvoir, non seulement à l'entretien de leurs églises, mais encore à la subsistance de leurs néophites. Au commencement, ils nourrissoient tous les Indiens qui venoient s'établir dans les villages, à condition qu'ils n'erreroient plus dans les montagnes ni dans les forêts, & qu'ils se feroient instruire des vérités de la religion. C'est à ces charités qu'étoient employées les contributions des bienfaiteurs; mais quand on les eut tous rassemblés, & qu'il ne fut plus possible de faire subsister tant de monde réuni, on eut recours à d'autres moyens. Il fut statué qu'on n'alimenteroit que ceux qui assisteroient au service divin; que le matin & le soir on leur donneroit une portion de maïs cuit dans de l'eau, & à midi du pozoli, ou du même maïs cuit avec de la viande. Telle est la nourriture qu'on distribue aux chefs du village, aux malades, aux vieillards & aux enfans. Le vin est la seule chose qu'on leur refuse, pour empêcher l'ivrognerie : aussi, quoiqu'on n'en fasse pas beaucoup dans la Californie, on ne laisse pas d'en envoyer au Mexique, en échange con-

tre d'autres marchandises. S'il en reste au missionnaire, il le réserve pour les malades, auxquels il fournit aussi les médicamens. Il est non seulement chargé du soin des ames, mais encore de tous les devoirs d'un pere de famille. Il doit être, tout à la fois, leur médecin, & leur économe, se priver du superflu, le plus souvent du nécessaire, pour subvenir à leurs besoins. Tel fut le gouvernement qu'établit le pere Salva-Tierra dans la Californie; & tel il subsiste encore actuellement. Dans chaque mission nouvellement fondée, outre les soldats que le jésuite a sous ses ordres, il nomme un chef de communauté, qui releve de lui seul, & un Indien instruit, de mœurs irréprochables, pour faire les fonctions de cathéchiste. Un marguillier est chargé du soin de l'église, de pointer ceux qui manquent à la messe ou aux autres exercices de dévotion, & de donner avis au pere, de tout ce qui se passe de mal dans l'habitation. Lorsque le missionnaire s'absente pour visiter les malades, administrer les sacremens, appaiser les querelles, &c, il laisse un substitut tiré du

corps de la milice, à qui il confie toute son autorité; celui-ci peut arrêter les coupables, les juger, punir les petites fautes par le fouet, les plus grandes par la prison.

La Californie n'est point, comme les autres pays, divisée en royaumes ni en provinces, mais en missions. On en compte quatre principales, Lorette, S. Xavier, Notre-Dame-des-Douleurs, & S. Jean, qui comprennent chacune plusieurs bourgades. Quelques-uns croient qu'elles font partie de ce qu'on appelle le nouveau Mexique, situé au nord de l'ancien, & où se trouvent le nouveau Léon & la nouvelle Navarre. Ces régions sont peu connues, & leurs limites, du côté du nord, très-incertaines : on sçait à peine, en quel tems les Espagnols en ont fait la découverte; ils les ont partagées en dix-huit provinces; mais il en reste encore beaucoup, soit à découvrir, soit à soumettre. Elles jouissent d'un climat agréable dans la zone tempérée; & leur terrein produit, dans plusieurs endroits, tout ce qui peut contribuer au plaisir & aux commodités de la vie. On y trouve

des mines d'or & d'argent, que l'on exploite avec succès; & les colonies Espagnoles se multiplient à proportion de leur abondance & de leurs richesses.

Les habitans du nouveau Mexique ont été depuis peu convertis au christianisme par des missionnaires jésuites, qui les ont civilisés, leur ont appris le commerce, & la culture de la vigne & du froment : aujourd'hui ils envoyent quantité de vin & de bled à la nouvelle Espagne. Ils different entre eux pour le langage & par les mœurs : les uns errent avec leurs troupeaux ; les autres vivent dans des bourgs & des villages, sous l'autorité de leurs caciques. Les Apaches, partagés en quatre tributs, forment la nation la plus nombreuse : ils sont établis des deux côtés du fleuve *d'el Norte*, ou du nord, campent sous des tentes, ont l'humeur guerriere, adorent le soleil & la lune, & épousent plusieurs femmes. Le gouverneur fait sa résidence à *Santa-Fé*, capitale de tout le pays.

Je ne finirai pas cette lettre, sans dire aussi un mot de la Nouvelle Albion,

qui confine à la partie septentrionale de la Californie. Elle fut découverte, au seizieme siecle, par un navigateur Anglois (François Drake), qui en prit possession pour son souverain, & lui donna l'ancien nom de sa patrie. Les sauvages qui habitoient proche des côtes, vinrent en foule au-devant de lui, & lui offrirent divers ouvrages de plumes. Il leur donna en échange de petites merceries d'Europe, qui les charmerent tellement, qu'ils regarderent les Anglois comme des dieux. S'étant ensuite assemblés en plus grand nombre, ils quitterent leurs armes, vinrent, en chantant, prier Drake de prendre leur pays sous sa protection, & lui mirent une couronne sur la tête. Les hommes étoient nuds; les femmes avoient les épaules couvertes de peau de daim; & de la ceinture jusqu'aux genoux, elles portoient, en forme de tablier, une espece de toile faite d'écorce d'arbre. Les maisons, semblables à nos colombiers, étoient rondes & sans fenêtres, avec une seule porte & une ouverture au sommet, pour le passage de la fumée. Ils couchoient sur du jonc & des rameaux de sapin

étendus par terre, & disposés en cercle autour du foyer. Drake, en partant de cette contrée, y dressa une colonne, à laquelle il attacha les armes d'Angleterre, avec le nom de la reine Elisabeth & le sien. Les sauvages témoignerent beaucoup de chagrin de ce qu'il s'éloignoit d'eux. Pendant le séjour qu'il y fit, il ne vit presque aucune terre qui ne portât les apparences de quelque mine d'or ou d'argent. Les daims y sont en si grand nombre, qu'il en rencontroit par milliers. Il y vit aussi une sorte de lapins, dont les pieds ressemblent à ceux des taupes, & la queue à celle des loirs. Ces animaux ont un sac de chaque côté du ventre; & quand ils sont rassasiés, ils y gardent ce qu'ils ne peuvent manger.

Je suis, &c.

A Panama, le 31 mai 1750.

Fin du tome X.

FAUTES à corriger dans ce volume.

Page 37, ligne 8, *effacez* de vie.
Page 195, ligne 10, discours peu flatté, *lisez*, portrait peu flatté.
Page 207, ligne 16, Saint-Yago, *lisez* Sant'Yago.
Page 223, ligne 16, Pachaca, *lisez* Pachuca.

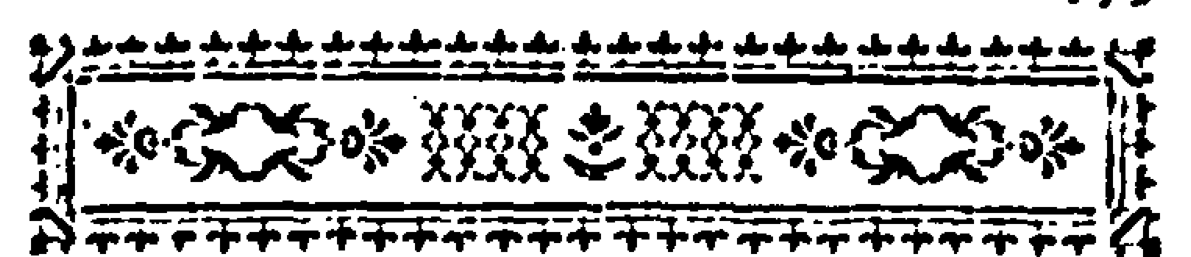


TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

LETTRE CXI.

La Louisiane.

LETTTRE CXII.

SUITE DE LA LOUISIANE.

Quantité

LETTRE CXIII.

SUITE DE LA LOUISIANE.

LETTRE CXIV.

Le Mexique.

LETTRE CXV.

Suite du Mexique.

LETTRE CXVI.

SUITE DU MEXIQUE.

LETTRE CXVII.

Suite du Mexique.

LETTRE CXVIII.

Suite du Mexique.

LETTRE CXIX.

SUITE DU MEXIQUE.

LETTRE CXX.

SUITE DU MEXIQUE.

LETTRE CXXI.

LA CALIFORNIE.

Fin de la Table.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, les neuvieme & dixieme volumes du *Voyageur François*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris le premier septembre 1769.

GUIROY.

CATALOGUE

Des livres qui se trouvent chez le même libraire.

INSTITUTES au Droit Criminel, ou principes généraux sur ces matières, suivant le Droit Civil, Canonique & la Jurisprudence du royaume, avec un Traité particulier des Crimes, par M. *Muyard de Vouglans*, Avocat au Parlement, *in*-4°. 12 l.

Suite. Instruction criminelle, suivant les Loix & Ordonnances du royaume, par le même, *in*-4°, de 1300 p. 14 l.

Nouvelle Encyclopédie portative, ou Tableau général des connoissances humaines, par M. *Roux*, *in*-8°, 2 vol. 1766. 12 l.

La même, *in*-8°, petit format, 2 vol. 1766. 9 l.

Le tome III *sous presse.*

Abrégé chronol. de l'Histoire Ottomane, par M. *de la Croix*, *in*-8°, petit format, 2 vol. 1768. 10 l.

Dictionnaire des faits & dits mémorables de l'Histoire ancienne & moderne, par le même, *in*-8°, petit format, 2 vol. 1768. 10 l.

Dictionnaire de Droit & de Pratique, par M. *de Ferriere*, 2 vol. *in*-4°. 20 l.

Elémens de la Jeunesse, par M. *de Blégny*, *in*-8°. 6 l.

Hist. Poëtique, avec un Traité de la Poésie, & de l'Eloquence, par M. *Hardion*, 3 vol. *in*-12. 7 l. 10 f.

Hist. de France, de l'*Abbé Vely*, continuée par MM. *Villaret* & *Garnier*, 20 vol. *in*-12. 60 l.

Institutes de Justinien, par *Ferriere*, 7 vol. *in*-12. 18 l.

Institution au Droit François, par *Argou*, nouv. édit. revue par M. *Boucher d'Argis*, 2 vol. *in*-12. 6 l.

Instruction Militaire du Roi de Prusse à ses Généraux, *in*-12. *fig.* 3 l.

Journal du Palais, 2 vol. *in-fol.* 45 l.

Loix Civiles, par M. *Domat*, *in-fol.* 24 l.

Notionnaire, *ou* Mémorial raisonné de ce qu'il y a de plus intéressant dans les connoissances acquises depuis la création du monde jusqu'à présent, in-8°, 40 planches, par M. *de Garsault.* 9 l.

Dictionnaire historique des mœurs, usages & coutumes des François, *in*-8°, 3 vol. 1767. 15 l.

Dict. des femmes célebres, *in*-8°, 2 vol. 10 l.

Le Voyageur François, ou la connoissance de l'ancien & du nouveau

Monde, par M. *l'Abbé Delaporte*, *in*-12. 8 vol. 1766 & 1767. 24 l.
Les tomes IX & X, 1768. 6 l.
Les tomes XI & XII *sous presse*.
Lettre sur le nouveau Tacite de M. de la Bletterie, par M. *Linguet*, *in*-12, broché, 1768. 1 l. 4 s.
La Pierre Philosophale, *in*-12, 10 s.
Théorie des Loix civ. *in*-12, 2 vol. 6 l.
Hist. des révol. de l'Emp. Romain, par M. *Linguet*, 2 vol. 6 l.
Hist. du Siecle d'Alexandre le Grand, nouv. édit. revue, corrigée, & entiérement changée, 1 vol. 3 l.
Canaux navigables, *in*-12, 1 vol. 3 l.
La Cacomonade, *in*-12, br. 1 l. 4 s.
L'Aveu Sincere, *in*-12, br. 1 l. 4 s.
Hist. des Variations, par M. *Bossuet*, 5 vol. *in*-12, nouv. édit. 15 l.
Œuvres spir. de Fénelon, *in*-12, 4 vol. nouv. édit. 10 l.
Hist. Univ. de M. *Hardion*, 18 vol. 54 l.
Suite. Tom. XIX & XX. 6 l.
Le Passe-tems, ou Recueil de Contes, par M. *Brunet*, 2 vol. br. 1769. 4 l.
Maria, traduit de l'Anglois, nouv. édit. *in*-12, 2 vol. br. 4 l.
Traité des Matieres Criminelles, par *Lacombe*, *in*-4°, nouv. édit. 12 l.
Recueil de Jurisp. civile, par *Lacombe*,

in-4°, nouv. édit. augm. & cor. 12 l.
Architec. de *Bullet*, *in-8°*, n. éd. 6 l.
Arrêts & Réglemens notables du Parlement de Paris, par *Lacombe*, *in-4°*. 9 l.
Arrêts d'Augeard, 2 vol *in-fol.* 42 l.
Collection de Jurisprudence, par M. *Denisart*, 3 vol. *in-4°*. 42 l.
Commentaire sur la Coutume de Paris, par *Ferriere*, 2 vol. *in-12*. 5 l.
Conférences des Ordonnances de Louis XIV, par *Bornier*, 2 vol. *in-4°*. 20 l.
Coutume de Paris, par *Tournet*, *Joly*, *l'Abbé*, 2 vol. *in-12*. 5 l.
Coutume de Paris, par *le Maître*, *in-fol.* 15 l.
Coutumier Général de *Richebourg*, 4 vol. *in-fol.* 110 l.
Contes de M. *de Bastide*, 4 part. 6 l.
Dictionnaire raisonné d'Anatomie & de Physiologie, par M. *Dufieu*, 2 vol. in-8°. 10 l.